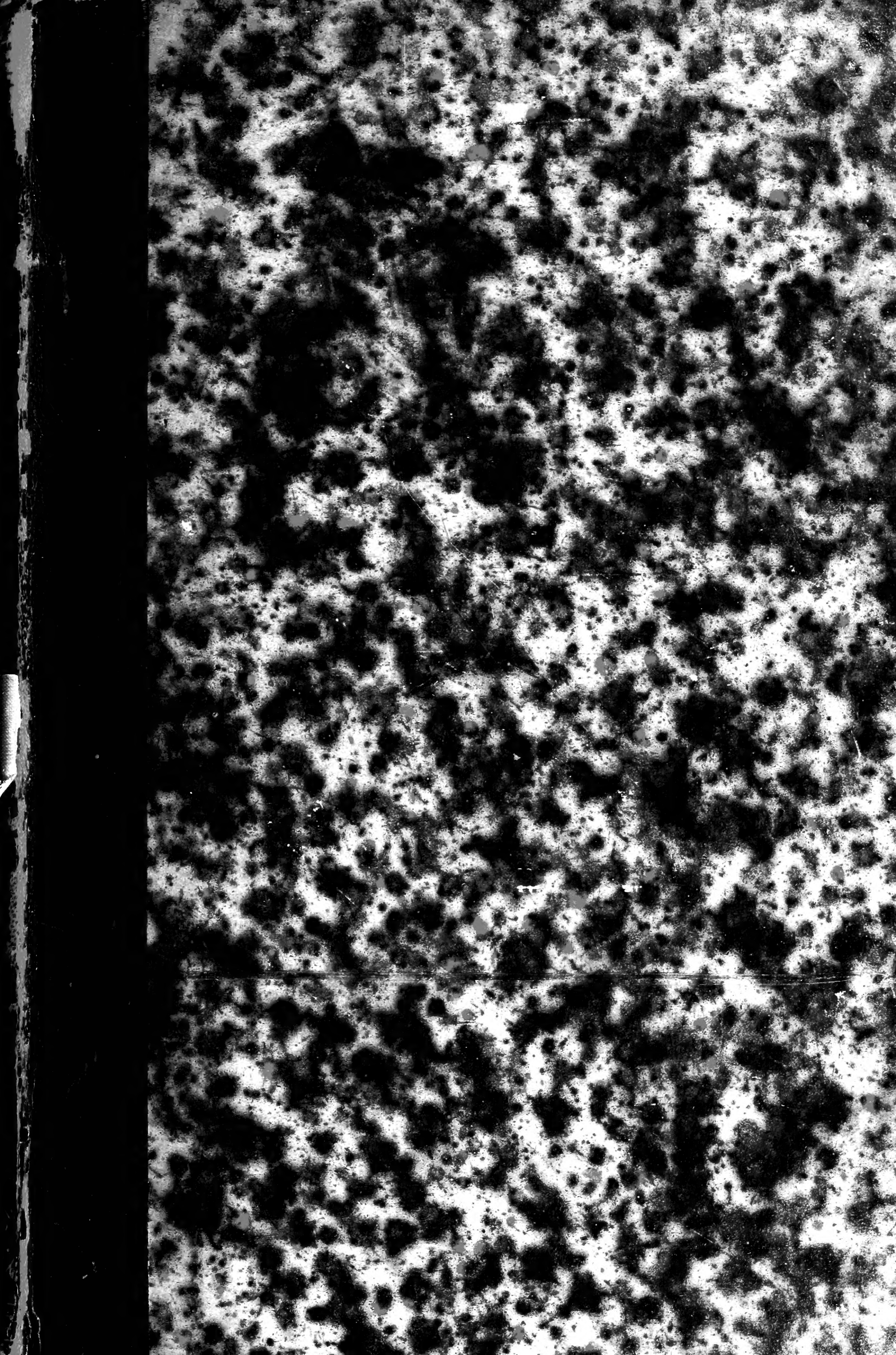
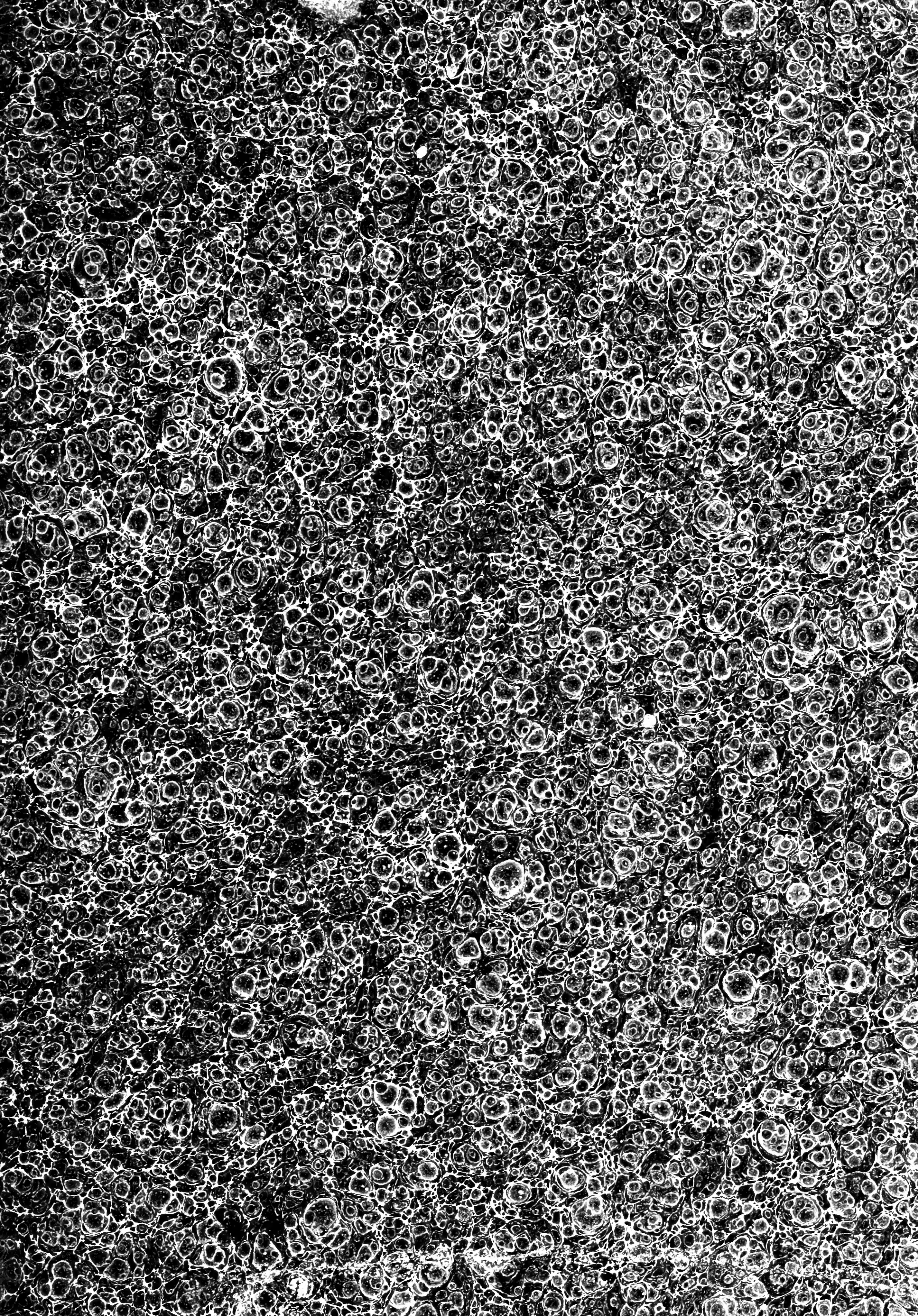




Bound at the back are

Peron & Lesueur. Sur les habitation des animaux marins. 1810

—— . —— Sur l'habitation des phoques, 1810

Le Gallois. Principe du sentiment et du mouvement dans les mammifères et les reptiles. 1809

de la part de l'auteur à Mr. Berenaux

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

COQUILLAGES DE MER.

Se vend A PARIS,

Chez
- DESENNE, au Palais Égalité.
- DESRAY, rue Hautefeuille, n°. 36.
- DEROY, même rue.
- MORIN, rue de Savoye, n°. 4.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

COQUILLAGES DE MER,

DE LEURS MŒURS,

ET DE LEURS AMOURS.

PAR S. L. P. CUBIERES, l'aîné, de la Société des Sciences et Arts de Paris, et de celle d'Agriculture du Département de Seine et Oise.



A VERSAILLES,

De l'Imprimerie de PH.-D. PIERRES, rue de la Paix, n°. 23.

AN VIII.

AUX FEMMES.

Mon but, en composant cet ouvrage, a été d'écrire pour les Femmes : c'est donc à vous, sexe aimable, que je l'adresse et le dédie.

On a peu écrit sur l'objet que je traite; cependant les Coquillages de mer forment une branche agréable de l'Histoire naturelle, qui doit plaire à vos yeux, ainsi qu'à votre esprit.

Souffrez que je vous donne ce conseil : ne vous bornez pas à vos graces et aux avantages que vous donne la beauté, joignez-y l'étude des sciences. Les talens et les arts rempliront utilement vos journées, ils vous donneront le moyen de combattre, avec

succès, deux ennemis enfans de la paresse, qui sont le désœuvrement et l'ennui.

L'étude enrichit la mémoire, développe l'imagination, fait éclore le génie, perfectionne le cœur, contribue au bonheur, et donne une sagesse préférable à celle qui s'acquiert par l'expérience, en ce qu'elle s'obtient plutôt, et qu'elle n'est point payée par des épreuves.

Pour parvenir aux succès dans tous les genres, la nature ne vous a-t-elle pas donné les mêmes moyens qu'à nous? Sans doute; car, malgré la coupable négligence que l'on met à votre éducation, malgré cet absurde système, autorisé par l'habitude, qui vous éloigne des occupations sérieuses pour vous attacher à des frivolités, malgré les préjugés qui vous poursuivent, et les obstacles sans nombre que vous avez à combattre, il est peu d'arts, de talens et de sciences dans lesquels les Femmes n'aient excellé. [1] N'a-t-on pas

---

[1] Lisez l'éloge des Femmes, par *Plutarque*; le catalogue des

vu des femmes soutenir des thèses, remplir des chaires de philosophie, professer l'anatomie, la médecine, commander des armées, écrire dans toutes les langues? N'ont-elles pas montré de l'habileté dans la peinture, la poësie, les mathématiques, l'astronomie, et dans l'art de gouverner? Athènes et Rome, la France et l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie, se glorifient d'avoir des femmes célèbres.

L'histoire dépose donc contre celui qui oseroit dire que les Femmes ne sont point propres aux sciences même les plus abstraites. Comme nous, sans doute, elles atteindront à la perfection, dans tous les genres, lorsqu'on ne leur enlevera pas les moyens d'y parvenir[1].

Femmes célèbres, par *Wolf*; les Femmes illustres de *Bocace*; la vie des Femmes illustres, par *Brantome*; l'éloge qu'en fait *Ribera*, *Betussi*, *Sardonati*, *Descartes*, *Marmontel*, *Thomas*, etc. etc.

[1] *Plutarque* dit avec raison que l'on pourroit faire le parallèle d'*Anacréon* et de *Sapho*, de *Semiramis* et de *Sésostris*, de *Tanaquille* et de *Servius*, de *Brutus* et de *Porcie*, etc.; et l'on sait combien de succès *Périclès* dut à *Aspasie*.

En l'an de Rome 260, cette capitale du monde fut sauvée par

Ne trouve-t-on pas dans les Femmes toutes les preuves de la perspicacité ? Il est reconnu qu'en général elles apperçoivent plus vîte que nous, regardent moins long-tems et voient plus juste. J'ai remarqué dans les Femmes dont l'éducation avoit été soignée, l'esprit de philosophie qui médite, celui d'observation qui réfléchit, celui de mémoire qui recueille, et celui d'imagination qui crée.

Pourquoi donc ne pas employer à l'éducation des Femmes, les mêmes secours et les mêmes maîtres qui sont appellés à celle des hommes ?

O vous, jeunes personnes, qui ne connoissez encore que la dissipation et l'ennui, acquerez des connoissances ; ne craignez pas de les accumuler ; vous trouverez bientôt,

---

les femmes. Pour les en remercier, le sénat rendit un décret qui ordonnoit aux hommes de leur céder par-tout le pas ; il fit en même tems élever un monument dans le lieu où la mère avoit fléchi son fils, la femme son époux, et où *Coriolan* avoit été rendu à la vertu.

dans l'étude que vous en ferez, la douce récompense de vos peines; alors tous vos momens seront occupés; plus d'intervalle languissant : l'espace qu'il y a d'un plaisir à un autre, sera rempli; vous ne connoîtrez plus cette anxiété, ce besoin fatiguant de vous fuir vous-mêmes, d'aller où vous n'êtes pas. Le tems, toujours trop rapide ou trop lent, lorsqu'il n'est mesuré que par les plaisirs bruyans et le désœuvrement, s'écoulera pour vous avec charme, en laissant après lui des traces bienfaisantes.

Plusieurs hommes célèbres ont mal parlé des Femmes, je le sais ? Qu'est-ce que cela prouve? Seulement qu'*Euripide* et *Juvénal* ont fait des efforts d'esprit, ou qu'ils ont voulu, peut-être, se venger sur les Femmes en général, des torts particuliers qu'ils peuvent avoir eu envers une d'elles.

Sophocle prétend que le silence est la seule chose qui puisse rendre une Femme recommandable. Que je le plains ! et avec lui

tout homme qui n'a jamais goûté le charme de la conversation d'une Femme aimable et instruite.

Mais *Platon*, ce bon juge, ce grand maître dans l'art de penser, leur rend plus de justice.... Il dit positivement que les Femmes sont susceptibles des mêmes occupations que les hommes. *Aristote* le dit aussi, et il ajoute que c'est un bien plus grand crime de porter dommage à une Femme qu'à un homme. Il a raison. Comment justifier un égarement, qui peut entraîner jusqu'à attaquer un être, qui n'a, pour se défendre, d'autres armes que sa douceur et ses larmes ?

Au seul aspect d'une Femme aimable, l'imagination s'épanouit, les idées gracieuses naissent, deviennent bientôt des sentimens; et l'homme froid qui projette de juger sévèrement une Femme, se surprend quelquefois à soupirer pour elle. Ah ! combien, en effet, n'a-t-elle pas de moyens, cette Femme aimable, pour attirer nos cœurs et pénétrer

nos ames ! Son regard est un charme, sa parole un bienfait, et son intérêt un bonheur.

Oui, les Femmes ont sur nous mille avantages; elles naissent, en général, avec le germe de toutes les vertus. Quel est l'homme qui peut mettre ses soins paternels en comparaison avec les sentimens si tendres et si touchans de la maternité ?

Sans cesse les Femmes nous donnent les douces leçons de la bienfaisance; et le spectacle de la misère ou du malheur, a rarement trouvé une Femme insensible.

Souvent les Femmes, par leur seule présence, ont réveillé notre courage; souvent aussi elles nous en ont donné des exemples inimitables..... [1] C'est donc à vous, Sexe charmant, que nous sommes presque toujours redevables de nos succès. Vos conseils nous

---

[1] Lisez la jolie pièce de vers, adressée aux Femmes, qui est à la tête de l'intéressante comédie de *Paméla.*

font entreprendre, vos éloges nous soutiennent ; et nous trouvons la récompense d'une bonne action dans vos applaudissemens. C'est pour vous seules que j'ai entrepris cet ouvrage ; et je me trouverai bien payé, si l'histoire du peuple coquiller, que vous allez lire, peut me valoir un sourire de votre reconnoissance.



HISTOIRE ABRÉGÉE

DES COQUILLAGES DE MER,

DE LEURS MŒURS,

ET DE LEURS AMOURS.

DE L'HISTOIRE NATURELLE

EN GÉNÉRAL.

TOUTE la nature appartient à l'étude de l'Histoire naturelle. *Pline* la nomme l'histoire du monde, et il y a lieu de croire qu'elle a été le principe de toutes les sciences, comme la chimie l'a été de tous les arts. Mais depuis quelque tems, on a donné

particulièrement le nom d'*Histoire naturelle* à la connoissance des substances coquillières, pierreuses et métalliques.

Si l'attrait de la nouveauté est une jouissance pour l'esprit, l'Histoire naturelle nous en offre le charme : en effet, une collection de pierres, de métaux, de coquilles, donne à l'observateur une source inépuisable de plaisirs.

Le naturaliste recueille les productions de la nature; il les observe et les classe. Le physicien en explique les phénomènes ; le chimiste les décompose, les analyse, et passe ses découvertes aux arts, qui les appliquent aux besoins des hommes.

L'étude de l'Histoire naturelle nous fait donc connoître les productions de la nature; la physique nous en apprend les miracles, et la chimie nous en montre l'usage.

Les hommes ne peuvent étendre le domaine de la science, et rapprocher les points de son cercle imparfait, qu'en joignant aux connoissances de ceux qui les ont précédés, les connoissances qu'ils acquièrent eux-mêmes.

Quelle est utile cette foule d'amateurs d'Histoire naturelle, dont la plupart rassemblent en peu de tems les matériaux que la nature, en silence, compose à l'aide de plusieurs milliers de siècles! Un curieux regarde, un observateur médite, un homme de génie combine les faits, tire des conséquences, forme des systêmes; et c'est ainsi qu'on soulève un coin de l'épais rideau que la nature a placé entre elle et nous.

La première vue portée sur un cabinet d'Histoire naturelle, est comme le premier coup-d'œil jetté de la cîme d'une haute montagne, sur le pays qu'elle domine; le regard étonné n'apperçoit d'abord que l'ensemble; il parcourt, il erre, il voudroit voir tout en même tems, et ne sait où se fixer. C'est aussi ce qui arrive à celui qui, pour la première fois, entre dans un cabinet d'*Histoire naturelle*.

Mais il ne suffit pas qu'une collection plaise au regard, par sa beauté et la variété des choses qui la composent, il faut encore qu'elle instruise par l'ordre et la suite qui y règnent; il faut qu'elle nous offre la première formation d'un objet, son

accroissement, sa perfection, sa décomposition et sa transmutation; qu'elle nous présente les passages successifs de cet objet à d'autres objets, afin que l'on puisse facilement saisir la chaîne des rapports, l'analogie des genres, la similitude des espèces et la relation des caractères; il faut qu'elle nous apprenne quelles sont les parties constituantes de telle montagne, de quelle nature est tel rocher, quels sont les métaux qui enrichissent telle ou telle partie du globe, et de quels parages viennent telles coquilles.

Une collection ainsi classée, met sous nos yeux un tableau, en raccourci, des immenses, des étonnantes productions de la nature. Le regard d'abord surpris, enchanté ensuite par la variété des objets, force bientôt l'esprit à l'admiration, soit qu'on en considère l'ensemble, soit qu'on en examine les détails; et de ce tableau, il résulte un aliment pour l'observation, qui, en nous faisant jouir de toutes ces beautés, remplit notre ame d'admiration pour les résultats, et de respect pour la cause première.

DES COQUILLAGES DE MER EN GÉNÉRAL.

Le tableau historique des productions coquillières de la mer, que je vais présenter, est le résultat de mes observations, et l'expérience m'a appris que l'observation peut seule dissiper l'obscurité des conjectures, détruire les objections minutieuses, et faire disparoître les faux systêmes.

Aucun systême ne se trouve dans cet ouvrage, parce que je crois qu'il n'est permis qu'à un très-petit nombre de personnes d'en proposer. Pour les faire adopter, il faut savoir les présenter avec une extrême sagacité, et pour se les faire pardonner, y joindre une grande magie de style. N'étant point doué de ces heureux avantages, je me bornerai, dans cet essai, à indiquer les classes, les familles et les genres de coquilles; je citerai les plus rares et les plus recherchées pour leur beauté, les plus bisarres par leurs formes, les plus remarquables par l'intelligence des animaux qu'elles

renferment, et les plus estimées par leur production et leur utilité.

Pour éviter cette sécheresse qu'entraîne souvent après lui un ouvrage didactique, je ne donnerai pas le signalement de toutes les coquilles. J'aime à penser, j'aime à citer, j'aime à rire; aussi me suis-je livré, quand l'occasion s'en est présentée, aux idées accessoires et aux citations relatives : j'espère qu'on me pardonnera d'avoir placé quelquefois une gaieté auprès d'une réflexion sérieuse.

Quelque intéressante et curieuse que soit l'histoire des coquillages de mer, elle ne peut cependant être que très-courte.

Le naturaliste, malgré son insatiable curiosité, malgré son infatigable activité à suivre la marche de la nature, à observer ses mouvemens, à étudier ses phénomènes, ne parviendra pas entièrement, peut-être, à la connoissance parfaite des mœurs, des amours, des habitudes et de la vie privée des coquillages, la plupart de ces animaux quittant rarement le fond des mers, où l'observation ne peut les atteindre.

Les coquilles tiennent bien plus qu'on ne le pense, au grand systême du monde.

Il est aisé de démontrer qu'elles sont le principal intermède que la nature emploie pour la formation des pierres du second ordre, et que par-là elles font partie constituante du globe.

Les coquilles couvrent la surface de la terre; elles remplissent son sein; les plaines, les vallons en présentent des débris; les carrières en montrent de larges filons; le fond de la mer en est parqueté, ses côtes en sont jonchées; les volcans en vomissent, et la cîme des plus hautes montagnes en offre aux regards du voyageur étonné.

De leurs détrimens, de leurs débris, sont formées la marne, la craie et presque toutes les pierres calcaires; la plupart des marbres en offrent des fragmens, et souvent la coquille elle-même s'y trouve toute entière.

Les pierres qui ont servi à la confection des monumens de la Grèce et de Rome, au temple de *Minerve*, à celui de *Pestum* et aux pyramides d'Egypte, portent l'empreinte de la substance coquillière.

La LUMACHELLE, cette brillante pierre calcaire,

qui nous offre les couleurs du prisme, ne doit qu'à la nacre coquillière qu'elle renferme, le bel orient dont elle brille à nos yeux. Ce marbre opalisé est d'un tel éclat, qu'on en fait des bagues et des tabatières très-agréables.

Une si prodigieuse quantité de coquilles répandues sur la terre, étonnera moins lorsqu'on saura combien elles multiplient, avec quelle rapidité elles croissent : cette dispersion sur toutes les parties du globe, doit être une preuve qu'il a été généralement submergé.

Il n'y a personne qui ne sache que la plupart des coquillages ne soient très-bons à manger, et qu'ils ne soient sur-tout d'une très-grande ressource pour les habitans des côtes.

Les Romains, très-amateurs de cette nourriture, avoient appris, par l'expérience, qu'un usage fréquent d'huîtres, de moules et d'oursins, rendoient aux vieillards usés et aux jeunes gens épuisés, un moment des forces de leur bel âge; mais l'abus de cette nourriture étant devenu trop général, le sénat, par un décret, en défendit l'usage.

Le

Le chimiste a démontré que les coquilles font effervescence avec les acides, et que, par conséquent, elles ont la propriété des alkalis.

Le médecin, qui ne doit jamais perdre de vue ce scrutateur de la nature, profitant de sa découverte, en fait une application utile à l'humanité, en l'administrant comme absorbant.

Les coquilles sont aujourd'hui employées pour faire de la chaux, pour blanchir les cires, les étoffes, et pour féconder la terre. Dans les pays où la nature n'offre point de dépôts calcaires en masse, on brûle les coquilles, on les calcine, et la chaux qu'elles produisent est égale à celle fournie par le marbre blanc, qui est la plus pure.

Il y a des coquillages qui ont enrichi la teinture des plus brillantes couleurs, comme on le verra dans cet ouvrage; d'autres donnent une espèce de soie dont on fait des gants, des bas et même des habits.

Les Turcs chargent de coquilles les harnois de leurs chevaux.

Les Canadiens en forment des colliers qui leur servent et de parure et de signe de paix.

Les [1] Egyptiens en ornent leurs oreilles, leurs jambes et leurs bras.

Les femmes de Zanguebar en Afrique, en font des ceintures pudiques.

Les anciens faisoient des instrumens de musique avec des coquilles, et quelques sauvages s'en servent encore aujourd'hui pour faire des espèces de lyres, avec lesquelles ils chantent leurs amours et cadencent leurs pas.

La sculpture a souvent pris les coquilles pour objet de son imitation, et on les voit employées dans les ornemens d'architecture antique et moderne. On en remarque particulièrement aux débris des temples de *Neptune* et de *Vénus*; on en voit encore dans les magnifiques restes de Palmire, et de grandes coquilles ornent le haut des niches d'un monument, assez bien conservé, à Balbec, ville du Liban.

Certains insulaires ont voulu qu'une petite coquille, qui est de la famille des PORCELAINES, eût la valeur représentative de la monnoie; et les

1 Les Chinois la font entrer dans la confection de la porcelaine. Ainsi que les Siamois, ils font une prodigieuse quantité d'ouvrages avec la nacre.

sauvages d'Amérique ont fait une divinité d'une autre coquille, que pour cette raison nous appellons l'idole.

La nacre, qui n'est autre chose que la tablette de certaines coquilles, est agréablement employée à faire des ornemens et des bijoux de toute espèce; la perle dont l'usage remonte si haut, et dont le luxe a fait un objet de commerce si lucratif, est une production coquillière.

Il est donc bien facile de prouver que non seulement les coquilles jouent un grand rôle dans la nature, mais encore qu'elles sont aussi agréables qu'utiles, par l'emploi qu'en font les arts, la médecine, l'agriculture et le commerce.

Quant à l'animal ou poisson renfermé dans la coquille, il est démontré qu'il est lui-même son architecte.

Réaumur, qui a fait de savantes observations sur ce coquillage, nous dit que le corps de cet animal est percé de quantités de pores, d'où s'échappe un fluide composé de parties visqueuses et de parties calcaires. Cette substance se rassemble sur le corps de l'animal, s'y épaissit, s'y fige et s'y durcit;

ainsi l'on voit dans le corps de l'homme plusieurs membranes cartilagineuses s'ossifier avec le tems.

De même que les os, les coquilles sont de nature calcaire; elles en diffèrent en ce que l'os, dans sa fracture, présente un tissu réticulaire ou caverneux, au lieu que la coquille présente des couches écailleuses. Il suffit, pour avoir la preuve de cette organisation, d'exposer une coquille au feu, et bientôt on verra ces couches se séparer successivement.

A peine l'enfant coquille est-il formé, qu'il est doué, comme tous les êtres vivans, du besoin d'exister, et cet instinct naturel le conduit non seulement à chercher sa nourriture, mais aussi à augmenter sa demeure, en raison de l'accroissement de son individu.

Cet animal a avec lui sa carrière, et il crée les matériaux qui lui sont nécessaires pour l'agrandissement de sa maison, il en place successivement des couches sur la partie de l'ouverture de la coquille, et c'est par ce moyen qu'elle devient d'autant plus grande que l'animal vieillit davantage.

Cette substance lui sert aussi à réparer les dommages faits à sa coquille; et les cicatrices que l'on remarque sur certaines coquilles, sont des sutures ou des pièces que l'animal y met lorsque sa maison a éprouvé quelque accident. Ainsi de son suc, le poisson compose sa coquille, comme du sien l'araignée forme sa toile, et le vers sa soie.

Lorsque le coquillage a échappé à la voracité de son ennemi et à l'adresse du pêcheur, et qu'il est enfin parvenu aux deux tiers de sa carrière, il commence à prendre le caractère de la vieillesse, il se décolore, perd de son activité, dépérit et meurt. Le cours de sa vie n'est point à l'abri de maladies qui arrêtent son accroissement et lui font perdre l'éclat de ses couleurs; tant il est vrai que les maux laissent leurs traces sur tous les êtres, et que le tems imprime son cachet par-tout.

En examinant le testacée ou le coquillage, il semble que la nature ait voulu nous faire voir l'étendue de ses moyens, et les calculs se trouvent renversés, en dirigeant sur le poisson renfermé dans la coquille, l'observation anatomique que l'on

porte sur les autres animaux. Dans ceux-ci, les os placés dans l'intérieur du corps, forment la charpente qui sert d'attache aux muscles dont les os sont eux-mêmes recouverts; dans le testacée, au contraire, la coquille, qui est la substance osseuse ou le corps solide, recouvre les muscles et leur sert de point d'appui.

La nature n'est pas moins extraordinaire dans l'organisation sexuelle du coquillage que dans son système ostéologique. Outre les mâles et les femelles dont sont composées la plupart des familles, les autres nous offrent des hermaphrodites de toutes les espèces et de tous les genres.

De même que l'éléphant, plusieurs coquillages ont des trompes armées de dents, qui leur servent à percer les autres coquilles, et à sucer la chair des poissons qui y sont renfermés. Les coquillages dont la bouche est armée d'une trompe, sont carnivores; tous ceux, au contraire, qui n'en ont point, sont frugivores.

Tous les coquillages, et sur-tout les carnivores, sont ennemis les uns des autres; chacun se cherche et trouve dans le sentiment de son courage ou de

sa force, la confiance d'attaquer, et dans son esprit de ruse, le moyen de vaincre ou de se soustraire à la poursuite de son ennemi. Le plus borné est la proie du plus adroit, qui, à son tour, devient celle du plus fort. On croiroit que les hommes ont été à leur école.

Ce n'est pas seulement à l'égard les uns des autres, que les coquillages déployent l'esprit de subterfuge dont la nature les a pourvus; souvent ils trompent l'espérance du pêcheur qui veut les atteindre, et se dérobent à la recherche du naturaliste qui croit les saisir.

La nature ne nous donne pas les coquilles telles qu'on les voit dans les cabinets d'histoire naturelle.

Lorsqu'on les retire de la mer, la plupart sont couvertes d'un drap marin, enveloppe grossière, plus ou moins épaisse, qui contribue à leur conservation.

Le coquillage, ainsi qu'un avare, a soin de nous cacher la richesse de sa robe sous cette enveloppe brute : mais à l'aide d'un acide tempéré ou d'une pierre ponce, on la fait bientôt disparoître,

et les tissus les plus agréables s'offrent alors à nos yeux; c'est l'éclat de la nacre, l'orient du rubis, de l'émeraude, du saphir; ce sont toutes les couleurs divisées ou réunies. Les coquilles qui viennent des grandes Indes possèdent particulièrement ces brillans avantages.

La nature n'est pas moins variée dans les formes qu'elle donne aux coquilles, que dans les couleurs dont elle les pare; et si le peintre est saisi d'étonnement en examinant cette variété infinie de nuances, le géomètre est extasié devant la régularité des compartimens qu'elles lui présentent.

La dénomination que l'on a donnée au plus grand nombre des coquilles, est, en général, en raison de leur ressemblance avec les productions de l'art ou de la nature, de leurs formes, de leurs couleurs, ou des parages dont elles viennent.

Il semble que les coquillages, dont le plus grand nombre fait son habituelle et tranquille demeure sous les sables de la mer et dans les antres des rochers impénétrables au jour, soient avertis du renouvellement de la nature, de ce renouvellement qui fait, au printems, passer dans presque tous les

êtres

êtres terrestres ce sentiment de bien-être qu'il est si doux de ressentir.

Au printems, on voit une foule de coquillages se réunir par familles et se jouer à la surface de l'onde, se suivre, s'atteindre, s'éviter et se rejoindre encore.

D'autres viennent sur le rivage s'y ébatre, y paître l'herbe tendre et nouvelle, y satisfaire leurs desirs amoureux, et y déposer le fardeau de leur fécondité.

Le printems est donc le moment le plus favorable pour enrichir nos cabinets; aussi est-ce dans cette saison que l'on fait la recherche et la pêche des coquillages.

Il y a plusieurs manières d'y procéder. On fait usage du rateau, du filet et même de la ligne. On jette un hameçon recouvert d'un appât, devant la cavité d'un rocher; le coquillage qui l'apperçoit, sort de sa caverne et s'approche avec confiance de la funeste pâture; il la saisit : mais le fer perfide dont la pointe déchire son gosier, l'avertit trop tard du péril où il se trouve; il s'agite, il recule, il veut fuir; chaque mouvement l'enchaîne davantage,

et le pêcheur, riant de ses efforts, l'attire à lui sans peine.

Le quadrupède féroce exerce, dans l'épaisseur des forêts, sa force et son adresse; l'oiseau s'élevant vers la voûte azurée, échappe au regard le plus pénétrant; le poisson trouve dans les abîmes des mers un abri contre la poursuite; en s'enfonçant dans les graviers sous-marins et dans les rochers caverneux, le coquillage se soustrait à la recherche. Cependant l'homme dompte l'ours; il voit tomber l'aigle à ses pieds; il fait servir la baleine à ses besoins; l'agile habitant des ondes embellit ses festins, et les coquilles les plus brillantes parent son cabinet.

Ainsi donc, quelque terribles, quelqu'adroits, quelque méfiants et rusés que soient les animaux, l'homme, par son génie, sait triompher de tous.

DIVISION.

L'HISTOIRE des coquillages de mer, quoique très-intéressante, n'a fixé que très-tard l'attention du naturaliste classificateur. Ce n'est qu'au commencement du dix-septième siècle que l'on a fait d'une manière satisfaisante des divisions méthodiques sur les coquilles, encore en est-il quelques-unes dont le rang n'est pas définitivement fixé; car sur les limites, il est difficile d'assigner une place à la coquille qui paroît appartenir à deux espèces en même-tems.

Voici la méthode la plus généralement adoptée pour la classification des coquilles. Elles sont divisées en trois classes, les classes en familles, et les familles en genres, en espèces et en variétés.

La première classe est composée des familles UNIVALVES, ainsi nommées parce qu'elles ne sont formées que d'une seule valve, c'est-à-dire, d'une seule pièce.

La seconde classe comprend les BIVALVES, qui sont composées de deux valves, deux pièces ou de deux battans.

Dans la troisième classe sont les MULTIVALVES, dont les coquilles offrent trois, quatre, six et même un beaucoup plus grand nombre de pièces.

La division par le nombre des pièces de la coquille, m'a paru la plus claire et la plus facile, aussi l'ai-je préférée aux divisions qui ont été faites d'après l'ouverture, la base ou le sommet des coquilles, le nombre des cornes ou la configuration des animaux. Cette dernière division est d'autant plus difficile à suivre, que les poissons ne peuvent être conservés, même dans l'esprit-de-vin.

Les observations classées ont donné naissance aux sciences, et ont perfectionné les arts.

La classification des objets qui sont du domaine de l'Histoire naturelle, a dissipé, de cette partie, le nuage de la confusion, et la clarté dans la méthode, doit en faciliter l'étude.

PREMIÈRE CLASSE.

DES UNIVALVES.

LES UNIVALVES sont des coquilles formées d'une seule pièce.

Les parties que l'on distingue dans les UNIVALVES, sont l'ouverture, la volute et la columèle, ou l'axe de la coquille, sur lequel se roulent les spires.

La plupart des animaux ou poissons qui sont renfermés dans les UNIVALVES, ressemblent assez bien aux LIMAÇONS. Comme eux, ils ont un corps sinueux qui présente et suit la forme de la coquille; leurs têtes sont aussi armées de cornes qui se meuvent dans tous les sens, se ployent, s'allongent, se raccourcissent et disparoissent en rentrant entièrement dans la tête même de l'animal.

Cette corne est un tube cylindrique qui porte l'œil du poisson à sa base, à son milieu ou à son extrêmité; elles sont ordinairement au nombre de quatre.

L'œil est composé des mêmes parties que celles

qui constituent l'œil humain. Par le moyen de la dissection, et avec le secours d'un bon microscope, nous sommes parvenus à en distinguer le cristalin, l'humeur vitrée, le nerf optique et la retine.

Ces cornes sont, sans doute, d'une utilité indispensable pour ces animaux, puisqu'en leur faveur la nature s'est écartée de ses lois ordinaires, et a voulu, à ce sujet, leur accorder un privilège tout particulier. Lorsque, par quelqu'accident, ces poissons perdent leurs cornes, ce qui peut se vérifier par l'expérience, en les coupant, dans très-peu de tems elles repoussent avec d'autres yeux, et semblables en tout à celles dont on leur avoit fait l'amputation.

Dans les UNIVALVES seulement, c'est à l'origine de la corne droite que l'on distingue les mâles des femelles.

Les coquillages UNIVALVES vivent dans le sable, s'attachent aux lithophytes et aux plantes marines, se colent aux rochers et souvent restent suspendus au milieu des eaux. On en voit aussi quelques-uns abandonner leurs demeures aquatiques, pour aller paître sur le rivage l'herbe tendre que la nature y

fait croître dans l'aimable saison où toute la végétation se renouvelle.

Quelques familles des UNIVALVES ont un opercule; c'est une pièce du diamêtre de l'ouverture de la coquille, dont l'animal se sert pour en clore l'orifice; c'est une espèce de porte dont il ferme l'entrée de sa maison, et qui le met à l'abri des attaques de l'ennemi.

Ces opercules sont de deux sortes; il y en a de cartilagineux et d'autres de la même substance que la coquille.

Cet opercule ne tenant point précisément à la coquille, et n'y étant, pour ainsi dire, que comme accessoire, n'a pas suffi aux naturalistes pour exclure de la famille des UNIVALVES les coquilles qui en sont pourvues. Il est de fait que cette pièce ne fait point partie constituante de la coquille [1], et que le poisson peut s'en passer; il n'est point adhérent à la coquille, mais il est fixé au muscle pédiculaire de l'animal; ce muscle est elliptique; l'animal s'en sert pour ramper sur les corps solides, et

[1] Le mot *coquillage* sert à désigner ensemble la coquille avec l'animal qu'elle renferme, et le mot *coquille* s'entendra de la coquille seule.

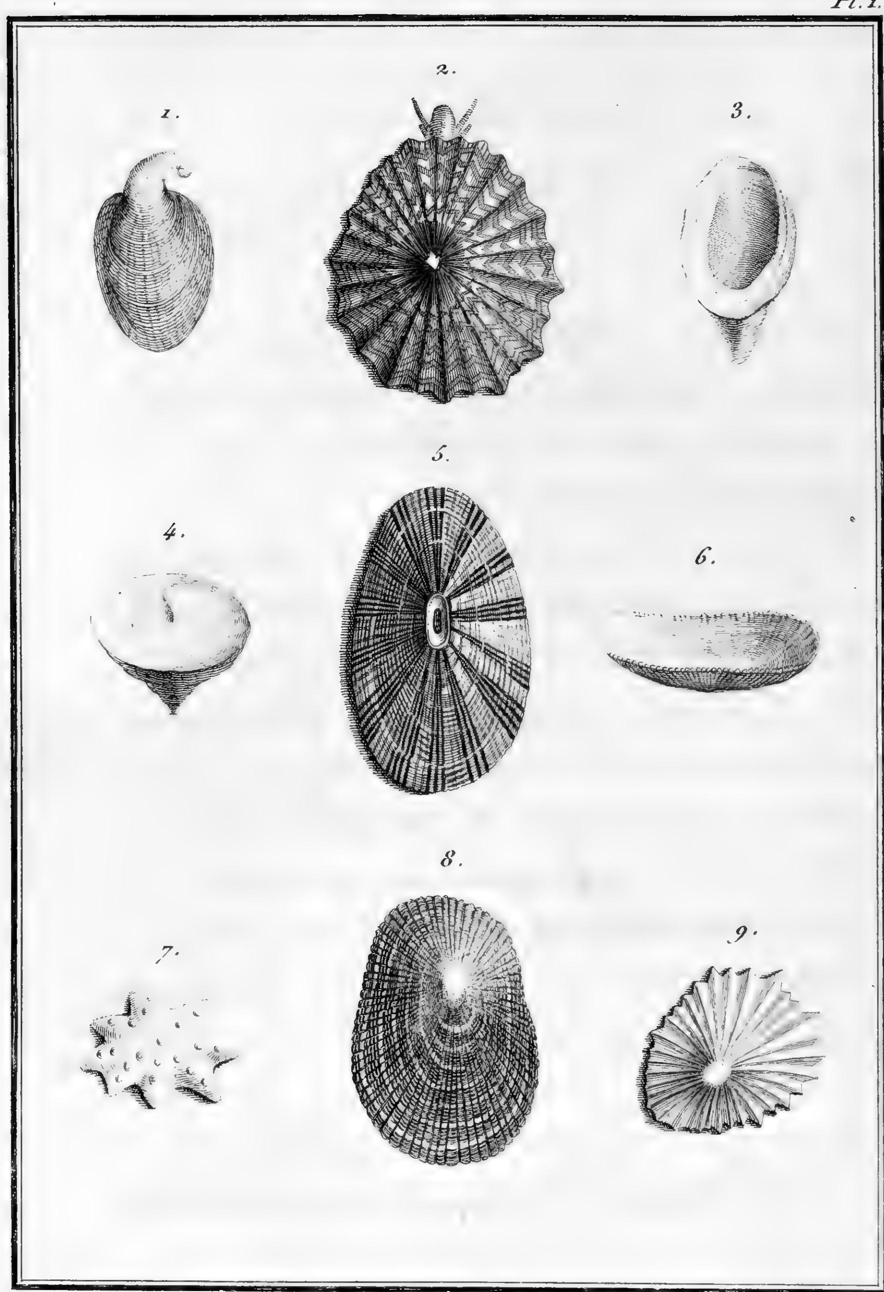
quelquefois comme de nageoire pour se diriger en pleine eau.

La classe des UNIVALVES est composée de quinze familles, qui sont :

Les LÉPAS,
Les OREILLES DE MER,
Les TUYAUX et VERMISSEAUX,
Les NAUTILES,
Les LIMAÇONS à bouche ronde.
Les LIMAÇONS à bouche demi-ronde,
Les LIMAÇONS à bouche applatie,
Les CORNETS ou VOLUTES,
Les OLIVES ou CYLINDRES,
Les ROCHERS ou MURES,
Les TONNES,
Les PORCELAINES,
Les BUCCINS,
Les POURPRES,
Les VIS,

Ces familles sont subdivisées en genres, en espèces et en variétés, par leur forme et par leurs couleurs : nous parlerons de toutes celles qui nous offriront de l'intérêt, sous quelque rapport que ce soit.

DES



R. Gallien, Del. et Sculp.

DES LÉPAS.

PREMIÈRE FAMILLE DES UNIVALVES.

LÉPAS, en grec, signifie écaille de rocher; c'est le nom qui a été donné à cette coquille par *Aristote*, le plus ancien des naturalistes dont les ouvrages nous soient parvenus.

Son disciple *Alexandre*, auquel ce philosophe avoit donné le goût des sciences, voulut contribuer à leurs progrès. Après sa première conquête en Asie, il se hâta de procurer à son instituteur les moyens de travailler sur l'Histoire naturelle. Des milliers d'hommes furent employés dans les nouveaux pays de sa domination, pour arracher aux entrailles de la terre et enlever du sein des mers les objets qui pouvoient y être relatifs : des sommes immenses furent données pour fournir aux frais de cette louable recherche.

Aristote répondit si bien aux intentions de son élève, que malgré le tems qui s'est écoulé et les

découvertes qui ont été faites depuis, l'ouvrage qu'*Aristote* fit à cette époque, est encore regardé comme le meilleur que nous ayons dans ce genre.

Le caractère générique des LÉPAS, est d'avoir leurs coquilles en forme de cône plus ou moins élevé, sans être contournés.

La famille des LÉPAS se divise en quatre genres, qui sont : le LÉPAS PLEIN, le LÉPAS PERCÉ, le CHAMBRÉ et le CABOCHON.

Ces coquilles, qui ressemblent effectivement à une écaille, se réunissent quelquefois en si grand nombre sur le même rocher, qu'elles en couvrent toute la surface. Elles s'y attachent d'une telle manière, qu'il est plus facile de les briser que de les en arracher. La force de *Milon*, selon un auteur ancien, auroit échoué contre la tenacité du LÉPAS. Cette observation a aussi servi de comparaison à *Aristophane*, pour peindre les sentimens d'une vieille femme en faveur d'un jeune homme; elle lui est attachée, dit le poëte satyrique, comme un LÉPAS à son rocher.

Les pêcheurs de coquillages sont obligés de joindre la force à l'adresse pour enlever celui-ci. Ils se

servent d'un large couteau dont ils insinuent la lame entre le LÉPAS et la pierre, et ne parviennent même souvent à l'en arracher, qu'en coupant une portion du muscle adhérent de l'animal.

Peu de naturalistes ont cherché à expliquer cette adhérence; je me suis convaincu, par des expériences répétées, que le LÉPAS tient à son rocher comme un récipient adhère à la platine d'une machine pneumatique, lorsqu'on en a pompé l'air. Ce qui m'a prouvé que la nature avoit donné à cet animal un moyen de former le vuide dans sa coquille, c'est que toutes les fois que j'en ai percé la sommité pour y faire rentrer l'air, le coquillage s'est séparé à l'instant du rocher auquel il étoit attaché.

Est-ce auprès des LÉPAS qu'*Otto Guerick* inventa la machine pneumatique, et seroit-ce en étudiant les rochers qui en sont couverts, que *Boyle* la perfectionna? Mais nous trouverons bien d'autres modèles de méchanique et de physique, dans les coquillages dont nous allons parler.

Le LÉPAS ne reste pas toujours à la même place; lorsque celle qu'il occupe vient à lui déplaire,

il s'en détache, se traîne à la manière du Limaçon, et va se fixer ailleurs. Tous les corps durs lui sont propres.

Au printems, on le voit quitter un aride rocher, pour aller dans des prairies humides réparer les forces que la disette d'un long hiver lui a fait perdre.

Quoique la marche de cet animal ressemble à celle du Limaçon, elle n'en a pas la lenteur. Plusieurs paris faits par des Anglais, sur l'espace que peut parcourir un Lépas, dans un tems donné, a prouvé qu'il s'avance de cinquante pieds en moins d'une heure.

Il faut que les Lépas soient dépouillés de leur drap-marin, pour qu'ils offrent à nos yeux tout ce qu'ils ont de charme, d'éclat et de variété.

Les plus remarquables de cette famille sont le Lépas rubis, qui, étant placé entre une lumière et l'œil, offre l'éclat de la pierre dont il porte le nom.

Le grand Bouclier, dont le rose jaspé sur un fond blanc, produit un si agréable effet.

L'aile de Papillon, d'un cramoisi foncé, à belles marbrures, à roues foudroyantes, et dont l'intérieur est nacré.

Le DAZAN, qui est percé naturellement à sa sommité, et qui joint à l'agrément de la forme, le charme du coloris.

Tournefort a donné une description très-exacte de l'animal renfermé dans la coquille LÉPAS. Cette espèce de poisson est remarquable par les deux cornes qui portent ses yeux et par sa mâchoire garnie de dents. Il a le goût de l'huître, et comme elle, il se mange cuit et cru.

Les LÉPAS acquièrent à un tel point le ton de couleur des rochers auxquels ils sont attachés, que les Vermiculaires, les Glands de mer et les autres coquillages y sont trompés et s'établissent sur le LÉPAS, le confondant avec la pierre. C'est sans doute ce qui a fait dire à *Hésiode*, que le LÉPAS étoit fils de la roche.

Cette méprise des Glands de mer nous rappelle celle de ces matelots qui prirent pour une isle une baleine échouée. Le feu qu'ils établirent sur le dos du monstre, lui fit faire un mouvement qui fit craindre aux nouveaux débarqués les horreurs d'un tremblement de terre ; mais leur effroi se changea en éclats de joie dès qu'ils reconnurent

leur méprise. Ils firent la conquête de l'isle prétendue, et se vengèrent de leur frayeur, en s'emparant de tout ce qu'elle avoit de richesses.

Les Latins ont donné au Lépas le nom de *Patella*, qui veut dire petite coupe, à cause de la ressemblance qu'ils ont cru trouver entre cette coquille et le vase de ce nom. La première coupe qu'on dit avoir été imaginée par l'athénien *Chorebus*, fut modelée sur le sein d'une jeune fille. Peut-être emprunta-t-il cette idée aux Egyptiens? Ces coupes servoient aux magiciens de ce pays pour prédire l'avenir; les Orientaux et les Perses avoient aussi des coupes de semblable forme, avec lesquelles ils acquerroient la connoissance de toutes les choses naturelles et surnaturelles. Nous avons un grand Lépas d'une forme si agréable, d'une blancheur si éclatante, et qui ressemble tellement à la première coupe des Egyptiens, qu'*Hébé* auroit le droit de le nommer l'indiscret.



OREILLES DE MER.



R. Gallien, Del. et Sculp.

DES OREILLES DE MER.

Deuxième famille des Univalves.

L'Oreille de mer, nommée ainsi à cause de sa ressemblance avec le cartilage de l'oreille humaine, est une coquille oblongue, un peu bombée et légèrement contournée en spirale. Elle a une rangée de trous ronds disposés sur une ligne courbe : ces trous sont au nombre de sept ; à mesure que l'animal grandit, il fait un nouveau trou sur le bord de la partie antérieure de sa coquille, et en ferme un dans la partie postérieure.

Dargenville prétend que ces trous servent à l'animal pour vuider ses excrémens. Si j'osois combattre l'opinion de ce naturaliste, je dirois qu'il est bien plus probable de penser que ces trous lui servent pour recevoir l'eau, l'air et les particules des plantes qui lui sont apportées par les flots, lorsque ce coquillage est collé au rocher ; car il s'y attache comme le Lépas, mais toujours à fleur-d'eau.

Ce qui me feroit croire que l'OREILLE DE MER tient de l'amphibie, c'est qu'elle se détache souvent de son rocher pour aller, sur-tout pendant les belles nuits d'été, paître l'herbe fraîche qui croît près le rivage.

Les trous dont nous venons de parler, servent aussi à connoître l'âge de la coquille.

L'OREILLE DE MER est toujours couverte d'un drap marin terreux et fort épais, sous lequel elle cache l'éclat d'une nacre qui brille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Cette riche coquille donne quelquefois des perles; mais elles sont petites, et par conséquent de peu de valeur.

On divise cette famille en deux espèces, qui sont l'OREILLE DE MER percée et nacrée, et celle qui n'est ni l'un ni l'autre.

Les plus remarquables de la première espèce, sont l'OREILLE DE MER des grandes Indes; le vert, le jaune, le rouge et le violet sont fondus de la manière la plus agréable dans cette coquille, qui est d'un éclat éblouissant.

La GRANDE OREILLE arrondie, dont la partie intérieure

intérieure réunit toutes les espèces de nacre, azurées, brunes, pourprées, joue les couleurs changeantes de l'iris et de la gorge de pigeon; et cette coquille, la plus brillante sans doute de cette famille, cache l'éclat de sa robe sous une enveloppe pierreuse, qu'il est difficile d'enlever.

Une coquille de la seconde espèce de cette famille, et connue depuis fort peu de tems, mérite aussi d'être citée. Elle n'est point percée, et sa robe ne brille point de l'éclat des orients, comme la précédente; mais l'élégance de sa forme lui a mérité le nom d'Oreille de Vénus; elle est petite, agréablement tournée, d'un beau blanc en dehors, et légèrement teinte de couleur de rose dans son intérieur.

L'animal renfermé dans l'Oreille de mer a une tête très-distincte; elle est garnie de quatre cornes; ses yeux sont placés au sommet des deux plus petites; lorsqu'il marche sur terre, sa plaque ou la partie charnue sur laquelle il porte, déborde de beaucoup la circonférence de sa coquille.

Ce coquillage, médiocrement bon à manger, est destiné à faire des ornemens ou à parer nos cabinets.

Au commencement de ce siècle, le mauvais goût s'étoit emparé de l'OREILLE DE MER pour en décorer des pavillons de jardins. Rien ne me paroît plus ridicule que de voir les coquilles réunies avec profusion, attachées par des fils-de-fer, et placées bien symmétriquement à côté les unes des autres, pour former le ciel et la tapisserie du pavillon d'un jardin, dans lequel on ne trouve souvent pas une goutte d'eau. L'emploi économique qu'on en fait encore quelquefois dans les cascades et dans les grottes, n'est pas sans agrément.

Quoique l'OREILLE DE MER n'ait pas une spire très-étendue, il est pourtant bon de dire ce que les coquilles en spirales ont de particulier. Elles propagent le son d'une manière remarquable. En les portant à l'oreille, on entend le bruit que fait l'air qui y circule; le seul frottement de la main, de la joue et même des cheveux, lui donne du retentissement.

Parlez le plus bas possible dans le LIMAÇON que l'on nomme BURGAU, il vous rendra vos paroles avec éclat.

La partie intérieure de l'oreille humaine a la

forme d'une spirale, et par cette raison on lui a donné le nom de LIMAÇON.

Je laisse aux géomêtres à expliquer pourquoi cette forme est la plus favorable aux rayons sonores, pourquoi ils y sont réfléchis avec plus d'avantage, et par quel accord les angles d'incidence et de réflexion viennent en foule se rendre au centre de la spirale, pour y acquérir un plus grand degré de force.

Denys le Tyran mit à profit, à sa manière, la remarque faite sur le LIMAÇON de l'oreille, ou sur les coquilles en spirale.

Il fit construire des prisons dans cette forme; il plaça la chambre du geolier au centre de la spirale, de sorte que de ce point il entendoit tout ce que disoient les prisonniers logés dans les parties de la spire convergente, quelque bas qu'ils parlassent.

Tant il est vrai que l'homme méchant rapporte tout à ses passions.

DES TUYAUX DE MER, VERMISSEAUX, VERMICULAIRES OU VERS DE MER.

TROISIÈME FAMILLE DES UNIVALVES.

LE ver, animal rampant, naît et se trouve dans la terre, dans les fruits, dans les arbres, dans les plantes, dans les animaux et même dans le corps de l'homme; il n'est donc pas étonnant que la mer en offre à l'œil de l'observateur attentif.

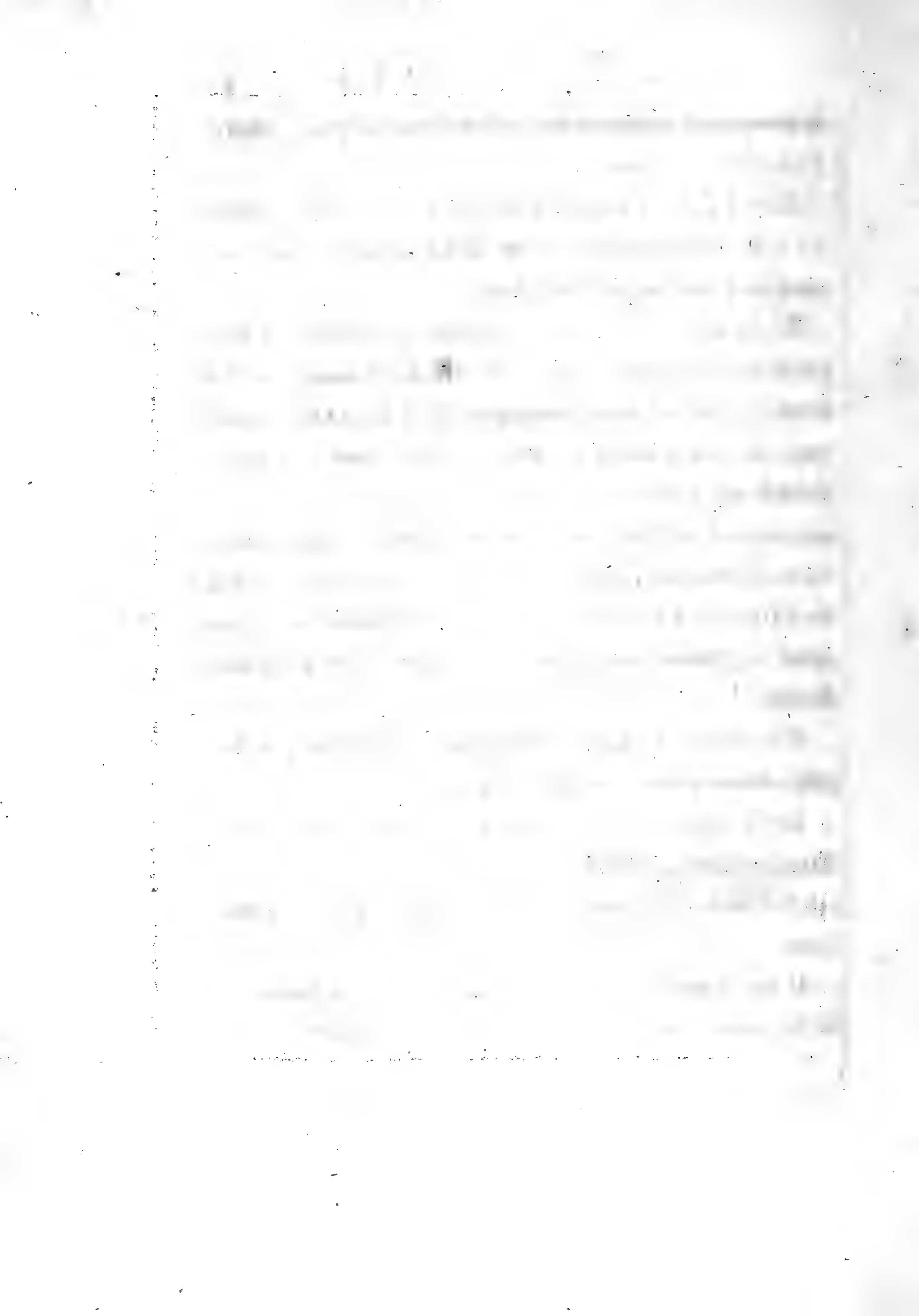
Ceux dont nous allons parler sont renfermés dans des tubes de même nature que les coquilles. On les nomme TUYAUX lorsque ce tube est de forme régulière, et VERMISSEAUX ou VERMICULAIRES lorsqu'il ne l'est pas; et cette différence caractérise les deux genres.

L'animal renfermé dans cette espèce de coquille, est le seul de la gente coquillière qui ait la faculté de sortir de son enveloppe testacée et d'y rentrer à sa volonté. Il se sépare de son étui pour aller plus particulièrement chercher à devenir père, et

TUYAUX ET VERMISSEAUX



R. Gallien, Del. et Sculp.



la nature lui a donné dix à douze pattes pour courir plus vîte au plaisir.

Les TUYAUX sont divisés en sept espèces, dont les plus remarquables sont la DENTALE, qui ressemble à une dent d'éléphant.

L'ARROSOIR est une coquille très-rare; sa tête présente la forme de celle de l'ustensile de ce nom : elle est aussi nommée le PINCEAU, parce que de son gland, percé de mille trous, sortent autant de petits filets qui ressemblent assez bien aux crins d'un pinceau. Ces filets sont cartilagineux; ils se détachent, tombent et se perdent avec la vie de l'animal. La recherche et l'observation n'ont pu nous apprendre quel est l'usage que le poisson fait de ces fils.

Un ARROSOIR de la longueur du doigt, a été payé devant moi vingt-cinq louis.

Le TARET est un Tuyau de mer cylindrique, d'une extrême dureté, et dont la surface extérieure est couverte d'aspérités semblables à celles d'une lime.

Il est ouvert aux deux extrêmités; sa tête sort de la partie supérieure, et laisse voir deux tuyaux

dont l'un lui sert à pomper l'eau et l'autre à la rejetter. L'orifice inférieur laisse voir la partie postérieure de l'animal, qui, ainsi que sa tête, s'allonge et se retire à volonté.

Le sable de la mer n'est pas une habitation assez solide pour le TARET; il choisit les digues et les navires pour y fixer sa demeure. Sur les bords du fleuve du Niger et de Cambie, on le voit établir sa résidence dans les racines et le tronc du manglier; il se nourrit de la sève de cet arbre et en altère la végétation. Sa trompe armée de fines dents, lui sert à perforer le bois qu'il a adopté, et le frottement de sa coquille fait le reste. Il est facile de juger combien ces petits coquillages sont dangereux. C'est une des raisons qui a déterminé les Anglais à doubler en cuivre leurs vaisseaux.

Les VERMICULAIRES ou VERMISSEAUX sont des vers qui different des TUYAUX, en ce qu'ils se rassemblent en paquets, se réunissent en groupes et vivent en famille [1]. Le caractere distinctif des

---

[1] *Adanson* dit, dans son intéressant voyage, que l'on voit sur les côtes du Sénégal des groupes de VERMICULAIRES qui s'étendent quelquefois de plusieurs toises sur les rochers auxquels ils s'attachent.

Vermiculaires, est d'être cylindriques, droits, courbés, tortillés, entrelassés, roulés sur eux-mêmes et de n'être jamais isolés.

Ils choisissent une place pour y fixer leur existence, ainsi qu'un point d'appui pour s'y attacher, et le même suc qui forme leur coquille, sert aussi à leur adhérence aux rochers et à leur union réciproque; tantôt on les trouve réunis d'une manière irrégulière, tantôt ils sont rangés parallèlement.

Les plus remarquables de cette dernière classe, sont les Tuyaux d'orgue. L'ouvrage des abeilles n'est pas plus régulier que celui qui s'offre à l'admiration dans ce faisceau vermiculaire. Ce groupe est formé de petits tuyaux de longueur et de grosseur égale; ils sont rangés parallèlement, liés les uns aux autres par des lames transversales. Chaque ver a sa maison particulière, et la totalité du groupe est d'un rouge pourpré.

Il est sûr que ces animaux vivent en société; mais la jalousie, l'amour-propre, la compassion, l'amitié, enfin tous ces enfans qui naissent de la réunion sociale, les agitent-ils? S'entendent-ils? Se

communiquent-ils leurs idées? Ont-ils un langage?.. Eh! pourquoi non!

Oui, sans doute, ils en ont un; au moins je le crois, et mes observations me fournissent des moyens sans nombre pour soutenir l'affirmative de cette proposition.

Les sons que font entendre les animaux sont variés, en raison des différentes situations dans lesquelles ils se trouvent.

Le Chien de chasse m'apprend, par les différentes modulations de sa voix, s'il est près de la bête qu'il poursuit, s'il en a perdu la trace, s'il est égaré ou s'il gémit sur la perte de son maître.

Le philosophe de Nuremberg nous démontre l'intelligence qui doit régner entre les Loups, qui se relayent pour lasser la Biche qu'ils poursuivent.

Les travaux des Castors prouvent qu'ils ont un moyen de s'entendre, et par lequel ils se communiquent.

J'ai étudié avec soin des Serins dont la volière étoit en communication avec un appartement dans lequel ils étoient sans cesse. Je les ai observés, surtout dans le tems où l'amour répand ses bienfaits

sur

sur ce peuple léger ; j'ai vu les préférences s'accorder, les choix se faire, les soins se multiplier, les attentions se prodiguer ; j'ai vu tel Serin farouche s'attacher à une femelle très-privée, la suivre dans tous les coins de l'appartement, sur la tête, sur les genoux, et jusques sur les doigts de la femme aimable qui en faisoit son amusement. J'ai vu ce petit mâle farouche, sauvage et mutin avant sa liaison, être souple, soumis et obéir aux ordres de sa femelle. Je l'ai vu, dans le tems de la couvée, distinguer, aux accents de sa compagne, si elle lui demandoit seulement de la nourriture ou quelques parcelles de coton pour réparer son nid. *Apollonius de Thiane* se vantoit d'entendre le langage des oiseaux, et cela ne me paroît point impossible.

Si les quadrupèdes et les oiseaux ont un langage, pourquoi les poissons et les coquillages n'auroient-ils pas le leur ? Mais ils n'ont pas, dira-t-on, l'organe de la voix ? Qu'en savons-nous ? A-t-on le droit de nier une chose, parce qu'on ne la connoît pas ? Ah ! gardons-nous de placer le terme des moyens de la nature, là où elle a fixé celui de notre conception.

Ce n'est que par l'observation et la preuve matérielle, que nous sommes convaincus de la perfection de l'odorat du Chien, du regard perçant de l'oiseau de proie, et de la finesse de tact de l'Araignée.

Un homme célèbre par ses talens et son humanité, n'a-t-il pas donné aux sourds et muets les moyens d'établir des discussions métaphysiques? Il y a cent ans, toutes les académies de l'Europe en eussent nié la possibilité, comme certaines personnes[1] nient aujourd'hui celle de la direction aérostatique.

---

[1] En 1786, j'ai fait dix à douze voyages aérostatiques avec les habiles constructeurs du ballon de Javelle. C'est avec cet aérostat que nous entreprîmes de nous diriger. Nous y sommes parvenus avec deux rames à jalousies, un moulinet à la proue et un gouvernail à la poupe de la gondole. Nous fîmes des ascensions et des descensions, sans perdre ni gaz ni leste. Dans le tems calme, nous nous portions facilement en avant et en arrière, et plusieurs fois nous avons parcouru un cercle de deux cents à deux cent cinquante pieds de diamêtre. Nous avons vaincu le courant de l'air, en formant, avec la ligne du vent, un angle de vingt à vingt-cinq degrés; et, après l'avoir annoncé avant notre départ, nous sommes descendus à volonté à Saint-Cloud, Bellevue et autres lieux. Plusieurs savans ont été témoins d'une partie de ces expériences. Nous avons, à la vérité, toujours choisi pour les faire, le tems où l'air éprouvoit le moins d'agitation. On nous reprochera peut-être de n'avoir entrepris que des courses de peu d'étendue; mais avant que de perfectionner une découverte utile, il faut long-tems chercher les moyens d'y parvenir, et un vaisseau de cent dix canons n'est pas sorti avec tous ses agrêts, du berceau de la navigation.

DES NAUTILES.

QUATRIÈME FAMILLE DES UNIVALVES.

LES NAUTILES, dont le nom dérive de nautonier, sont divisés en deux genres; le NAUTILE CHAMBRÉ et le PAPIRACÉ. Le caractère distinctif du NAUTILE est de représenter une chaloupe, dont la proue est en forme de bec, et la poupe contournée sur elle même, de manière à former dans son centre une volute parfaite.

L'intérieur du NAUTILE CHAMBRÉ est divisé par des cloisons transversales, qui forment des cellules, dont la grandeur diminue à mesure qu'elles se rapprochent du centre de la coquille.

Ces cloisons, qui se trouvent quelquefois au nombre de trente, sont toutes percées, dans le milieu, d'un trou par lequel passe un muscle qui va s'attacher à la naissance intérieure de la volute. Ce long muscle sert à retenir l'animal dans sa coquille.

A mesure que ce poisson augmente de volume, il fait une nouvelle cloison, qui forme un nouvel étage où il s'établit de nouveau.

On a peine à concevoir comment un individu aussi petit et aussi mince, peut traîner avec lui une maison aussi volumineuse. C'est que la nature, toujours attentive à contrebalancer les inconvéniens, lui a donné douze pieds ou douze membranes digitales, qui lui servent de rames pour naviguer, de pieds pour marcher sur la plage où il paroît se plaire, et de mains pour porter la nourriture à sa bouche.

Enlève-t-on à cette coquille le drap marin qui l'enveloppe, on la trouve encore couverte d'une agréable pellicule ondulée, de couleur fauve. Lui arrache-t-on celle-ci, elle fait alors briller au regard surpris, une nacre du plus bel éclat.

On incruste ces coquilles en or ou en argent, pour en faire de belles coupes; les sauvages en tirent un grand parti, par tous les ustensiles qu'ils en forment.

C'est de son noyau, du centre de sa volute, que sont faites ces charmantes coques de perles que

nous voyons suspendues aux oreilles des femmes.

En Afrique, les Caffres ont une manière assez ingénieuse de faire la pêche des NAUTILES. Ils savent que quand le printems rajeunit la nature, ce poisson est vivement pressé par l'aiguillon de l'amour; ils attachent des femelles vivantes dans une petite nacelle percée de trous; ils la placent dans un endroit convenable et la submergent; l'amour avertit bientôt les NAUTILES mâles du lieu où le plaisir les appelle; ils y arrivent avec l'impétuosité du desir et s'y précipitent pour y éteindre l'ardeur de leur feu; mais à l'instant des cordages enlèvent la nacelle, l'eau s'échappe par des trous faits à dessein; l'imprudent NAUTILE reste à sec, il ne peut plus fuir, et il trouve une triste fin où il croyoit saisir le bonheur. Grande et fatale leçon!

Le NAUTILE PAPIRACÉ, transparent comme le papier dont il a emprunté l'épithète; mince comme le vélin dont il a la couleur matte et laiteuse, fragile comme le pain à chanter, et bien plus semblable, par son élasticité, à un cartilage qu'à une substance calcaire, fait cependant,

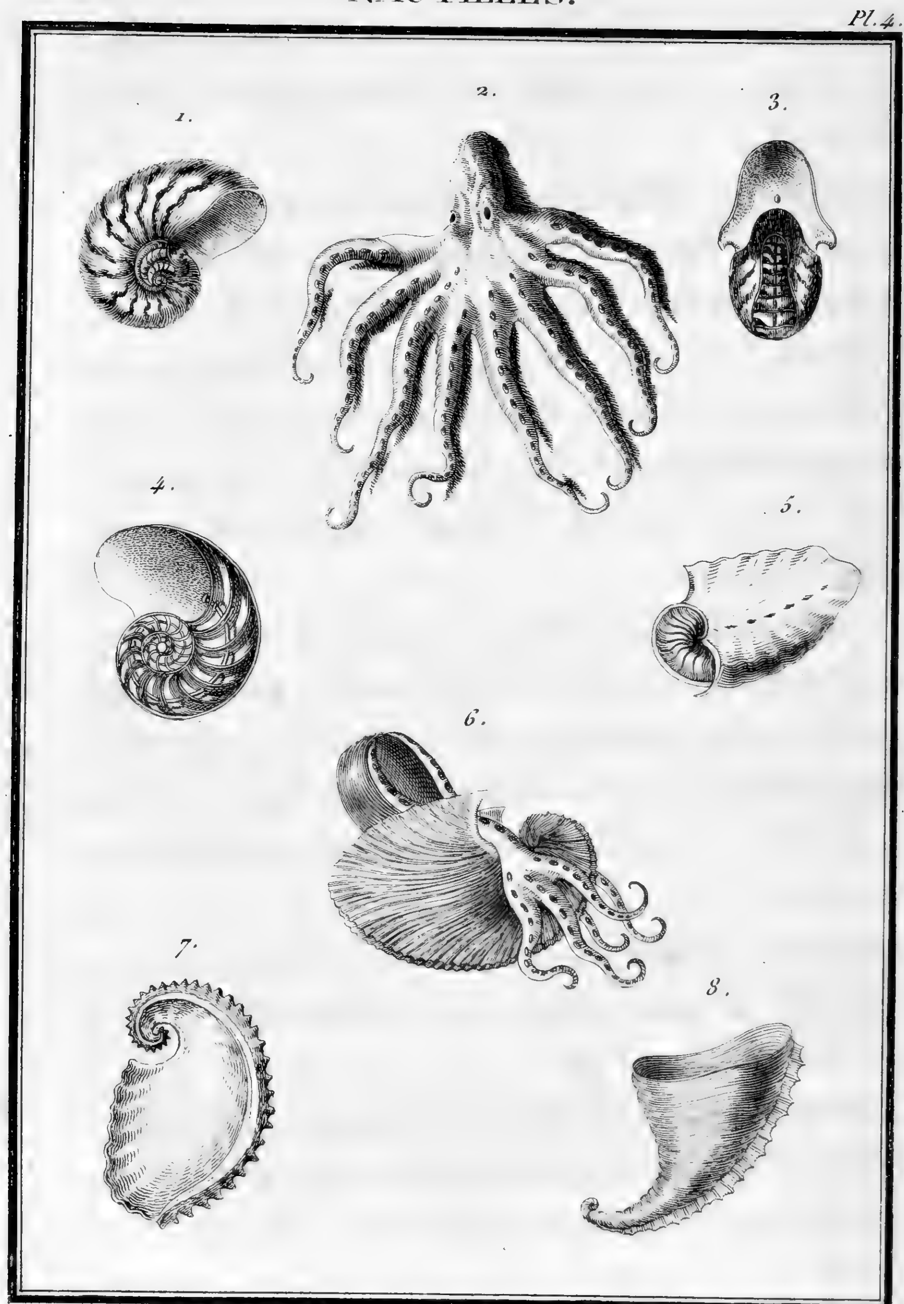
comme cette dernière, effervescence avec les acides.

Si cette coquille est remarquable par sa forme, elle l'est bien plus encore par l'intelligence du poisson qui l'habite. C'est sans doute de lui que l'homme a pris ses premiers principes sur la navigation, et c'est pour cela que *Pline* le regarde comme une merveille de la nature.

Suivons-le dans ses opérations. Cet animal, qui est herbivore, après s'être repu au fond de la mer des plantes qui font sa nourriture ordinaire, veut-il s'élever à la surface de l'onde, tourne sa coquille, y forme un vuide par la manière dont il s'y place, et s'élève ainsi qu'un aérostat, par sa propre légéreté spécifique.

Cet animal craint-il la tempête, il se retire alors dans la cavité d'un rocher; mais, si le tems est beau et que la mer soit calme, il déploie alors une légère membrane qui lui sert de voile, il la présente au vent qui la tend par un souffle; deux pattes la soutiennent, deux autres lui servent de rames lorsque le vent trop calme ne l'aide pas assez, et deux autres lui tiennent lieu de gouvernail.

Ce charmant coquillage, ainsi qu'une frégate,



R. Gallien, Del. et Sculp.

vogue légèrement sur la surface de la mer, faisant en même tems les fonctions de matelot, de rameur et de pilote.

La nature n'a donné au NAUTILE ni arme offensive pour punir un agresseur, ni arme défensive pour combattre un ennemi; aussi est-il d'un naturel craintif; car il n'a d'autre moyen pour échapper à la voracité des Crabes, des Araignées, des Scorpions de mer, enfin des carnassiers maritimes, que l'emploi constant de son adresse, aidée d'une active surveillance.

Si la crainte le saisit, s'il apperçoit un ennemi, dans l'instant il plie sa voile, retire ses avirons, rentre son gouvernail, se tapit dans la partie la plus profonde de sa coquille, la submerge, et acquérant par cette manœuvre plus de poids que le volume d'eau qu'elle déplace, elle coule bas et retourne, avec la vélocité de sa pesanteur, au fond de la mer, d'où elle étoit montée par sa légereté.

Si tous nos physiciens et nos navigateurs avoient été appellés à l'éducation de ce coquillage, que lui auroient-ils enseigné de mieux?

La Méditerranée offre souvent, dans les tems calmes, de petites flottes de NAUTILES qui vont çà et là, se jouant sur les ondes.

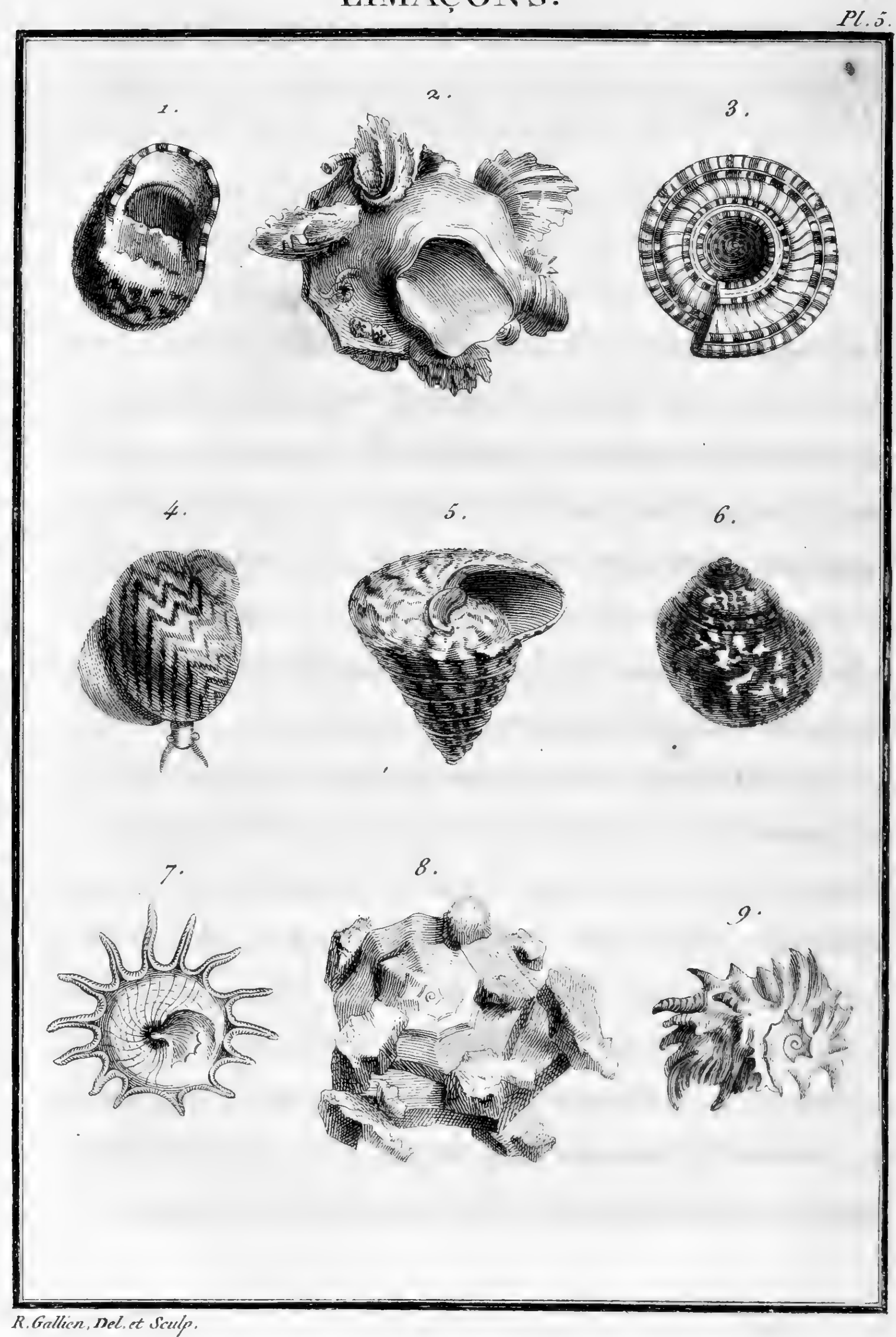
Le NAUTILE CHAMBRÉ nous offre un exemple de constance assez peu commun, ou du moins difficile à saisir chez le peuple coquillier. Au commencement du printems, nous avons vu, dans une prairie légèrement submergée, deux NAUTILES se suivre à-peu-près comme le font deux perdrix accouplées. Le mâle paroissoit même alors avoir perdu son caractère craintif; car ayant ralenti sa marche, et s'étant séparé un moment de sa femelle, nous nous portâmes alors vers lui pour le saisir; mais au lieu de regagner la mer, qui lui offroit un abri certain contre le danger, il dirigea, avec célérité, sa course vers sa compagne. Amour, voilà de tes effets!

Le NAUTILE est ovipare et donne beaucoup d'œufs, qui sont très-bons et très-délicats. La chair de ce poisson est très-dure et très-coriace.

Les cornes d'*Ammon*, ces fossiles si communs, paroissent avoir une grande analogie avec le NAUTILE CHAMBRÉ.

DES

LIMAÇONS.



R. Gallien, Del. et Sculp.

DES LIMAÇONS A BOUCHE RONDE.

CINQUIÈME FAMILLE DES UNIVALVES.

LIMAÇON dérive du mot latin *Limax*, et celui-ci de *Limus*, qui signifie limon. Les premiers naturalistes ont nommé ce coquillage LIMAÇON, parce qu'ils ont pensé qu'il étoit formé de la bourbe dans laquelle communément il habite. Il faut convenir que la bisarrerie de cette étymologie contraste singulièrement avec les brillantes couleurs que cette coquille offre à nos yeux.

Le grand nombre des LIMAÇONS a forcé les conchiliologistes à les diviser en trois familles, qui chacune ont leurs genres, leurs espèces et leurs variétés.

Le caractère essentiel du LIMAÇON A BOUCHE RONDE, est d'avoir une forme arrondie, renflée, peu allongée et contournée de manière qu'il présente la circonvolution de la volute plus régulièrement que les autres UNIVALVES. Il a depuis deux jusqu'à

dix spires, dont les dernières, qui sont dans l'intérieur de la coquille, ne paroissent quelquefois marquées que par la ligne spirale.

Lorsque l'animal est rentré dans sa coquille, il en ferme l'ouverture par un opercule pierreux ou cartilagineux; et c'est par la forme de cette ouverture que l'on a établi la division des trois familles des LIMAÇONS.

Les LIMAÇONS A BOUCHE RONDE nous donnent deux genres, qui sont les BURGAUX, dont la surface est lisse, et les DAUPHINS, qui sont couverts de tubercules.

Cette famille est une des plus nombreuses et des plus variées : elle offre des stries, des cannelures, des roseaux, toutes les couleurs et toutes les nacres.

Un des plus remarquables est l'OLEARIA ou le grand BURGAU, dont les Grecs se servoient pour puiser de l'huile. Il est d'un éclat éblouissant, et donne la nacre orientée, dont on fait les plus beaux bijoux.

Une femme célèbre en France par sa beauté, sa fortune et ses succès, a eu un vis-à-vis dont les panneaux et la totalité des ornemens étoient en BURGAU. Je ne crois pas qu'il soit possible de voir

quelque chose de plus brillant, de mieux traité, ni de plus agréable que l'étoit cette voiture. C'est sans doute à cause de son éclat qu'il lui fut défendu de s'en servir.

Presque la totalité de cette famille des LIMAÇONS, attire le regard de l'admiration ; telles sont la BOUCHE D'OR, la BOUCHE D'ARGENT, la PEAU DE SERPENT, le RUBAN, la VEUVE ou le BURGAU noir d'Amérique, laquelle vous offre, par la manière dont on la dépouille, des taches d'un noir de jaiet sur un beau fond de nacre.

Le LIMAÇON, dans sa marche, entraîne avec lui sa maison et rampe sur une base charnue, par un mouvement d'ondulation semblable à celui des flots de la mer. Sa tête est chargée de deux cornes, au sommet desquelles sont ses yeux; ses cornes, ainsi qu'une lorgnette que la nature lui a donnée pour observer tout ce qui l'environne, s'allongent et se raccourcissent selon le besoin et la volonté de l'animal. Comme la sensitive, elles sont douées d'une extrême sensibilité; au plus léger contact, elles rentrent dans la tête du LIMAÇON, qui lui-même se renferme bientôt dans sa coquille, dont il

ferme l'orifice avec son opercule, et se dérobe ainsi au danger qui le menace.

C'est par le moyen d'un bourelet que le LIMAÇON a au col, qu'il augmente sa coquille à mesure qu'il prend sa croissance. Cette espèce de collier est composé de cribles, qui sont autant de filières par lesquelles transsude l'humeur visqueuse calcaire dont il compose et augmente sa maison.

Si l'on remarque sur cette coquille trois ou quatre rayes de couleurs différentes, on verra qu'elles correspondent à autant de différentes taches qui sont sur le collier de l'animal, et la loupe, dans la main de l'observateur, nous apprend que ces taches ne sont autre chose que l'orifice des cribles d'où sort la liqueur colorée de rouge, de bleu, de jaune, et d'où résultent les diverses rubanures que l'on remarque sur la coquille.

Le printems, favorable aux amours des oiseaux, l'est aussi à ceux d'une partie des habitans des mers. On a observé qu'au mois de Mai, les LIMAÇONS, qui sont hermaphrodites et ovipares, mais qui ont besoin d'être deux pour produire et féconder leurs œufs, se cherchent, se suivent, s'exa-

minent, semblent vouloir se connoître avant que de s'unir, et lorsqu'ils se rencontrent de la même famille, de la même variété et du même volume, ils s'adoptent et restent attachés l'un à l'autre pendant quinze ou vingt jours.

Le second genre de LIMAÇONS que nous offre cette famille, est de trois espèces : le DAUPHIN A PATTES, le DAUPHIN A GRIFFES, et le DAUPHIN A TUBERCULES.

Les LIMAÇONS de mer, comme les terrestres, sont employés utilement dans les maladies de poitrine.

Hésiode nomme le LIMAÇON le porte-maison, et *Anaxilas*, pour donner l'idée de l'extrême méfiance d'un homme, disoit : il est si méfiant, qu'il voudroit, comme le LIMAÇON, pouvoir emporter sa maison avec lui.

J'ai distingué dans la superbe collection des antiquités d'Herculanum, une espèce de lustre à trois branches, auxquelles sont suspendues autant de coquilles du genre des BURGAUX. Ces coquilles, ingénieusement disposées et travaillées avec art, forment le corps des lampes destinées à porter la lumière.

DES LIMAÇONS A BOUCHE DEMI-RONDE.

Sixième famille des Univalves.

Les Limaçons a bouche demi-ronde, sont plus applatis et ont moins de spires que les précédens; leur bouche, en forme de demi-lune, est toujours fermée d'un opercule à charnière. Cette famille, peu nombreuse et peu variée, se divise en deux espèces, qui sont les Nerites pourvues de dents, et les Natices, qui sont ombiliquées.

Les dents que l'on voit sur les coquilles Nerites, sont une portion de la charnière qui sert d'articulation à l'opercule, de manière qu'il ferme la Nerite comme un couvercle à charnière ferme une boîte.

La Quenote est une des plus remarquables de cette première espèce, en ce qu'elle porte deux dents avec des stigmates couleur de sang sur la partie qui représente la gencive. Ces deux dents

servent à l'articulation d'un opercule qui joue sur cette coquille, comme un dessus de tabatière. Cette particularité a déterminé quelques naturalistes à placer ce coquillage parmi les BIVALVES.

Lorsque les peintres de l'antiquité ont voulu représenter le bon vieux *Nerée* ou les *Néréides* ses filles, se jouant autour de lui à la surface des ondes, ils les ont placés sur des Dauphins ou sur des Chevaux marins, mais plus communément assis sur des coquilles de la forme des NERITES, et c'est sans doute de-là que lui est venu ce nom. On connoît une médaille de Syracuse, frappée en l'honneur de *Thétis*, où l'on voit cette déesse placée sur une NERITE, qui est parfaitement bien rendue.

Les peintres et les sculpteurs de l'antiquité ont fait de la NERITE un char très-élégant, destiné à *Amphitrite* ou à *Galathée*. Ce coquillage navigue naturellement comme le NAUTILE, en se plaçant sur sa partie convexe, la bouche tournée vers le ciel ; mais, comme l'intelligent NAUTILE, il n'a ni la ressource de sa voile, ni celle de ses rames : il s'attache aussi aux rochers comme le LÉPAS.

Les NATICES ne diffèrent entr'elles que par les

couleurs; les plus agréables sont le TÉTON DE VÉNUS, ainsi nommé sans doute à cause de sa forme, de sa blancheur éclatante et de son brillant poli. Les NERITES et les NATICES vivent au milieu des algues et autres plantes marines.

Les sauvages de l'Amérique ont une grande vénération pour une NATICE, que par cette raison on nomme l'*idole* ou *mannitou*. Cette coquille est extrêmement ventrue, chargée de stries longitudinales, qui partent du haut de la première spire, pour se rendre dans l'ombilic. Elle parvient à la grosseur du poing, et se trouve dans le fleuve du Mississipi. Les sauvages l'ajustent sur un pied, à la manière d'un ostensoir, et lui adressent leurs vœux, leurs prières, l'expression de leur reconnoissance, lui brûlent des parfums, implorent son assistance. Il faut en convenir, l'homme privé de lumières est bien à plaindre; foible dans ses craintes puériles, il cherche à s'étayer de tout sur la terre. Les Hébreux adoroient le veau d'or; les Egyptiens le bœuf *Apis*; ils adoroient aussi les chats sous le nom d'*Elurus*, les chiens sous celui d'*Anubis*, etc. Cependant les Hébreux et les

Egyptiens

Égyptiens sur-tout, étoient initiés dans les hautes sciences, ce qui prouve que les nations les plus éclairées n'ont pas été exemptes des égaremens les plus absurdes. Les Lacédémoniens n'ont-ils pas élevé des temples à la crainte? Les Athéniens en ont consacré aux tempêtes; les Romains ont dressé des autels aux maladies et à la terreur, et les Syriens alloient chercher leurs dieux parmi les poissons. D'où vient donc cette aberration de l'esprit humain? Est-ce que la dépravation des mœurs produiroit les mêmes effets que l'ignorance : ou seroit-ce par une fatalité attachée à la destinée de l'homme, qui cherchant la vérité, ferme souvent les yeux à l'éclat de ses rayons, pour s'attacher de préférence aux chimères qu'il crée lui-même?

DES LIMAÇONS A BOUCHE PLATE.

Septième famille des Univalves.

Les Limaçons a bouche plate ont l'ouverture comprimée, la base large, s'élèvent en pyramide plus ou moins haute, et c'est ce dernier caractère qui distingue les deux différentes espèces qui composent cette famille. La plupart sont d'une substance nacrée qui brille dans l'intérieur de la coquille, et que l'on met en évidence par la suppression de son drap marin; elles ne varient pas moins par la diversité des couleurs que par la différence des formes. Voici, de cette famille très-nombreuse et très-agréable, les plus intéressantes.

La Toupie, qui doit cette dénomination à sa forme conique et à sa ressemblance avec la toupie ou le sabot qui sert d'amusement à l'enfance, est un Limaçon qui craint l'agitation de l'onde. A l'approche de l'orage, dont il a le pressentiment, il gravit à la cîme des rochers; là il attend que

Neptune rende aux flots agités leurs douces ondulations. Alors l'instinct de sa conservation, qui tient lieu de sagesse aux animaux, comme un autre mentor, l'avertit et le pousse à se jetter dans la mer. Se détachant du rocher, il s'y laisse tomber, et il y reste jusqu'à ce que la crainte d'une nouvelle tempête le force d'en sortir.

Il y a une espèce de petits LIMAÇONS du genre des sabots, qui vivent dans les éponges marines, dont on fait un excellent cosmétique propre à blanchir et adoucir la peau, en les faisant dissoudre lentement dans du jus de citron mêlé avec un peu de graisse de chat. Les femmes, en Amérique, font de cette même espèce de LIMAÇONS, des parures qu'elles portent au col et à la ceinture. En Turquie, on en couvre les harnois des chevaux.

La PAGODE, dont les spires sont couronnées de protuberances applaties, onduleuses, tranchantes et festonnées, couvertes de stries, et enfin parfaitement semblable, dans son ensemble, à un petit toît chinois.

La LAMPE ANTIQUE est de forme lenticulaire, avec une ouverture semblable à-peu-près à une

ellipse comprimée. J'ai rapporté d'Italie des lampes antiques trouvées en Toscane, qui ressemblent parfaitement à cette coquille. C'est dans cette variété que l'on trouve des coquilles à bouche retournée. Son admirable structure fait remarquer le CADRAN auquel ses marques circulaires ont mérité le nom de l'objet auquel cette coquille ressemble si bien.

La MAÇONNE offre à l'observateur attentif un exemple de philosophie joint à une nouvelle preuve de l'intelligence animale. La MAÇONNE, comme celui qui, sans rien faire pour la gloire, aime mieux vivre long-tems que de mourir jeune et chargé d'honneur, semble mettre en pratique ce vers de *Corneille*.

« L'obscurité vaut mieux que tant de renommée. »

La MAÇONNE, dis-je, solitaire, modeste et ennemie du faste, laisse aux autres coquillages le charme des formes, la variété des nuances, la richesse des couleurs et l'éclat des orients.

Cette coquille est composée d'une pâte brute, d'une couleur sombre et terreuse ; le poisson qu'elle renferme dépose sur la partie extérieure de sa coquille un gluten ou espèce de mastic, par le moyen duquel elle s'enveloppe toute entière d'une

prodigieuse quantité de petits cailloux. Ces cailloux sont tellement adhérens à la coquille, qu'ils font corps avec elle : toute la surface supérieure de sa maison en est couverte, de sorte qu'ayant la bouche placée contre terre, cette coquille paroît n'être qu'un amas de petits cailloux. C'est ainsi que cet animal, par le sentiment de conservation qui lui a été donné, cherche à tromper son ennemi, qui, le confondant avec le gravier sur lequel il repose, passe à côté de lui sans l'appercevoir. Ce petit animal, cuirassé de la sorte, se tapit au milieu des pierres qui forment le fond de la mer, et par cette nouvelle ruse il évite le hazard des combats, se soustrait à la recherche et échappe à la voracité de la gente poissonnière.

Lorsque les cailloux qui couvrent cette coquille s'en détachent, il reste sur la coquille l'empreinte de ces pierres, dont la grosseur est ordinairement proportionnée à l'accroissement progressif des spires de la coquille.

La Fripière, camarade en prévoyance de la Maçonne, se conduit comme elle, et paroît même avoir perfectionné les moyens de ruse que cette

dernière met en usage. La MAÇONNE se charge de pierres qui doivent nécessairement, par la pesanteur, rallentir sa marche et gêner l'activité de ses mouvemens : la FRIPIÈRE, au contraire, couvre de fragmens de toutes les différentes espèces de coquilles, les spires dont elle est composée. Ces portions anguleuses, moins lourdes que les cailloux, sont encore une des armes offensives qui lui servent contre les poissons qui s'approchent trop près d'elle.

Ainsi, par un raffinement de ruse, la FRIPIÈRE met son vorace ennemi en défaut, trompe la gloutonnerie des gros poissons, se dérobe à leur recherche, et lorsqu'un Embrion imprudent se met à sa portée, la FRIPIÈRE attentive à tout ce qui se passe autour d'elle, le happe en un instant; et pour prix de son industrie, elle évite la mort et se repaît d'une proie.

Quelques LIMAÇONS, qui ne peuvent pas employer, comme la FRIPIÈRE et la MAÇONNE, la ressource d'une enveloppe étrangère, ont un autre moyen pour se dérober à la poursuite de leurs ennemis. Ils se retirent dans leurs coquilles, et par le moyen de l'opercule dont nous avons parlé, ils

en ferment si hermétiquement l'ouverture, que l'eau même ne peut y pénétrer. Mais la clôture de cette porte ne met pas encore le LIMAÇON à l'abri de tout danger. Des insectes de la classe des Vermisseaux s'emparent quelquefois de cette coquille, en couvrent toute la surface, la percent de mille trous, sucent la substance fluide du poisson, et ces parasites indiscrets vivant aux dépens de l'animal renfermé dans la coquille, finissent par le faire périr de desséchement.

Dans les trois familles des LIMAÇONS que nous venons de parcourir, on en voit qui ont deux mâchoires sans trompe, et d'autres qui ont une trompe sans mâchoires.

Les anciens aimoient les LIMAÇONS de mer, et les Romains portoient la recherche jusqu'à les faire engraisser dans des espèces de viviers, pour les offrir ensuite à leurs convives.

Il est un marbre coquillier nommé LUMAKEL, dérivé du mot italien *Lumaca*, *Limaçon*, dans lequel la nacre de cette coquille est si bien conservée et si brillante, que l'on peut, de telle portion, en faire des bagues d'un éclat éblouissant.

DES CORNETS OU VOLUTES.

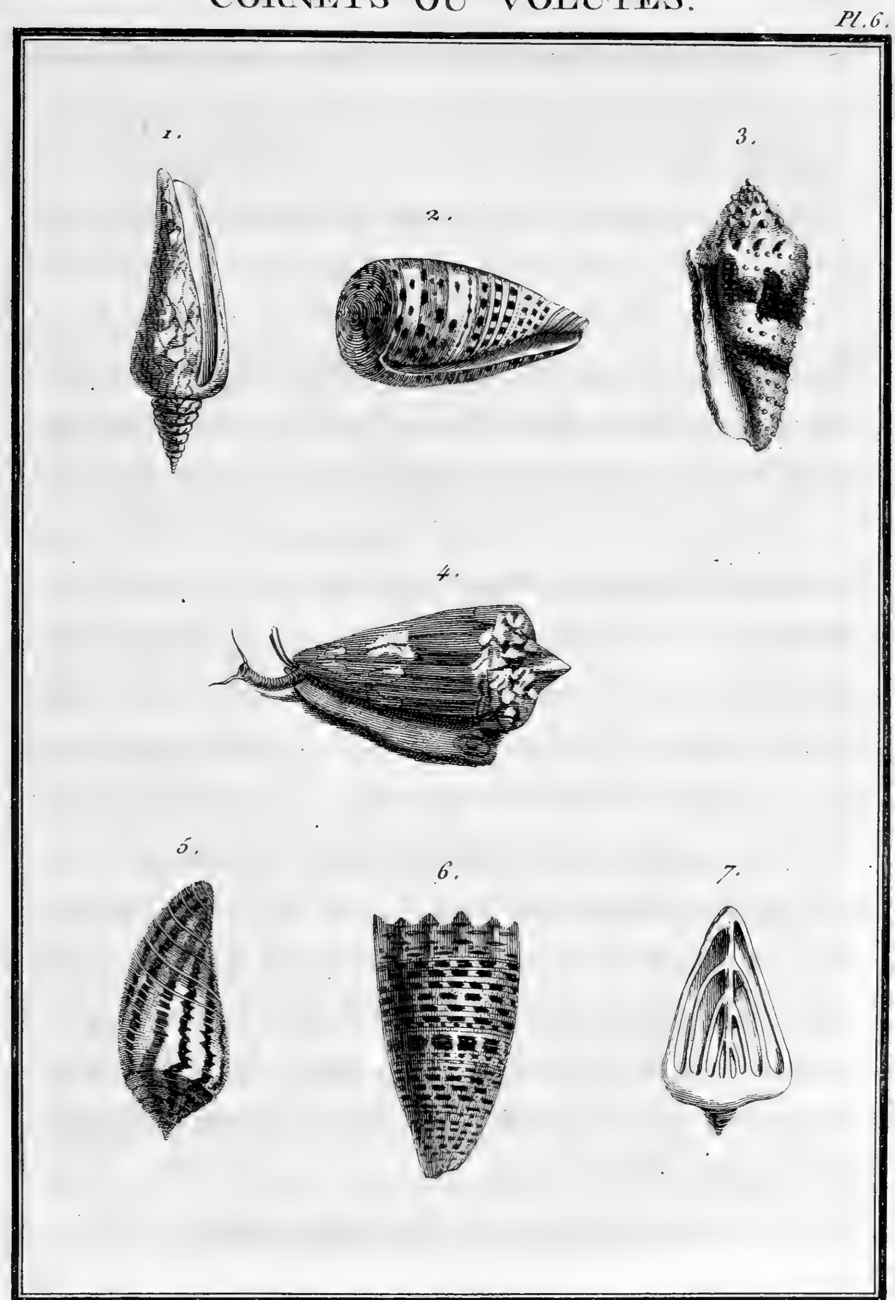
HUITIÈME FAMILLE DES UNIVALVES.

LES CORNETS ou VOLUTES n'ont point été connus des anciens. *Pline* ni *Aristote* n'en font aucune mention. Le caractère spécifique de cette famille est d'avoir les spires comprimées, roulées sur elles-mêmes, la bouche longue, étroite et fermée d'un opercule cartilagineux. La figure de cette coquille est celle d'un cône allongé, et sa clavicule ressemble à la volute d'un chapiteau de colonne ionique. Les navigateurs ont pris des leçons du NAUTILE, pourquoi ne soupçonneroit-on pas les architectes d'avoir emprunté à la huitième famille des UNIVALVES le précieux ornement du troisième ordre d'architecture? Ces sortes de coquilles sont divisées en deux genres, qui sont: les CORNETS CONIQUES ou VOLUTES, et les CORNETS CYLINDRIQUES ou ROULEAUX.

Ces deux espèces se divisent en variétés infinies dont

CORNETS OU VOLUTES.

Pl. 6.



R. Gallien, Del. et Sculp.

dont les robes, qui offrent toujours l'éclat de l'émail, sont aussi distinguées par la richesse des couleurs que par la singularité des distributions; ce sont des reseaux, des rubanures, des ondulations, des lizerés, des marbrures de toute espèce.

Les CORNETS les plus estimés sont la COURONNE IMPÉRIALE, dont la clavicule applatie est régulièrement couronnée de petites tubercules. Elle ne se trouve que dans la mer des grandes Indes.

Le GRAND AMIRAL, auquel on a donné ce titre par excellence, à cause de son émail, de l'éclat de ses couleurs, de la beauté de sa forme, du charme des compartimens de ses taches et de ses fascies ou bandelettes.

Le SPECTRE, ainsi nommé à cause de ses taches noires et brunes, sur un fond blanc, lesquelles présentent des figures plus ou moins bizarres [1].

Le DAMIER, qui forme sur toute sa surface un

---

[1] J'ai vu à Livourne une créole dont l'amant étoit depuis plus d'une année à Constantinople, tromper le tourment de son cœur, en dévorant de l'œil, soir et matin, un SPECTRE sur lequel elle croyoit appercevoir la figure de cet amant chéri.

L'amour a ses hochets, son fanatisme et ses prestiges.

compartiment régulier de cases blanches mêlangées avec des cases noires.

L'HÉBRAÏQUE, qui doit ce nom aux marques noires assez semblables aux caractères hébreux, répandues sur sa robe blanche.

On compte dans le genre des VOLUTES plus de cinq cents variétés, dont quelques-unes sont très-estimées, très-rares et fort chères. Le CEDO NULLI, entr'autres, a été payé jusqu'à trois mille livres.

Les ROULEAUX sont moins coniques que les VOLUTES; ils ont la bouche plus ouverte, plus d'enflure de corps, la clavicule plus élevée, et sont presqu'égaux aux extrêmités.

La robe des ROULEAUX et des CORNETS n'éblouit point par l'éclat des orients, mais elle offre le charme du dessin joint à la variété des couleurs; et si l'on compare les BURGAUX aux parures brillantes, tissues d'or et d'argent, des femmes riches, on peut comparer les CORNETS et les ROULEAUX aux robes d'indienne et de perse de ces jeunes femmes, dont la simple et modeste parure relève si bien l'éclat et la fraîcheur.

Les plus remarquables des ROULEAUX, sont le

Brocard de soie, ainsi nommé parce que sa surface est ornée de grandes et de petites taches couleur maron, brun, rouge et pourpré sur un fond lilas, imitant parfaitement cette ancienne étoffe.

Celui que l'on nomme le Taffetas, dont les variétés nombreuses ressemblent aussi très-bien aux tissus de ce nom. On peut en dire autant de la Moire, du Drap d'or, du Drap d'argent, etc.

Les animaux enfermés dans les Volutes et dans les Rouleaux, se ressemblent parfaitement. Ils sont ovipares. Leurs œufs, en grand nombre, et qu'ils déposent par paquets, sont ordinairement enveloppés d'une substance gélatineuse, de laquelle le poisson se débarrasse au moment où il éclot. Il est armé d'une espèce de suçoir assez semblable à celui de la sangsue, avec lequel il prend sa nourriture aux dépens de l'animal auquel il s'attache par l'aspiration. Cette espèce de petite trompe lui sert aussi à faciliter le transport de sa coquille, qui est d'un volume non proportionné à la petitesse de son corps et de son pied.

DES OLIVES.

Neuvième famille des Univalves.

Les Olives, dont le caractère distinctif naît de la ressemblance avec le fruit dont ces coquilles portent le nom, sont de deux espèces : les Olives allongées et les Olives ventrues. Elles ont, comme les Cornets, les spires roulées sur elles-mêmes. Les Olives sortent aussi de la mer sans drap marin, et peuvent être placées, sans préparation, dans le cabinet du naturaliste. Leur surface unie et brillante le dispute à l'éclat de la porcelaine; et les couleurs, les taches, les zones dont elles sont ornées, composent des variétés aussi nombreuses qu'agréables. Les zones ou les taches que l'on remarque sur les Olives, sont presque toujours ombrées par des couleurs opposées; la couleur aurore est ombrée de vert, la jonquille l'est de bleu, etc.

Les plus estimées de cette famille, sont les

OLIVES.



1. *2.* *3.*

4.

5. *6.* *7.*

R. Gallien, Del et Sculp.

OLIVES de PANAMA, ou le PORPHIRE, qui rappelle parfaitement la couleur jaspée de cette pierre dure.

L'OLIVE A BOUCHE AURORE, dont l'intérieur de la lèvre a un grand éclat.

L'OLIVE A CARACTÈRES, sur laquelle on voit distinctement les lettres A, *S* et autres. Cette OLIVE portant alphabet, est très-recherchée; mais on juge de quel prix elle doit être pour celui qui trouve sur cette coquille le chiffre de celle qu'il aime.

Le poisson renfermé dans l'OLIVE est armé d'une forte trompe, avec laquelle il perce des coquilles du plus gros volume, telles que le MUREX, la FAITIÈRE, le BURGAU. Ce dernier étant averti par les douleurs les plus aigues, qu'un ennemi vit à ses dépens, fait de vains efforts pour lui faire quitter prise; il plonge dans les flots, se roule dans les abîmes, s'élève au-dessus de l'onde, quitte les eaux, froisse le rivage; mais vains efforts! inutiles moyens! l'OLIVE s'attache de plus en plus à sa proie, la suit par-tout, ne fait avec elle qu'un même corps, et ne la quitte qu'après s'être rassasiée de sa substance.

L'OLIVE a un opercule qui, moins étendu que l'ouverture de la coquille, n'en ferme tout au plus

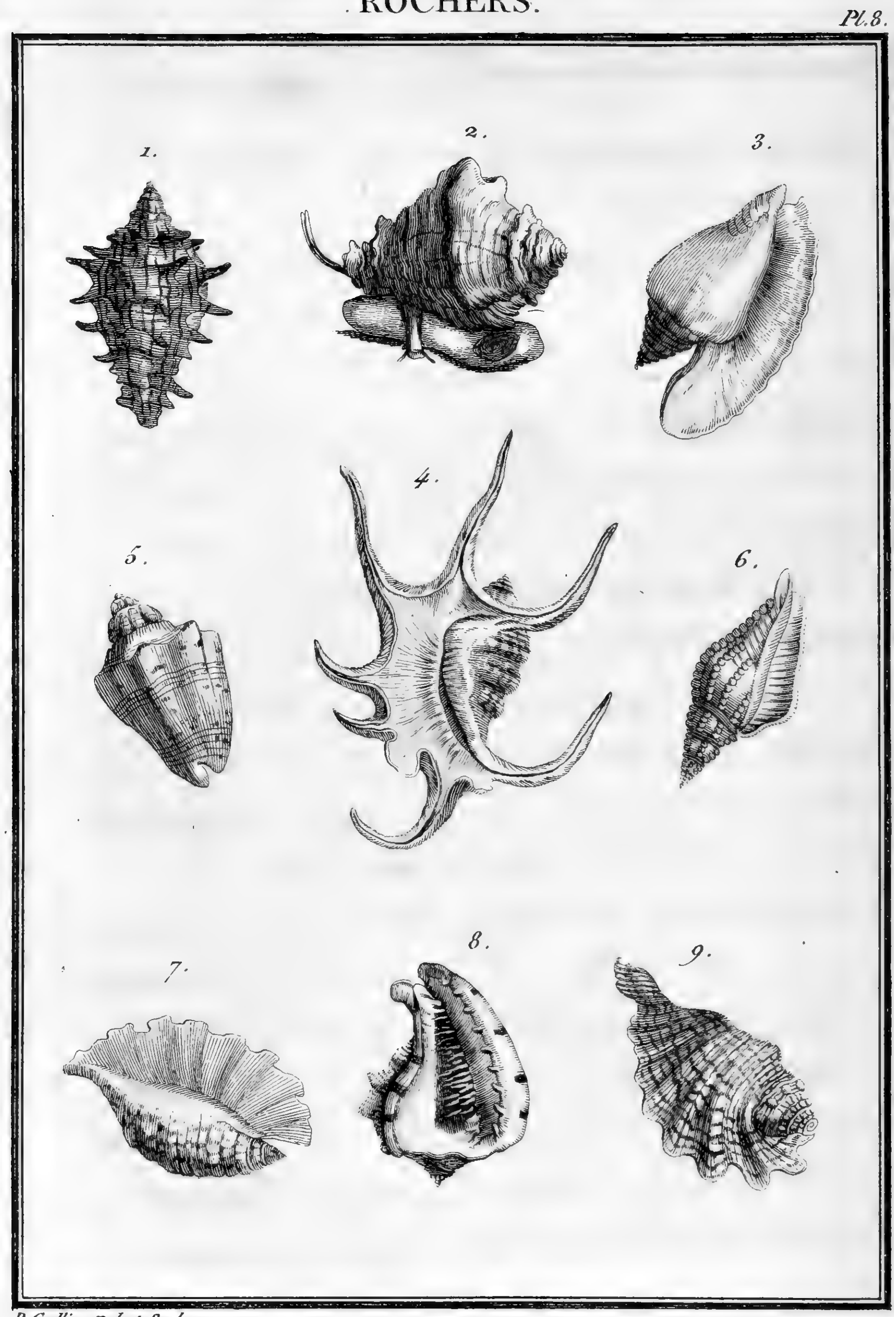
que les deux tiers de son orifice. L'animal renfermé dans cette coquille, ressemble assez bien à celui qui habite dans le CORNET, et c'est peut-être par cette raison, et parce que la configuration de l'OLIVE se rapproche un peu de celle des ROULEAUX, que plusieurs naturalistes ont placé l'OLIVE dans l'une ou l'autre de ces variétés.

Quoiqu'hermaphrodites, les OLIVES ont besoin d'être deux pour se reproduire, et la petite quantité que l'on en trouve, vient sans doute de la froideur que ce coquillage éprouve dans ses amours.

L'animal renfermé dans cette jolie coquille, est un poison mortel. Heureusement que cette espèce est rare, et qu'elle ne se trouve que dans les mers d'Afrique.

Il est à remarquer que la providence, presque toujours attentive à placer le remède à côté du mal, a confié à un autre coquillage le contre-poison de celui-ci; c'est la POURPRE qui est son correctif.

ROCHERS.



R. Gallien, Del. et Sculp.

DES ROCHERS OU MUREX.

DIXIÈME FAMILLE DES UNIVALVES.

LES ROCHERS ou MUREX, sont ainsi nommés, sans doute, en raison des aspérités ou élévations dont leurs surfaces extérieures sont chargées.

Autant les trois précédentes familles sont régulières dans leurs formes, lisses et brillantes dans leurs robes, autant celle-ci l'est peu. Il semble que la nature, pour les mettre en opposition, se soit appliquée à donner aux coquilles dont nous allons parler, les formes les plus bizarres.

Les ROCHERS sont couverts de pointes, de crochets, de pattes, de rides, de tubercules et d'excroissances. Ils nous offrent cinq genres différens, qui sont : le ROCHER AILÉ, à DOIGT, à FUT RIDÉ, à ÉPINE, et le ROCHER CASQUE.

Ne croiroit-on pas que la nature a donné au MUREX toutes ses aspérités, pour qu'il eût un

rempart à opposer à la trompe meurtrière du ROULEAU et de l'OLIVE ?

Cette famille nombreuse a aussi ses espèces rares : ce sont les ARAIGNÉES qui ressemblent surtout, par le nombre de leurs pattes, à certaines grosses *araignées* de mazures.

La FOUDRE, qui, par les zigzags couleur de feu qu'elle présente, rappelle les carreaux de *Jupiter*, l'*aîle d'auge*, *l'aîle de moulin à vent*, etc.

Le MUREX donne une liqueur rougeâtre que les anciens employoient à la teinture; mais cette couleur étoit bien moins belle que celle de la POURPRE.

Le poisson renfermé dans cette coquille exhale une odeur très-désagréable; cependant quelques habitans des côtes de l'Amérique septentrionale s'en nourrissent; mais il faut, pour le rendre supportable, qu'il soit fortement assaisonné d'acide et de moutarde.

Il a beaucoup de propriétés médicales; son infusion dissipe les tayes des yeux. En le mêlant avec du miel, on en compose un onguent propre à guérir les tumeurs, les ulcères et les morsures d'animaux. Lorsqu'il est desséché et réduit en poudre,

poudre, il enlève les taches de rousseur et fait disparoître les boutons qui viennent à la peau.

L'utilité de ces coquillages en rend la pêche assez habituelle.

Voici comment on y procède. Le pêcheur connoît le tems où la nature a placé dans le MUREX l'impérieux besoin de se reproduire; il choisit ce moment pour en faire la récolte. Placé dans un bateau, il suspend à une ficelle attachée au bout d'une perche, un MUREX femelle qu'il promène dans les flots; les mâles arrivent en foule, se rassemblent autour de la femelle, cherchent à l'envi l'un de l'autre de s'en approcher; mais le malin pêcheur fait jouer à celle-ci le rôle d'une coquette, qui échappe adroitement aux empressemens de ceux qui croient l'atteindre. Le pêcheur trompant ainsi l'espoir de cette foule d'adorateurs, leur fait faire à son gré, par le moyen de la ficelle, mille circuits, mille sinuosités; ils suivent avec empressement le bateau perfide, et arrivent enfin au lieu destiné à leur perte. Le pêcheur lève un filet caché dans les flots, et tire à lui les infortunés dont les desirs causent le trépas.

DES TONNES ET CONQUES SPHÉRIQUES.

ONZIÈME FAMILLE DES UNIVALVES.

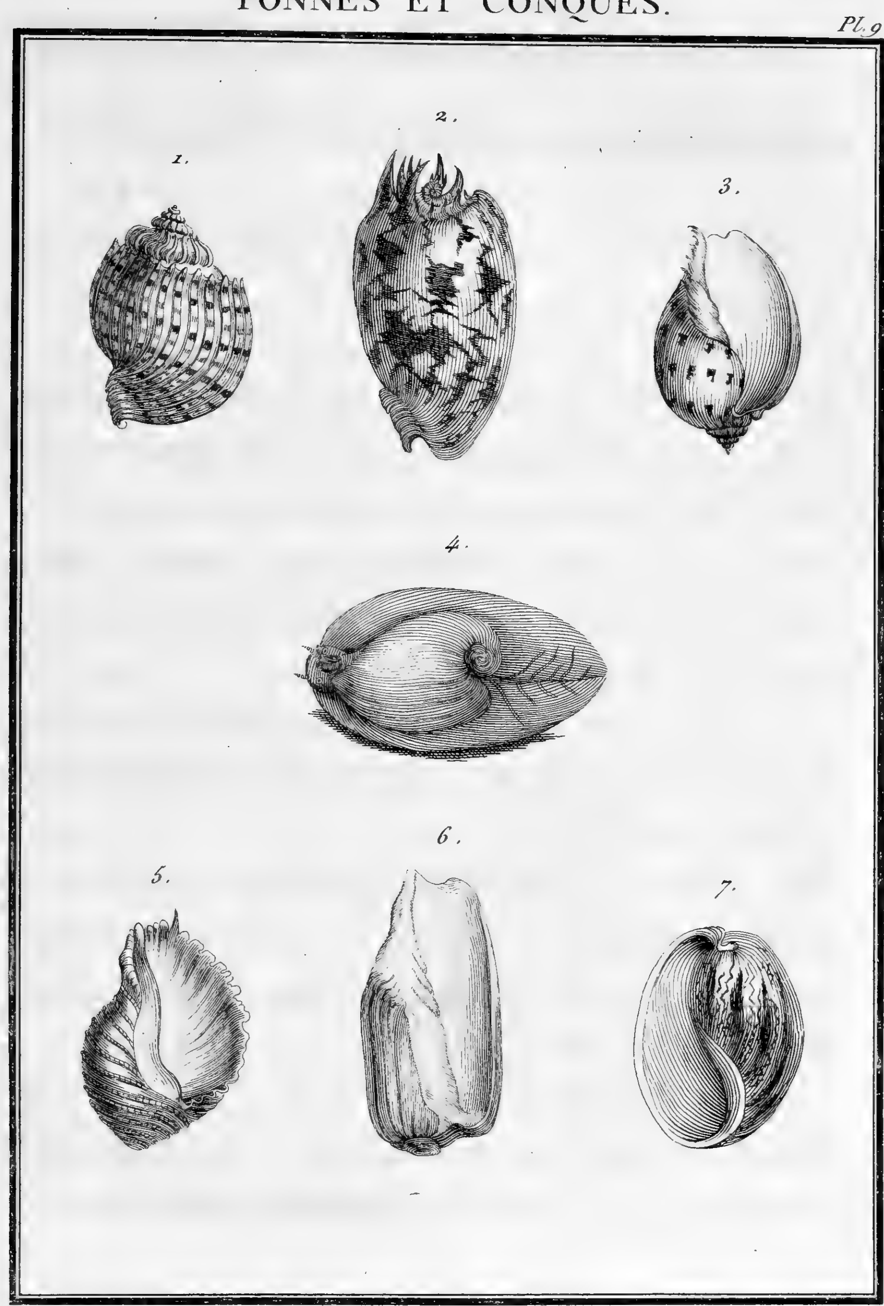
LES TONNES ou CONQUES SPHÉRIQUES, ont un corps rond, renflé par le milieu, une grande bouche. Voilà le caractère distinctif de cette famille, dans laquelle nous comptons quatre genres différens, qui sont : la TONNE A CORDELETTE, à GONDOLE, à FUT RIDÉ et à CÔTES.

Les plus estimées sont la COURONNE D'ÉTYOPIE, remarquable par les aspérités circulaires qui ornent sa sommité.

La HARPE, si agréable par sa forme, par le ton chaud de sa couleur et par les stries longitudinales qui rappellent les cordes de l'instrument dont on lui a donné le nom.

La PELURE D'OIGNON, le RADIS, la NOIX, la MURE, la FIGUE, etc; car tous ces fruits sont représentés par les formes distinctes que la nature

TONNES ET CONQUES.



R. Gallien, Del. et Sculp.

toujours ingénieuse, a donné à plusieurs coquilles de cette famille.

La Conque, nommée (Prépucium), est un objet de vénération chez les sauvages d'Afrique. Ils en ont fait un dieu nommé *Kiaonia*. Un pareil culte doit paroître bien bizarre au peuple asiatique. Tels sont les hommes! ils rejettent dans un pays ce qu'ils adorent dans un autre. Cependant ces sauvages ne font en cela rien de bien extraordinaire : ils croient voir dans cette coquille l'image d'un dieu créateur, et cet exemple leur a été donné par d'anciens peuples qui adoroient la puissance génératrice de toutes choses, sous le symbole de ce qui donne la vie.

Le Lingam étoit en grande vénération chez les Indiens. Les Grecs adoroient le Phallus, et le dieu des jardins étoit l'objet du culte des Romains, ce qui est la même chose sous trois dénominations différentes. Les femmes grecques et romaines avoient une telle dévotion à ce dieu, qu'elles en portoient des images au col, preuve, sans doute, de leur innocence, et de la pureté de leurs mœurs.

L'animal qui habite la Conque marine est

très-vorace. Il a deux mâchoires; sa langue est une espèce de trompe garnie de dents à son extrêmité; il s'en sert pour percer les autres coquillages et sucer leur chair ainsi que celle de tous les poissons qu'il peut saisir. Il a deux cornes triangulaires qui sont dans une continuelle agitation, et ses yeux sont placés à la partie moyenne de ces cornes. Son corps est un boyau divisé par cinq ou six diaphragmes qui paroissent former autant de petits sacs tous remplis d'une substance gélatineuse. La largeur et l'agilité de son pied lui donnent une grande facilité pour suivre sa proie au milieu des eaux et dans la cavité des rochers sous-marins.

Ce poisson est pendant six mois de l'année sensible aux impressions de l'amour; il obéit à ses loix comme le moineau dont il a l'inconstance. Il est ovipare, et d'une telle fécondité, que le nombre de ses petits, à chaque portée, est de plusieurs milliers. Ils naissent avec la première couche de la coquille toute formée. Quoique la chair de la CONQUE soit dure et coriace, les habitans du Sénégal s'en nourrissent en la faisant cuire, après l'avoir boucanée dans de l'eau de ris.

Les habitans de l'isle de Gorée se contentent de la faire griller sur les charbons.

Plusieurs TONNES sortent toutes polies de la mer.

Chez les anciens, la CONQUE MARINE tenoit lieu de la trompette. A l'entrée de *Cléopatre* dans Babilone et au triomphe d'*Alexandre*, on entendit les nombreux retentissemens de la CONQUE MARINE. Chez les Tyriens, dit *Aristophane*, le son mélodieux de la CONQUE MARINE frappoit agréablement les oreilles.

On admire à Rome un tableau de *Raphael* représentant Neptune entouré de Tritons qui paroissent annoncer l'arrivée de ce dieu au son de la CONQUE MARINE. Ce tableau est d'un effet si magique, qu'il semble qu'Éole ait confié tous ces trésors aux joues rebondies de ces Tritons.

La CONQUE MARINE sert quelquefois d'ornement à l'architecture, et *Michel-Ange* a employé d'une manière très-agréable une double Conque à l'escalier du capitole.

DES PORCELAINES.

Douzième famille des Univalves.

Ces coquilles doivent l'étymologie de leur nom au beau poli, à l'éclat de l'émail dont elles sont parées, qui imite parfaitement celui de la porcelaine. Les Latins l'ont désignée par le nom de Cyprea, ou vulgairement Pucelage. Le caractère générique de cette espèce de coquille, est d'avoir une forme ovoïde, d'être bombée d'un côté, avec une ouverture de l'autre, en forme de fente, bordée dans toute sa longueur par une lèvre dentelée.

Cette famille offre autant de charmes et de variétés que les Cornets et les Tonnes. On la divise en trois genres différens, qui sont les renflées, les prolongées et celles qui sont à bourlet. Jamais elles ne sont couvertes d'aucun drap marin ni d'aucune pellicule.

Elle étoit connue par les anciens, sous le nom de Concha venerea, coquille de Vénus, et ce

PORCELAINES.



1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

R. Gallien, Del. et Sculp.

sont sans doute les habitans de Cythère qui lui ont donné ce nom. A Lampsaque, elle étoit consacrée à la déesse de la beauté. De même que cette divinité, elle sort de la mer parée de tout son éclat et de tous ses charmes.

Periandre, pour se venger de l'assassinat que les Corcyriens avoient commis sur la personne de *Lycophron*, son fils, fit enlever six cents enfans des premières familles de Corcyre, les fit embarquer sur un de ses vaisseaux, pour les envoyer en Lydie, au roi *Alyatte*, qui devoit les faire mutiler; mais on dit que ce bâtiment fut arrêté dans sa marche par une telle quantité de PORCELAINES qui s'y attachèrent, qu'il fut obligé de relâcher à Samos. Les habitans de cette isle furent si révoltés d'un pareil projet, et tellement touchés du sort qui menaçoit ces malheureux enfans, qu'ils trouvèrent moyen de les sauver et de les renvoyer à leurs parens. Les Grecs ne doutèrent pas que cette espèce de miracle ne fût opéré par la mère des amours, et se crurent obligés de lui faire un hommage public de l'objet dont elle s'étoit servie. Ce fut aussi en mémoire de cet événement, que la PORCELAINE ou

COQUILLE DE VÉNUS, fut dédiée à cette déesse, et placée dans le temple de Gnide, où elle a été depuis en grande vénération.

Les PORCELAINES les plus distinguées sont :

L'ŒUF, à cause de sa grande blancheur et de sa belle forme.

L'ARLEQUINE, en raison de ses taches triangulaires, rondes ou octogones, et qui sont très-variées, par les couleurs qu'elles offrent.

La NAVETTE, à cause de sa forme et de sa rareté : sa couleur est blanche sans taches.

La CARTE GÉOGRAPHIQUE présente sur sa robe brune, une grande traînée blanche qui imite le cours et les sinuosités d'un fleuve; les autres taches répandues sur le reste de la coquille, donnent l'idée des lacs et des villes qui se trouvent sur le globe.

Le GRAND ARGUS, dont la surface est parsemée de petites taches rondes ponctuées en dedans, et de couleur brune sur un fond châtain.

L'animal renfermé dans cette coquille, rampe sur une membrane, comme le LIMAÇON; son long col porte une petite tête chargée de deux cornes

très-pointues, formant un arc ; sa bouche est garnie d'une quarantaine de dents ; sa longue langue, dont elle recouvre l'ouverture de sa coquille lorsqu'il lui plaît de se retirer dans son intérieur, lui sert aussi de trompe et de suçoir. C'est un tube cylindrique percé dans toute sa longueur et garni de dents à son orifice. C'est avec cet instrument que la PORCELAINE perce les autres coquilles, et en pompe la chair dont elle se nourrit [1].

Ce coquillage est employé en médecine, pour blanchir les dents : on en fait un opiat pour les yeux et pour fondre les loupes. On faisoit usage à Rome de ces grandes coquilles pour verser à boire.

La superstition attribuoit aux petites PORCELAINES de très-grandes vertus ; aussi les femmes

---

[1] *Quæ sequuntur, Gallico sermone, ut parùm verecunda, in Latinum verti debere existimavi.*

Duorum sexuum usu ac voluptatibus piscem in PORCELLANIS inclusum natura dotavit : sed, et positionis et spatii organorum interjecti causâ, necesse est, ut duo alii, ad se invicem regenerandos, hunc adjuvent, ita ut unus masculi munus ergà primum adimplens, cum tertio se conjungat, cui, eodem momento, vas femineum præbet. Quâ ratione, permultæ hujusce generis conchæ, sæpe sæpius in seriem non intermissam dispositæ reperiuntur.

les portoient-elles au col en guise d'amulettes, attachées à des chaînes d'or et de pierreries. On les croyoit propres à conserver la santé, à écarter les maladies qui tiennent à la grossesse, et particulièrement à affoiblir les douleurs de l'enfantement. On nommoit cette espèce de coquille *Calculi uterini*, et c'est peut-être pour cette raison qu'on leur conserve aujourd'hui le nom de COLIQUES.

On s'en sert en Turquie et en Grèce pour polir le papier et le carton.

En Égypte et en Afrique, on en fait des bracelets et des pendans d'oreilles; dans quelques isles, on les porte au bout du nez.

A Zangagouara, on en fait des ceintures pudiques.

Les Canadiens en forment des colliers, et nul traité ne se fait, nul engagement ne se contracte entr'eux, sans se donner réciproquement cette parure pour gage de leur bonne foi et pour assurer leur parole.

Les habitans de la Guinée, du Sénégal, du Cap-Vert, des Philippines et du Bengale, sont tellement attrayés par la séduisante forme de cette

coquille, qu'ils lui ont donné la valeur représentative de l'or : ils en ont fait une monnoie. Pouvoit-on rendre un plus bel hommage à cet objet insensible [1] ?

Les Chinois, qui les premiers ont fait des jardins du genre de ceux qu'on nomme aujourd'hui jardins anglais, employent différentes coquilles, et sur-tout les PORCELAINES, pour produire un effet qui rende plus affreux le site qu'ils destinent à représenter un désert. Ils suspendent ces coquilles à la cîme des arbres, de manière que les bouffées du vent, en les traversant, leur fait rendre un bruit qui imite tantôt celui des vagues de la mer, tantôt celui du sifflement des serpens.

---

[1] La PORCELAINE, qu'en Europe on appelle CAURIS, fait un objet de commerce assez considérable; on s'en sert pour la traite des nègres. C'est la même que les Siamois nomment BIA, et qui leur sert de petite monnoie courante.

DES BUCCINS.

TREIZIÈME FAMILLE DES UNIVALVES.

BUCCINS. Ce nom vient du mot *Buccinum*, qui signifie trompette. Les Romains faisoient servir cette coquille à cet usage, et *Platon* nous dit que les discours des héraults étoient annoncés par le bruit du BUCCIN. Pour la rendre sonore, on en brise la pointe, et en soufflant par cette espèce d'embouchure, on lui donne du retentissement. Les habitans de plusieurs isles s'en servent encore aujourd'hui de cette manière [1].

Les peintres comme les poëtes, mettent le BUC-

[1] Il y avoit anciennement un instrument de musique appellé *Coquille*. Il étoit tourné en spirale et se terminoit en pointe. On en voit encore la représentation dans quelques monumens. *Art. du Dictionn. des Origines, au mot* COQUILLE.

Dans un des bas-reliefs de la tour des Vents, à Athènes, le vent *BOREAS* est figuré soufflant dans un BUCCIN.

Chez les sauvages de la nouvelle Zélande, le BUCCIN est employé à faire un des principaux instrumens de guerre et de fêtes. *Voyage de Cook.*

A la côte de Coromandel on voit, dans plusieurs temples, la divinité *Vichenou* représentée avec quatre bras, tenant d'une main un BUCCIN que dans le pays on nomme *Sangou*. *Voyage aux Indes, par* Sonnerat.

BUCCINS.



R. Gallien, Del. et Sculp.

CIN à la bouche des Tritons, pour annoncer l'arrivée de *Thétis* ou d'*Amphitrite*, ou le placent entre les mains de ceux qui se jouent autour des Néréïdes.

On compte trois différens genres de BUCCINS, qui sont le BUCCIN A BEC COURT, celui qui est A BEC LONG, le BUCCIN A QUEUE LONGUE, celui qui est A QUEUE COURTE, & le BUCCIN AÎLÉ.

Le caractère générique du BUCCIN, que l'on confond souvent avec la POURPRE et la VIS, est d'avoir la partie du milieu très-renflée, la bouche large, la tête allongée ainsi que la queue; la POURPRE, qui est toujours chargée de pointes, a la bouche ronde, la tête plate, la queue courte, recourbée et cannelée; la VIS est plus filée; elle a la bouche oblongue et n'a point de queue.

Les plus estimés sont le BUCCIN A CÔTES DE MELON;

Le BUCCIN FEUILLETÉ du Magellan, dont les stries circulaires sont interrompues et chargées de côtes longitudinales très-fines : sa couleur gris de lin ajoute à sa beauté, et ce qui le pare encore, c'est la belle couleur pourpre qu'il présente dans sa partie intérieure;

La THIARE, ainsi nommée parce que ses

premières spires sont couvertes de tubercules, dirigées vers son sommet, de manière à former une triple couronne; elle est d'un rouge vif sur un fond blanc. Comme la suivante, elle sort de la mer sans drap marin.

La Mitre est une belle variété de la précédente.

Le Minaret, dont la forme présente l'image des tours des mosquées de Constantinople, à plusieurs étages de balcons en saillie, sur lesquels montent les crieurs pour appeller le peuple à la prière;

Le Fuseau, dont la dénomination indique la forme, a une légéreté, une grace et une élégance admirables.

Le poisson renfermé dans la coquille nommée Buccin, est armé d'une trompe avec laquelle il fouille le limon, et dont il se sert pour pomper et rejetter l'eau de la mer. Cette trompe n'a point de dents à son extrêmité comme celle de la Pourpre. C'est aussi par sa trompe qu'il laisse écouler cette liqueur purpurine dont parle *Aristote*, et dont, pendant quelque tems, on a fait le même usage pour la teinture que de celle de la Pourpre, qui lui est bien supérieure. Cette liqueur, naturellement

jaune, acquiert un ton de couleur rouge, par l'effet de la chaleur ou par le mêlange d'un acide tempéré.

La Cochenille inconnue aux Romains, la Cochenille, insecte qui s'attache particulièrement au figuier d'inde, en nous donnant la belle couleur écarlate, nous empêche de regretter la teinture que les anciens tiroient des coquillages. Cette teinture, beaucoup plus rare, étoit aussi plus difficile à extraire.

Le Buccin a un opercule qui se trouve au bout de la plaque sur laquelle il rampe, et qui sert de porte à sa coquille lorsqu'il veut s'y renfermer.

Pour se livrer aux plaisirs de l'amour, il se retire sur les rochers les plus arides, sans doute afin de n'être point distrait dans son bonheur. Que faut-il à tout amant bien épris? sa compagne.

Mon cabinet peut offrir à la curiosité du naturaliste, des embrions de Buccins qui sont renfermés dans des membranes entièrement semblables à l'amnios qui, dans le sein de la mère, enveloppe le fœtus humain.

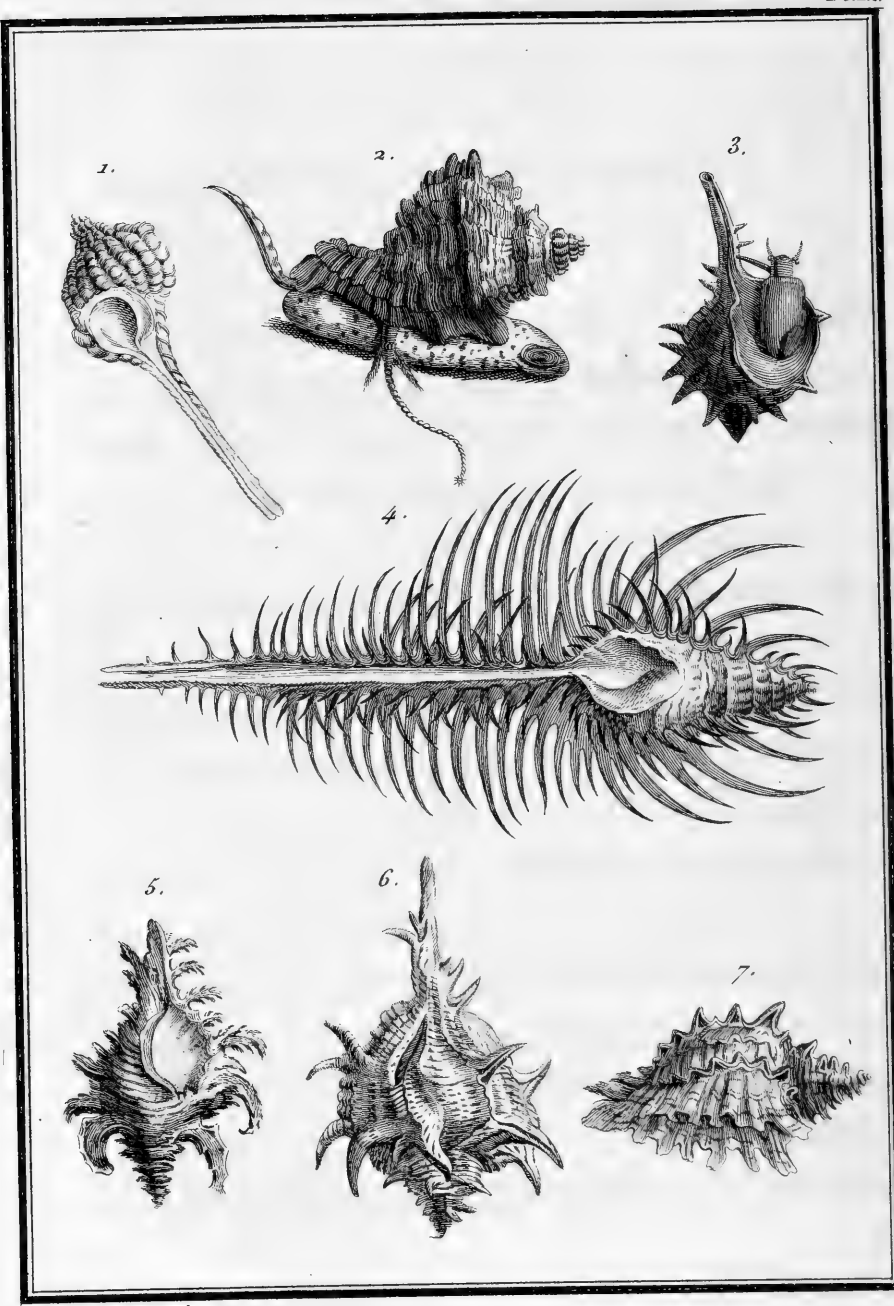
Chacun de ces amnios coquilliers est d'un pouce de diamêtre, et formé par deux diaphragmes

transparens, circulaires et cartilagineux. Ces diaphragmes sont réunis dans leur pourtour par une bande de la même substance, qui a la largeur d'une ligne. Ces espèces de poches sont en grand nombre, placées de champ et réunies successivement l'une à l'autre par un muscle ou une espèce de cordon ombilical, qui est attaché à ces amnios circulaires par un des points du cercle. Chacun contient deux ou trois petits embrions de Buccins, qui n'ont pas deux lignes de long, et qui peuvent s'échapper de leur enveloppe par un petit orifice qui se trouve placé dans la partie de l'amnios qui est opposée au muscle. C'est par ce trou que le Buccin franchit le seuil de la vie, et qu'il entre dans le monde lorsqu'il est assez fort pour s'y soutenir; mais il trouve les portes de la vieillesse bien près de celle de la vie : le cours de la sienne n'est que d'un demi lustre.

Les Buccins, infiniment variés par leurs formes, sont agréables et utiles. La médecine les employe avec succès contre les palpitations et les douleurs d'estomac; les médecins italiens s'en servent pour disposer les femmes à la fécondité.

DES

POURPRES.



R. Gallien, Del. et Sculp.

DES POURPRES.

QUATORZIÈME FAMILLE DES UNIVALVES.

ON a donné le nom de POURPRE à cette coquille, parce que l'animal qu'elle renferme possède une liqueur dont on fait une teinture. Ce fluide donne à l'étoffe qui en est empreinte, une couleur pourpre du plus grand éclat.

Le caractère générique de la POURPRE est d'être couverte d'aspérités.

Cette famille se divise en trois genres, qui sont la POURPRE à VIVE ARRÊTE, celle à FEUILLAGE, et celle à BEC ALONGÉ.

Les plus remarquables sont la CHICORÉE, qui est couverte d'aspérités assez semblables aux petites feuillés frisées de la plante potagère dont elle porte le nom.

La CHAUSSETRAPE est chargée de trois séries de pointes longitudinales qui sont placées triangulairement entre elles, de sorte que de telle manière

qu'on place cette coquille, elle repose sur deux lignes de pointes qui lui servent de point d'appui, tandis que la troisième menace verticalement le ciel. Elle ressemble parfaitement en cela à cette machine du même nom, dont on se sert à l'armée, dans une retraite forcée, pour entraver les pieds des chevaux de l'ennemi, et ralentir sa poursuite.

Mais la coquille de cette famille dont les amateurs font le plus de cas, et qui doit fixer l'admiration même de celui qui n'est point connoisseur, c'est la Bécasse épineuse des grandes Indes. Quelle élégance, quelle régularité, quelle finesse dans les arrêtes qui la couvrent depuis sa clavicule jusqu'à l'extrêmité de sa queue! Cette charmante coquille est du petit nombre de ces objets dont la description, quelle quelle soit, est toujours insuffisante pour donner une juste idée de ce que l'on veut faire connoître.

Les Pourpres sont tellement hérissées de pointes et d'épines, que l'on pourroit les comparer à ces personnes d'un caractère si âpre, qu'on ne sait comment les prendre.

Rarement les aspérités morales cachent un

intérieur intéressant; la POURPRE, au contraire, sous une cuirasse chargée de dards, recèle un trésor dont les Romains connoissoient tout le prix.

Un dragon à griffes menaçantes défendoit les pommes d'or; la POURPRE couvre de ses pointes aigues un trésor aussi utile pour elle que précieux aux arts.

Hercule terrassa le monstre qui défendoit le jardin des Hespérides; un Tyrien brava le premier les dangereuses piquures de la POURPRE, et lui ravit la précieuse liqueur dont elle étoit dépositaire. Ce Tyrien jouissoit du double bonheur d'aimer et d'être aimé. Sa maîtresse avoit un extrême desir de posséder un voile de couleur pourpre. Que ne fait-on pas pour celle qu'on adore? Il cherche, il observe. Soit le hasard aveugle, comme l'amour, soit ce dieu lui-même qui le conduit, l'habitant de Tyr découvre que cette couleur est renfermée dans ce dangereux coquillage; à l'instant il se met en course, parcourt les rivages, les mers, rassemble des pêcheurs, soudoye des plongeurs, les envoye consulter les cavernes submergées, parvient à faire une abondante récolte de la

coquille épineuse, en extrait la liqueur, en teint un voile et court en faire hommage à son amie.

C'est d'après cela que *Lucien* a nommé la POURPRE la coquille de Tyr. Les Romains ont disputé long-tems cette découverte aux Tyriens. *Virgile* en fait mention, et dit dans l'Enéide : *Tyrioque ardebat Murice lana*; et Ovide en parle ainsi : *Nec quâ de Tyrio Murice lana rubet* [1].

On doit penser que cette coquille étoit bien précieuse, puisque deux nations s'en disputoient la découverte. Les Romains, en effet, connoissant l'éclat et la beauté de la teinture de ce coquillage, y attachèrent un prix digne de l'usage qu'ils en firent.

Cette couleur fut employée exclusivement à teindre le *palludamentum*, qui étoit le manteau des souverains, et les empereurs se servirent aussi de cette liqueur pour signer leurs rescrits. L'usage de cette encre étoit un crime de lèse-majesté pour tout autre qu'un souverain.

---

[1] *Pline*, *Cicéron*, *Martial*, *Juvénal* et autres, parlent avec détail de la teinture que donne la POURPRE.

La classe des pêcheurs de ce petit coquillage étoit très-nombreuse. La Pourpre devoit donc la persécution qu'elle éprouvoit à la richesse qu'elle renfermoit en elle-même; mais,

> Peut-être qu'adorant la main qui l'immoloit,
> D'un si brillant emploi l'orgueil la consoloit.

L'amour-propre de l'homme le porte trop souvent à croire qu'une chose est inutile, lorsqu'il en ignore l'usage ; mais il est prouvé au constant observateur, que la nature n'a rien fait à quoi elle n'ait assigné un emploi.

La Pourpre est non-seulement hérissée de pointes qui lui servent d'armure à opposer à son agresseur; mais encore, lorsqu'au milieu de l'onde elle est poursuivie par un ennemi plus fort ou mieux armé qu'elle, cette liqueur purpurine dont nous avons parlé, lui devient, dans cet instant, d'une heureuse ressource; elle en lâche quelques gouttes qui, se mêlant à l'eau qui l'environne, en obscurcit la limpidité; et à la faveur de cet épais nuage, elle se dérobe à la voracité du poisson qui la poursuit, ou à l'adresse du pêcheur qui croit l'atteindre.

La POURPRE joint à cette faculté de se soustraire à la poursuite d'un ennemi, la finesse et la ruse qui donnent les moyens de surprendre une proie. Elle se met à l'affût, s'enfonce dans le sable, se tapit sous l'herbe qui borde le rivage, ou se cache dans des touffes de plantes marines; alors elle étend sa longue langue qui, couverte d'un suc muqueux, lui sert de piège pour prendre tous les insectes marins qui vont imprudemment s'y reposer; et si quelques petits poissons s'arrêtent dans ses eaux, comme le Chat qui happe la Souris, elle s'en saisit et en fait son repas.

La goutte de liqueur pourprée dont nous avons parlé, est renfermée dans une petite poche vessiculaire, que l'animal porte au col comme une espèce de goître.

Chaque peuple a ses opinions, chaque pays sa mode. Les femmes de la Novalaise ont des goîtres qui sont regardés dans le canton comme un trait de beauté. Un gros cou chargé de cette espèce de vessie, est un charme de plus aux yeux d'un amant bien épris, et c'est un surcroit de moyens pour la coquetterie de celle qui veut plaire : peut-être en

est-il de même dans la société des POURPRES. Quoi qu'il en soit, cette petite vessie ne contient que deux ou trois gouttes de liqueur. Sa rareté et l'usage qu'on en faisoit, donnent l'idée du prix dont elle devoit être. Quelle quantité de coquillages de cette espèce ne falloit-il pas pour teindre seulement le manteau d'un sénateur.

Il y a deux manières d'extraire cette liqueur. On extirpe la poche qui la contient, on la jette dans l'eau; elle s'y coagule; on la tire de son enveloppe et on s'en sert; ou bien, on pique la vessie qui la renferme, on en empreigne des lambeaux de linge, comme font les Hollandois de la teinture de violette et de tournesol, et on l'en sépare ensuite d'après la même méthode.

Cette liqueur est jaunâtre quand on l'extrait de l'animal; mais elle devient d'une très-belle couleur pourpre, en y jettant quelques gouttes d'acide, ou en l'exposant quelque tems aux rayons du soleil. Pour qu'elle ait tout l'éclat dont elle est susceptible, il faut que la coquille ait été pêchée dans le tems de la canicule. Cette liqueur employée ne s'efface plus, et acquiert de l'éclat par la vieillesse.

La POURPRE a une trompe armée de dents à son extrêmité. Elle se sert de ses dents pour percer la coquille dont l'animal qu'elle renferme appelle son appétit. Elle y applique sa trompe, qui lui sert de suçoir; elle s'y attache comme l'enfant à la mamelle, et attire le suc nourricier du malheureux qui est devenu sa victime, et qui, à la longue, finit par en périr.

Les POURPRES, comme tant d'autres animaux, n'éprouvent qu'au printems le besoin de se reproduire; alors elles se cherchent, s'associent et s'unissent. Lorsque le moment de la ponte est arrivé, car elles sont ovipares, elles se rassemblent et se réunissent en grand nombre dans le même lieu. Elles y jettent une substance ou matière gélatineuse, qui a la consistance d'une cire molle, et dans ce gâteau elles déposent des milliers d'œufs d'où sortent autant de petites POURPRES. C'est dans ce tems qu'on les voit souvent paître l'herbe qui croît sur le rivage; elles choisissent les plantes les plus aromatiques et les meilleures, comme dans la mer elles préfèrent les poissons les plus délicats, ce qui a fait dire à *Apollodore*, en parlant d'un

gourmand :

gourmand : il est friand comme une POURPRE.

La chair de la POURPRE a une odeur fétide et fait une mauvaise nourriture; mais en la faisant cuire dans le bouillon, avec de petites herbes, force canelle et force poivre, elle perd sa mauvaise odeur et devient mangeable.

La POURPRE a un opercule cartilagineux, que les anciens nommoient *ongle aromatique*. En le mettant sur les charbons ardens, il répand une odeur très-agréable. Cette vapeur est bonne pour les convulsions et pour les attaques de nerfs. On distingue l'âge de la POURPRE par le plus ou le moins d'élévation qui borde l'ouverture de sa coquille.

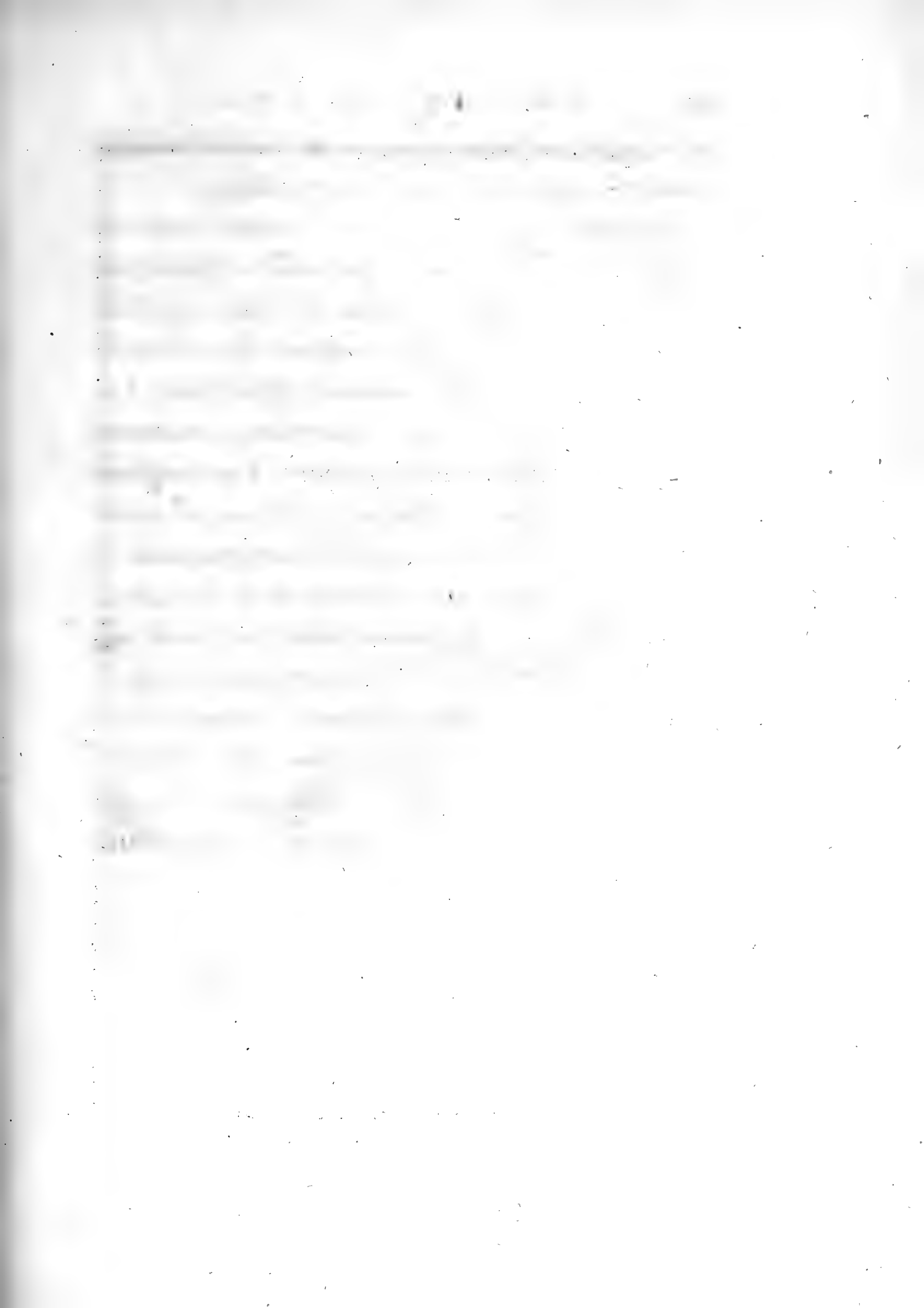
La partie postérieure de son corps est un contre-poison, sur-tout pour le venin de certaines OLIVES. Cette vertu, la teinture dont elle enrichit le commerce, et la parure dont elle est pour les cabinets des amateurs d'histoire naturelle, sont un triple motif pour chercher à se procurer cet utile coquillage. Aussi les habitans des parages dans lesquels on en trouve, n'en négligent point la pêche.

L'appât du piège qu'on tend à la NAUTILE, est

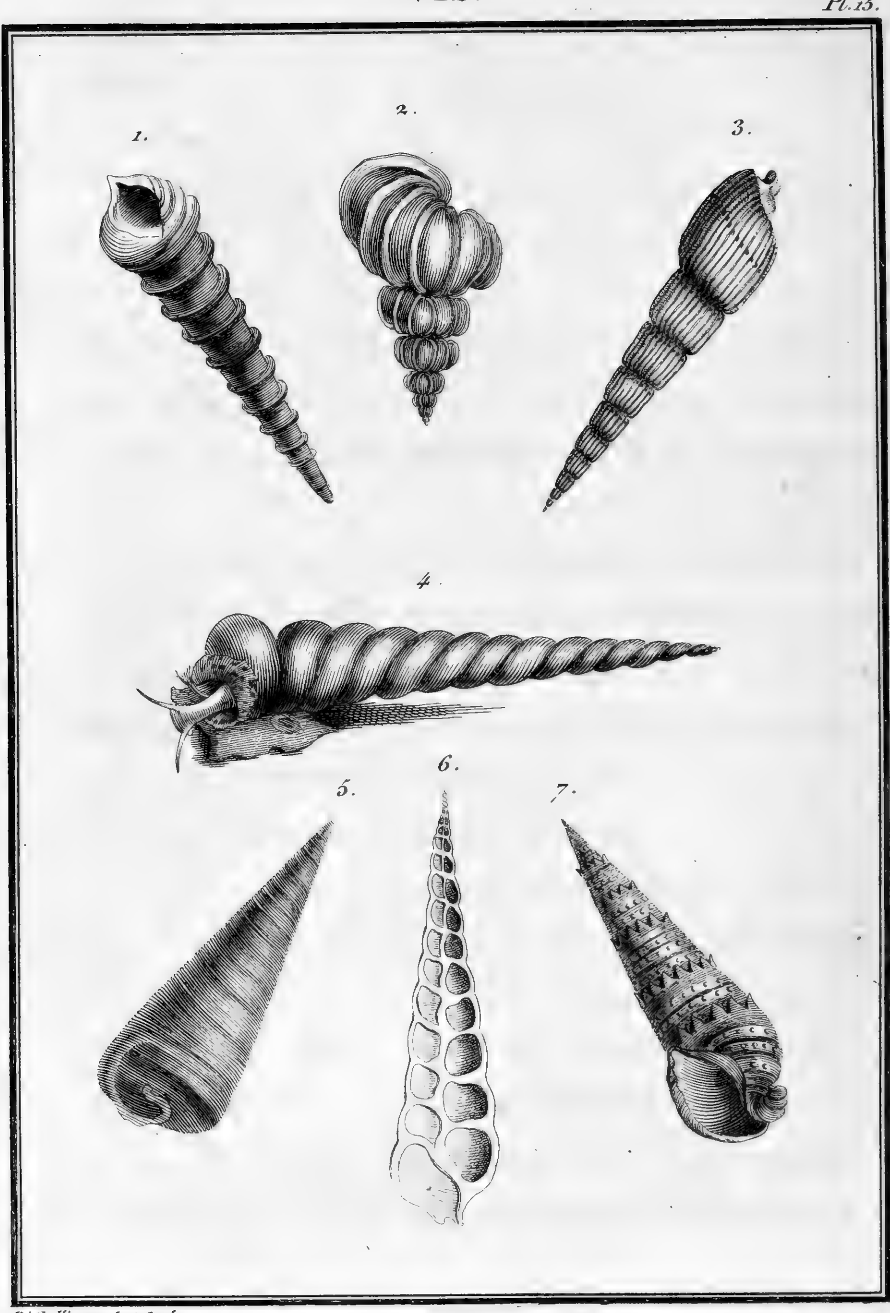
la volupté, et celui qu'on présente à la POURPRE friande, est calculé sur sa gourmandise.

On forme de petits paniers d'osier, dont les branches laissent entr'elles des vuides suffisans; on les remplit de CAMES séparées de leurs coquilles. Ce panier suspendu à une corde attachée à l'extrêmité d'un bâton, est promené dans l'eau. Les POURPRES, avides de cette nourriture, entourent la corbeille, allongent la trompe, l'introduisent à travers les branches enlacées de l'osier, et pénètrent jusqu'aux CAMES, qu'elles commencent à humer; mais la trompe délicate de la POURPRE, pressée entre deux branches d'osier, ne tarde pas à s'enfler, au point qu'elle ne peut plus la dégager. Alors le pêcheur enlève le panier, et avec lui les malheureuses POURPRES qui s'y trouvent suspendues.

Celles qui échappent à la recherche des pêcheurs et à la voracité des poissons, vivent douze à quatorze ans.



VIS.



R. Gallien. Del. et Sculp.

DES VIS.

QUINZIÈME FAMILLE DES UNIVALVES.

LA VIS, dont le nom nous indique la forme, est divisée en trois genres, qui sont : la VIS à BOUCHE ALONGÉE, la VIS A BOUCHE RONDE, et celle à BOUCHE ÉVASÉE.

Le caractère générique de cette coquille, est d'être composée d'un grand nombre de spirales, dont les circonvolutions tournent imperceptiblement en manière de vis, pour former un sommet mince, aigu, éfilé et fort alongé.

Les VIS renferment une multitude d'espèces et de variétés, non-seulement par le nombre et la figure de leurs spires, que l'on peut compter depuis cinq jusqu'à trente, mais encore par les différentes couleurs dont elles sont marquées.

On trouve dans cette classe de coquilles, la ressemblance avec toutes les espèces de vis que la méchanique peut offrir, telles que la vis de

pressoir, la tarrière, la vrille, le perçoir et la vis d'*Archimède*. Ce savant mathématicien, qui, dans le sac de Syracuse, fut, malgré les ordres de *Marcellus*, victime de son application, pourroit bien avoir été conduit, par l'observation, à l'école du coquillage dont nous parlons, et y avoir pris la figure et l'idée de la vis ingénieuse qui a conservé son nom.

Les Vis, comme presque toutes les coquilles Univalves, se meuvent à la manière des Limaçons. Un muscle leur sert de pied; ce muscle adhère à un opercule, qui est une petite plaque de substance coquillière, et qui, s'appliquant exactement sur l'orifice de la coquille, en ferme hermétiquement l'ouverture.

Les coquilles les plus estimées dans cette famille, sont : le Télescope, dont la figure présente un cône élevé et chargé de stries circulaires, très-agréables, le Poinçon, la Chenille, l'Alène, l'Obelisque chinois, la Scalata, etc.

La Scalata. Ce nom lui a été donné par les Italiens, à cause de sa ressemblance avec un escalier tournant. Cette coquille, uniforme dans sa robe,

offre au regard la couleur aimable qui caractérise la candeur. Elle est régulièrement tournée en spirale, dont les orbes séparés sont à jour, et semblent être soutenus seulement par une série de petits anneaux extrêmement déliés. L'élégance de cette coquille, ainsi que sa rareté, ont contribué à la rendre très-chère. Elle vient de l'isle d'Amboise. Les femmes de Batavia la portent aux oreilles, et la regardent comme la plus riche parure; les Indiens la portent au col, et la mettent au nombre de leurs bijoux les plus précieux.

La plus belle SCALATA que j'aye vu, offroit quatre pouces de long sur trois de diamètre, et avoit coûté six mille livres. On assure que la plus belle SCALATA connue se voit dans le cabinet de l'impératrice de Russie. On sait que cette souveraine n'étoit étrangère à aucune science ni à aucun art, et que si elle tenoit d'une main savante et ferme les rênes d'un gouvernement difficile, elle n'en dirigeoit pas moins habilement de l'autre la loupe de l'observation, sur les objets dignes d'une attention philosophique.

L'animal renfermé dans la VIS ressemble un peu

à celui du Limaçon. Son col est très-long, ses yeux sont placés à la base de ces cornes, et sa bouche est bordée de petits filets qui, semblables aux cils des yeux, ont un mouvement continuel, sans doute pour éloigner quelqu'insecte ennemi.

Les Vis vivent enfoncées dans les sables de la mer, ou se traînent dans la vase; elles s'y nourrissent de scolopendres et d'autres vermisseaux marins.

Nous terminerons l'histoire des Univalves par celle de Bernard l'hermite, espèce de crabe qui s'approprie ce genre de coquilles, et les fait servir à son usage.

Ce petit animal est couvert d'écailles comme l'écrevisse. Comme elle, il est aussi armé de deux fortes pinces; mais nul n'est entièrement invulnérable, et le talon d'*Achille* n'avoit pas été trempé dans le Stix.

Ainsi que ce héros, Bernard l'hermite a son côté foible. C'est la partie postérieure de son corps, qui, au lieu d'être couverte d'une cuirasse crustacée comme son avant-main, ne l'est que d'une légère pellicule.

Mais bonne nature qui veille à la conservation

de tous, lorsqu'elle a été distraite dans son ouvrage, répare communément sa faute par une plus grande portion d'instinct qu'elle donne à l'individu qui pourroit devenir la victime de sa négligence envers lui. BERNARD L'HERMITE est une preuve de ce principe conservateur. Suivons-le dans ses opérations. Pour mettre à l'abri la plus foible partie de son corps, que fait-il? Il cherche une coquille qui lui convienne; c'est le plus ordinairement un BUCCIN ou une VIS; il l'examine, en fait plusieurs fois le tour, en mesure toutes les proportions, et lorsque, par tous les rapports, il juge qu'elle lui convient, il s'en empare, mange le poisson qu'elle renferme; il l'appuye, la fixe contre une pierre, et, s'y plaçant à reculons, il y introduit son derrière avec assez de force pour se rendre cette coquille comme adhérente. Il s'y établit ainsi que *Diogène* dans son tonneau. Mais ce n'est point par le même sentiment d'orgueil qui dirigeoit toutes les actions du cynique d'Athènes, que BERNARD se fixe aussi dans une espèce de tonneau, c'est l'instinct de sa propre conservation, c'est pour cacher son foible derrière et le mettre à l'abri des coups dangereux

que pourroit lui porter son ennemi, qu'il adopte cette maisonnette dont il ne se sépare plus qu'au bout d'un an; alors il sort de cette demeure pour déposer ses œufs, ou lorsque, par son propre accroissement, elle lui est devenue trop étroite, il en prend une autre plus à sa convenance, et s'y établit de nouveau pour un an.

Mais si deux de ces Crabes cherchant un asile, viennent à se rencontrer devant une seule coquille qui peut convenir à tous les deux, ainsi que deux guerriers rivaux, ils se regardent, se mesurent, s'attaquent; c'est *Marius* et *Sylla*, c'est *Pompée* et *César*. Chacun rempli de son courage, fier de sa force, confiant dans ses armes, s'élance sur l'autre; ils se saisissent, s'épuisent en efforts, se pressent comme dans des tenailles : la chaleur du combat fait oublier à chacun la vivacité de ses douleurs; mais enfin l'un des deux expire de ses blessures, et la coquille reste le prix du vainqueur.

Tels, du tems de *Périclès* on voyoit à Athènes deux athletes déployer leur vigueur, leur adresse et leurs ruses pour terrasser chacun leur adversaire et gagner le prix du combat.

DEUXIEME

DEUXIÈME CLASSE.

DES BIVALVES.

LES BIVALVES sont les coquilles formées de deux pièces.

Ces pièces qu'on nomme battans, valves ou écailles, sont souvent égales, quelquefois elles sont inégales; tantôt elles se joignent, tantôt elles laissent un grand vuide entr'elles. Ces pièces sont réunies dans un des points de la coquille, par un nerf ou par une charnière denticulaire. On voit dans l'intérieur de presque toutes les BIVALVES, l'empreinte des muscles par lequel l'animal y est fixé, et qui lui servent à en rapprocher ou écarter les battans. Au moindre danger apparent, au moindre bruit, l'animal ferme sa coquille avec une telle vîtesse, que l'œil du naturaliste peut difficilement l'observer vivant.

Le corps du poisson renfermé dans les BIVALVES présente, en général, une masse charnue de forme irrégulière et d'une consistance molle, dans laquelle on a de la peine à distinguer la tête, la bouche, les yeux et autres parties. *Lister*, qui a

porté l'observation anatomique sur ces animaux, est parvenu à leur découvrir un estomac, des viscères, des intestins et un cœur.

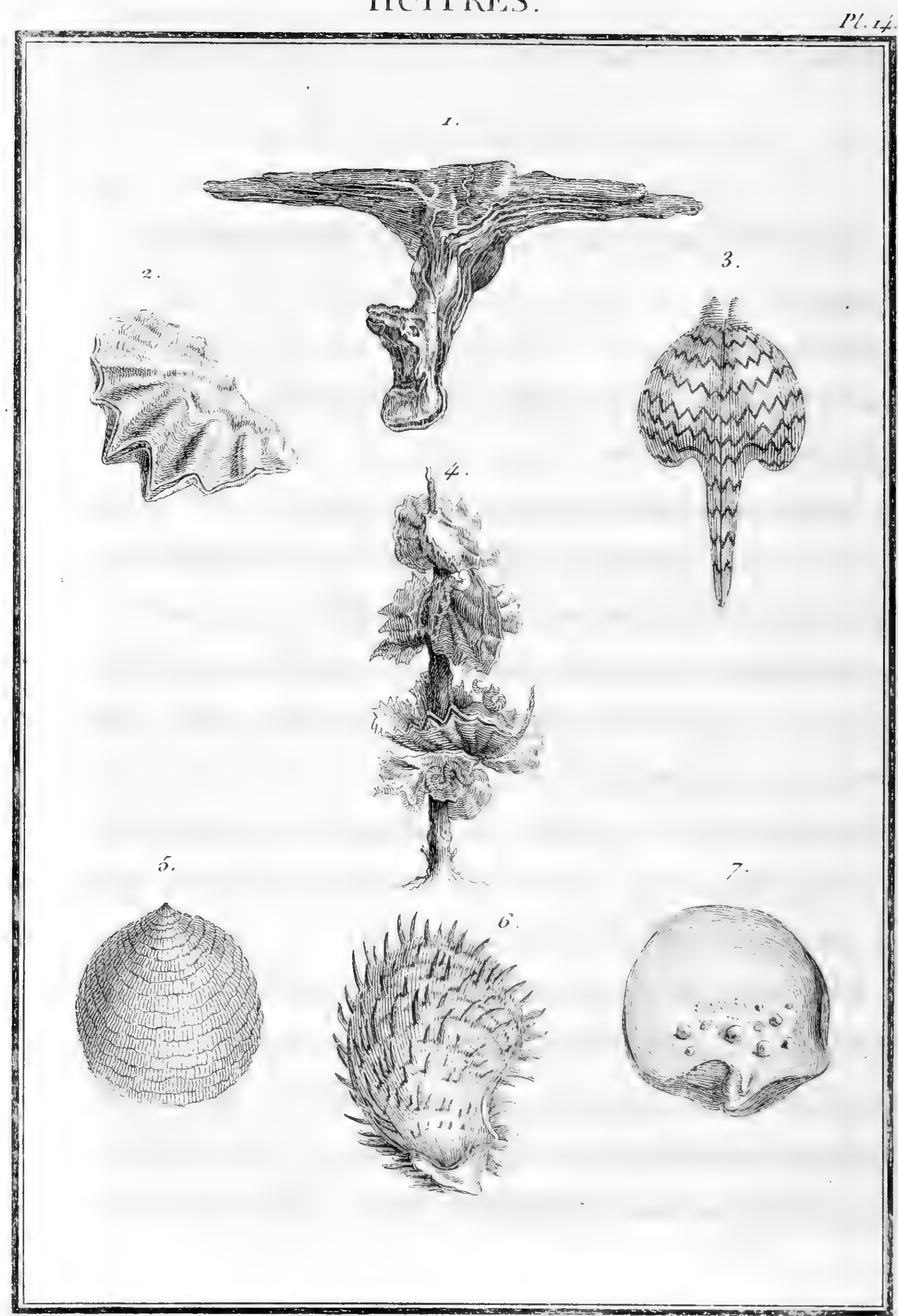
A l'exception de l'HUITRE, toutes les BIVALVES ont un muscle pédiculaire qui leur sert de nageoire dans l'eau et de pied sur terre. Les UNIVALVES, à l'aide de leur muscle pédiculaire, se traînent et glissent lentement sur les corps solides; le muscle pédiculaire des BIVALVES, par un mouvement élastique, donne de l'élan à la coquille, et la fait voyager par des bonds réitérés.

La classe des BIVALVES est composée de sept familles, qui sont :

Les HUITRES,
Les CAMES,
Les MOULES,
Les TELLINES,
Les CŒURS,
Les PETONCLES, PEIGNES ou PELLERINES,
Les SOLENS, ou MANCHES DE COUTEAUX.

Ces familles sont divisées et subdivisées en genres, en espèces et en variétés, par leurs formes et par leurs couleurs.

On verra que, sous plus d'un rapport, cette classe n'est pas moins intéressante que la précédente.



R. Gallien. Del. et Sculp.

DES HUITRES.

PREMIÈRE FAMILLE DES BIVALVES.

L'ÉTYMOLOGIE du nom de l'HUITRE, vient du mot latin *Ostreum*.

Le caractère générique de cette coquille, est d'avoir deux battans inégaux, dont l'inférieur est concave et le supérieur presque plat. Ces battans sont réunis ensemble dans leur sommet par un ligament ou par des dents qui entrent dans des cavités correspondantes.

Cette famille se divise en cinq genres, qui sont : les HUITRES UNIES, les FEUILLETÉES, les ÉPINEUSES, les CANNELÉES et les TUBERCULÉES.

Ces cinq genres nous offrent diverses espèces, et ces espèces des variétés sans nombre. On en voit d'hérissées de pointes, d'excroissances, de côtes et d'aspérités de toute espèce; d'autres font briller à nos yeux la nacre dans tout son éclat, ainsi que

les nuances de toutes les couleurs, depuis le gris terne jusqu'au pourpre le plus vif.

Les HUITRES les plus estimées par les naturalistes, sont la SELLE POLONOISE. Cette coquille est demi-transparente, mince, luisante et fragile; elle est d'une substance demi-nacrée, et dans son intérieur elle imite assez bien le brillant du talc; sa couleur est pourprée, nuée de blanc et de rose.

La VITRE CHINOISE, dont les écailles sont aussi minces que du papier, est unie, transparente, et peut avoir jusqu'à six pouces de diamêtre.

A Rome, au lieu de vîtres, on faisoit usage du Mica; en Chine, on se sert des écailles de l'HUITRE dont nous parlons, pour garnir les fenêtres de certains bâtimens. Ainsi que les glaces non polies, elles donnent un assez beau jour; mais on ne distingue pas les objets au travers. Le poisson que renferme cette HUITRE est extrêmement mince, délicat, et fait une excellente nourriture.

L'HIRONDELLE, qui, par sa forme, ressemble assez bien à un oiseau, est couverte d'un drap marin cartilagineux, auquel elle doit la jonction de ses valves; c'est pourquoi, lorsqu'elle en est

dépouillée, ses écailles cessent d'être adhérentes entr'elles.

Le MARTEAU est une HUITRE des plus bizarres. Ses deux parties latérales, qui s'étendent sur une tige perpendiculaire, sont placées à angle droit, et présentent la figure d'un marteau. Il y en a de violettes et de blanches; ces dernières sont extrêmement rares et les plus recherchées.

Le GATEAU FEUILLETÉ, couleur de chair ainsi que les HUITRES ÉPINEUSES couleur de rose et pourpre, sont très-chères lorsqu'elles sont bien entières et bien conservées, ce qui est rare.

Les HUITRES ÉPINEUSES sont couvertes d'épines plus ou moins longues; quelquefois ces épines sont accumulées sur les bords de la coquille, leurs pointes sont dirigées de manière à en défendre l'entrée, et l'on diroit que ces dards sont destinés à repousser les ÉTOILES DE MER, les Grenouilles pêcheuses et autres animaux qui font ordinairement la guerre à toutes les HUITRES. Il est certain que les HUITRES ÉPINEUSES sont moins attaquées que toutes les autres.

Les couleurs dominantes qui ornent la surface

extérieure des plus belles HUITRES ÉPINEUSES, sont les nuances amaranthes, violettes et pourpres. On en voit aussi dont les épines sont du rouge le plus vif, sur un fond aurore ou blanc.

La MÈRE PERLE, l'HUITRE PERLIÈRE ou la NACRE DE PERLE, enfante un bijou qui fait un très-riche objet de commerce, en ce que le luxe y attache un grand prix. Cette parure introduite par le caprice, adoptée de tous les tems par la mode, perfectionnée par l'art, choisie pour relever l'éclat de la beauté, la perle enfin nous est donnée par une HUITRE.

L'HUITRE PERLIÈRE fournit aussi un ligament que l'art a encore su employer au profit du luxe. Ce muscle ou ligament, chatoyant comme la plume de Paon, étant placé sous un cristal de roche taillé convenablement, lui communique tout l'éclat de ses couleurs. Ces deux substances ainsi réunies, sont nommées Pierre de Paon; on emploie cette pierre à faire des colliers et des bagues très-agréables.

Les HUITRES ne sont pas moins variées par leur volume que par leur forme. Il y a des espèces

d'HUITRES dont le diamêtre de la coquille n'excède pas un pouce, et d'autres dont le diamêtre s'étend jusqu'à un pied.

Les HUITRES restent naturellement attachées toute leur vie dans le lieu de leur naissance. Les rochers, les pierres, le bois, les productions marines, tout leur est propre; souvent même elles sont groupées et collées les unes aux autres; mais quelque considérables que soient ces groupes, les HUITRES sont toujours placées sur la valve inférieure, de manière que l'écaille supérieure peut s'ouvrir et se fermer facilement. Elles naissent, vivent et meurent à la même place. Elles s'y nourrissent du fluide, des plantes et des insectes qui leur sont apportés par la marée, leur pourvoyeuse.

L'HUITRE n'a donc aucun moyen pour aller chercher sa subsistance, et le nombre de ses mouvemens se borne à deux seulement. Par le premier, l'animal élève la valve supérieure de sa coquille, qui s'ouvre à chaque marée, et par le second il la referme. Sa bouche est bordée de larges lèvres chargées de suçoirs.

D'après cette constante immobilité individuelle,

il est aisé de voir l'impuissance dans laquelle se trouveroit une HUITRE de se rapprocher de l'objet de ses affections, si le génie qui préside à la reproduction des êtres, n'eut suppléé à ce défaut d'action, en donnant les deux sexes à chaque individu de cette famille; elle est hermaphrodite et n'a pas besoin des secours d'une autre pour concourir à la propagation de son espèce.

Au mois de Mai, l'HUITRE se soulage du fardeau de la conception. Elle laisse échapper un frai composé de petites particules de forme lenticulaire; dans chacune de ces particules, à l'aide d'un bon microscope, on distingue une petite HUITRE toute formée.

Willis et *Lister* assurent avoir eu plusieurs fois la preuve que ces petits poissons se couvrent d'écailles en moins de vingt-quatre heures.

Deslandes prétend que les HUITRES sont remplies, au mois de Mai, d'un infinité de petits vers rougeâtres qui les disposent à l'enfantement, et que sans le secours de ces insectes, qu'il nomme *vers accoucheurs*, l'HUITRE ne jetteroit point son frai.

frai. Les expériences qu'il cite à ce sujet sont satisfaisantes.

Un grand méchanicien ne demandoit qu'un point d'appui convenablement solide, pour faire, à sa volonté, mouvoir le globe; l'HUITRE a aussi besoin d'un point d'appui, non comme ce savant, pour changer le mouvement annuel de notre planète, mais, comme nous l'avons déjà dit, pour y fixer son immobile existence. Aussi le frai d'HUITRE est-il enveloppé d'un gluten qui l'attache dans la mer à tous les corps solides qui s'y rencontrent; voilà pourquoi on voit dans les cabinets des morceaux de bois, des madrépores, des bouteilles même, chargés de groupes de coquilles qui s'y sont attachées pendant que ces objets ont séjourné dans la mer.

Une chose qui paroît extraordinaire au premier abord, mais qu'on explique, et qui est constatée par une foule de voyageurs, c'est que dans une isle des Antilles, on voit des arbres dont les branches sont tellement chargées d'HUITRES, qu'elles fléchissent sous leur poids. Ces arbres sont plantés sur le rivage de la mer; les vagues en mouillent

les branches les plus basses et y déposent le frai d'HUITRE qui s'y attache et y éclot. Ces branches, appesanties par les HUITRES, se trouvent, par la courbure qu'elles en reçoivent, à portée d'être baignées deux fois par jour par le flux et reflux de la mer. Au Sénégal, sur les bords du Niger, et à Cayenne, on voit aussi des mangliers chargés d'HUITRES. Les habitans de ces différens pays s'amusent quelquefois de la surprise des voyageurs, en leur servant des branches d'arbres couvertes d'HUITRES jaunes, rouges et couleur de rose.

Les gourmets s'attendent sans doute à trouver ici un article sur les HUITRES VERTES; il ne faut pas qu'ils soient trompés dans leur espoir.

Pour rendre les HUITRES dignes du palais délicat des amateurs, et pour leur donner cette couleur verdâtre que l'on aime à leur voir, on les dépose dans des fossés de trois ou quatre pieds de profondeur, qui sont tapissés d'une espèce de varec ou d'une mousse grasse très-abondante en sucs.

Ces fossés sont disposés de manière à avoir communication avec l'eau de la mer, qui y étant portée par la marée, et y arrivant avec force, froisse le

varec; des particules s'en détachent, et se mêlant à l'eau, alimentent et colorent en même tems l'HUITRE VERTE que nous trouvons si bonne. Pour être parfaites, il faut que les HUITRES soient bien closes et difficiles à ouvrir.

L'HUITRE, qui ne présente à notre rapide regard qu'une masse informe, n'en possède pas moins des viscères comme les autres animaux. *Lister*, dans sa Zoomorphose, en décrit les ouies, les œsophages, le ventricule, l'estomac et le cœur.

L'homme tranquille et bon n'en a pas moins des ennemis, ce qui fait peu d'honneur à l'humanité. L'HUITRE qui ne va jamais se placer sur le chemin de qui que ce soit, et qui n'attaque personne, a aussi les siens; ce sont les ÉTOILES DE MER, les MOULES, les PETONCLES et les CRABES. Plusieurs naturalistes dignes de foi attestent, comme témoins oculaires, le fait suivant.

Le CRABE a reçu l'industrie qui nous fait admirer en lui le moyen ingénieux dont il se sert pour se nourrir sans peine de la chair délicate de l'HUITRE. Il épie le moment où ce coquillage, pour recevoir une onde salutaire, ouvre les battans de

sa demeure, et à l'instant où elle fait son baillement, avec sa patte il place adroitement, entre les deux valves, une petite pierre qui les empêche de se rejoindre; l'HUITRE, malgré ses efforts, ne pouvant plus refermer ses bassins, reste à la merci de son ennemi, qui s'en régale à son aise. Quel raisonnement ne faut-il pas à ce petit animal pour mettre en action ce stratagême!

Toutes les HUITRES NACRÉES produisent des perles, qui se trouvent attachées dans l'intérieur de la coquille.

Ces perles sont formées par la nature même de la nacre; c'est l'abondance de cette liqueur qui, plus pure que la nacre même, en transsudant goutte à goutte de l'animal, au lieu de s'étendre sur la surface intérieure de la coquille, reste dans la même place, s'y coagule et s'y conglomère.

Quelquefois aussi on trouve des perles dans le corps de l'animal; c'est la même substance qui les forme par dépôt. Les perles les plus grosses et les plus régulièrement rondes, sont les plus estimées. On fait moins de cas des perles *baroques*, que l'on nomme ainsi à cause de leur irrégularité.

Cette différence de forme vient de la manière dont la liqueur s'est déposée.

Plus la nacre de l'HUITRE est belle, plus la perle l'est elle-même, et son volume répond assez ordinairement à celui de la coquille; elle est de la même nature, et fait effervescence avec les acides.

Le savant *Réaumur* a observé que la couleur de la perle répond toujours à celle de la nacre. Le MARTEAU et l'HIRONDELLE, dont la nacre est violette, donnent des perles de cette couleur. La PINTADE, dont l'intérieur est gris de lin, en donne de cette nuance, et la PINNA MARINA nous en offre dont l'éclat approche de celui de corail. Ces dernières espèces de perles sont fort petites et très-rares.

Le cas que l'on fait des perles remonte à la plus haute antiquité. L'histoire nous apprend avec quelle ardeur plusieurs peuples recherchoient ce bijou. Les Phéniciens, entr'autres, en faisoient des colliers, des bracelets, des cordons de chaussure, et l'on préféroit cet ornement à ceux qui étoient faits en or.

Clodius, le magnifique *Clodius*, fit, par faste, servir plusieurs fois à sa table des perles dissoutes

dans le vinaigre. C'est le même qui, à la mort de son père, fit revêtir de marbre noir sa maison de ville, sa maison de campagne, et tout le chemin qui conduisoit de l'une à l'autre; la distance étoit de quatre à cinq mille, et ses maisons étoient immenses.

Cette reine d'Égypte, si célèbre par sa beauté, son esprit, ses talens et ses graces, *Cléopatre*, à la fin d'un repas, détache de son oreille une perle que *Pline* évalue à quatre-vingt mille louis, elle la jette dans une coupe pleine de vinaigre et l'avale.

Cette action, qui a paru à bien des personnes un acte de démence, n'étoit point sans motifs; *Cléopatre* vouloit, en consommant aux yeux de *Marc-Antoine* un objet aussi précieux et aussi cher, lui donner une leçon relativement aux regrets qu'il paroissoit avoir sur les dépenses qu'il avoit faites à Tarses et à Rome, pour satisfaire aux plaisirs, au luxe et à la magnificence de cette princesse [1].

On sait quel prix on attache encore aujourd'hui aux perles d'une certaine grosseur. Le roi de Prusse

---

[1] Je me sens disposé à pardonner à *Cléopatre* cette folle prodigalité, en faveur des soins qu'elle se donna pour rétablir la bibliothèque d'Alexandrie.

en a payé une cent soixante-dix mille livres.

La pêche des HUITRES A PERLE se fait dans l'isle de Ceylan et dans le golphe Persique. Il y a plusieurs manières d'y procéder. On attache un plomb au pied d'un plongeur; on le descend rapidement dans la mer, et là, avec un instrument de fer, il se hâte d'arracher les HUITRES du rocher, il les jette dans un panier, et on les retire l'un et l'autre, lorsqu'il en donne l'avertissement par le moyen d'une ficelle correspondante qu'il a à cet effet. Une autre méthode est celle de la cloche, sous laquelle on place le plongeur que l'on descend au fond des eaux, et qui, par le même signal que le précédent, se fait remonter lorsqu'il a absorbé la masse d'air qui étoit sous cet appareil. Mais il est des pêcheurs dont l'impatience et l'intrépidité ne leur permet pas d'avoir recours à ces moyens étrangers. Quand la sonde leur apprend que le banc d'HUITRES est à une distance raisonnable, alors entraîné par l'appât du gain et par le courage qui fait affronter un péril qu'on a l'espoir de surmonter, le pêcheur se jette à l'eau, et avec la vîtesse du trait, il descend dans la profondeur des mers; d'une main audacieuse

il saisit l'HUITRE, l'arrache de sa retraite et la fait paroître au grand jour.

Ce plongeur doit joindre à une grande force, un regard pénétrant, un esprit actif et une attention très-éveillée. Il acquiert par l'habitude ces rares qualités.

La loi de l'ostracisme, en usage à Athènes, a pris son nom du latin *Ostreum*, qui signifie HUITRE. Lorsque le peuple vouloit condamner à l'exil un citoyen dont il craignoit la puissance, on procédoit au ban de l'ostracisme; on formoit à cet effet un enclos de planches dans la place publique, et chacun y jettoit une coquille d'HUITRE, sur laquelle étoit écrit le nom du citoyen qu'il vouloit bannir. Il falloit au moins six mille voix contre un Athénien, pour qu'il fût banni par l'ostracisme. Cette loi n'entraînoit ni le déshonneur ni la perte des biens.

Il est impossible de parler de l'ostracisme, sans se rappeller le beau trait d'*Aristide*. Un paysan qui ne savoit pas écrire, ayant rencontré, un jour de ban, ce rival de *Thémistocle*, le pria, sans le connoître, de mettre sur sa coquille le nom d'*Aristide*:

celui-ci

celui-ci demanda au paysan s'il avoit à se plaindre du citoyen qu'il vouloit bannir. Non, lui répond cet homme; mais je suis fatigué de l'entendre toujours appeller le *juste*. *Aristide*, sans répliquer, écrivit son propre nom sur la coquille, et la rendit au paysan.

Les HUITRES nous sont utiles et agréables, sous plus d'un rapport; les HUITRES sont, pendant cinq mois de l'année, l'objet des paris de société, auxquels préside communément la gaieté; car le projet de manger des HUITRES, est presque toujours une partie de plaisir. A combien de déjeûners n'ont-elles pas fourni l'esprit d'un couplet, le sel d'un bon mot, et le trait d'un madrigal!

Les coquilles d'HUITRES communes sont employées à faire de la chaux, qui est reconnue pour être d'une excellente qualité. Lorsqu'on les répand sur un terrein usé, les sels qu'elles y déposent, l'engraissent et lui rendent ces sucs nourriciers si nécessaires à la végétation.

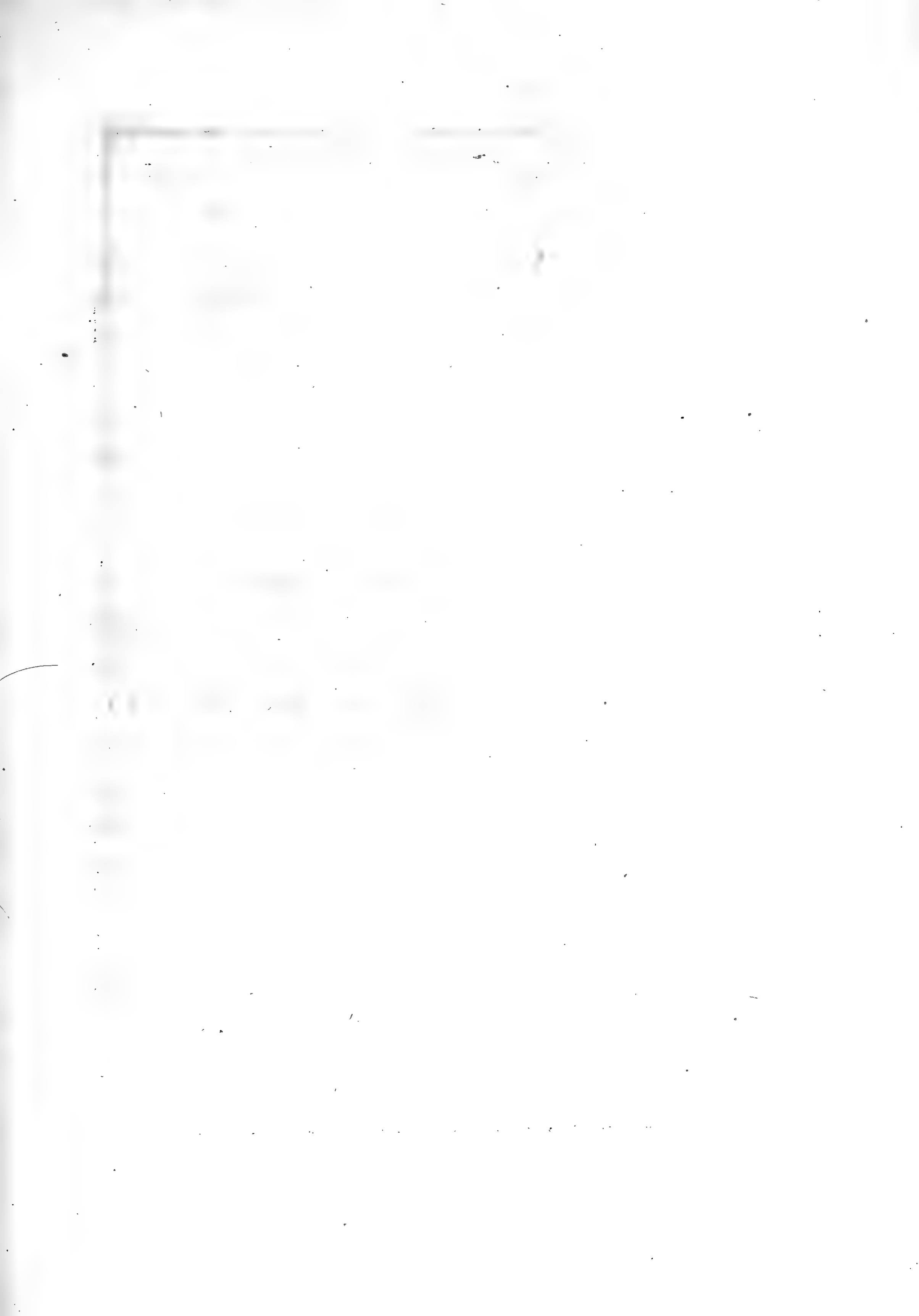
La médecine les donne utilement comme absorbant. Quelques médecins anglais en font usage pour calmer les douleurs de la gravelle, et on les

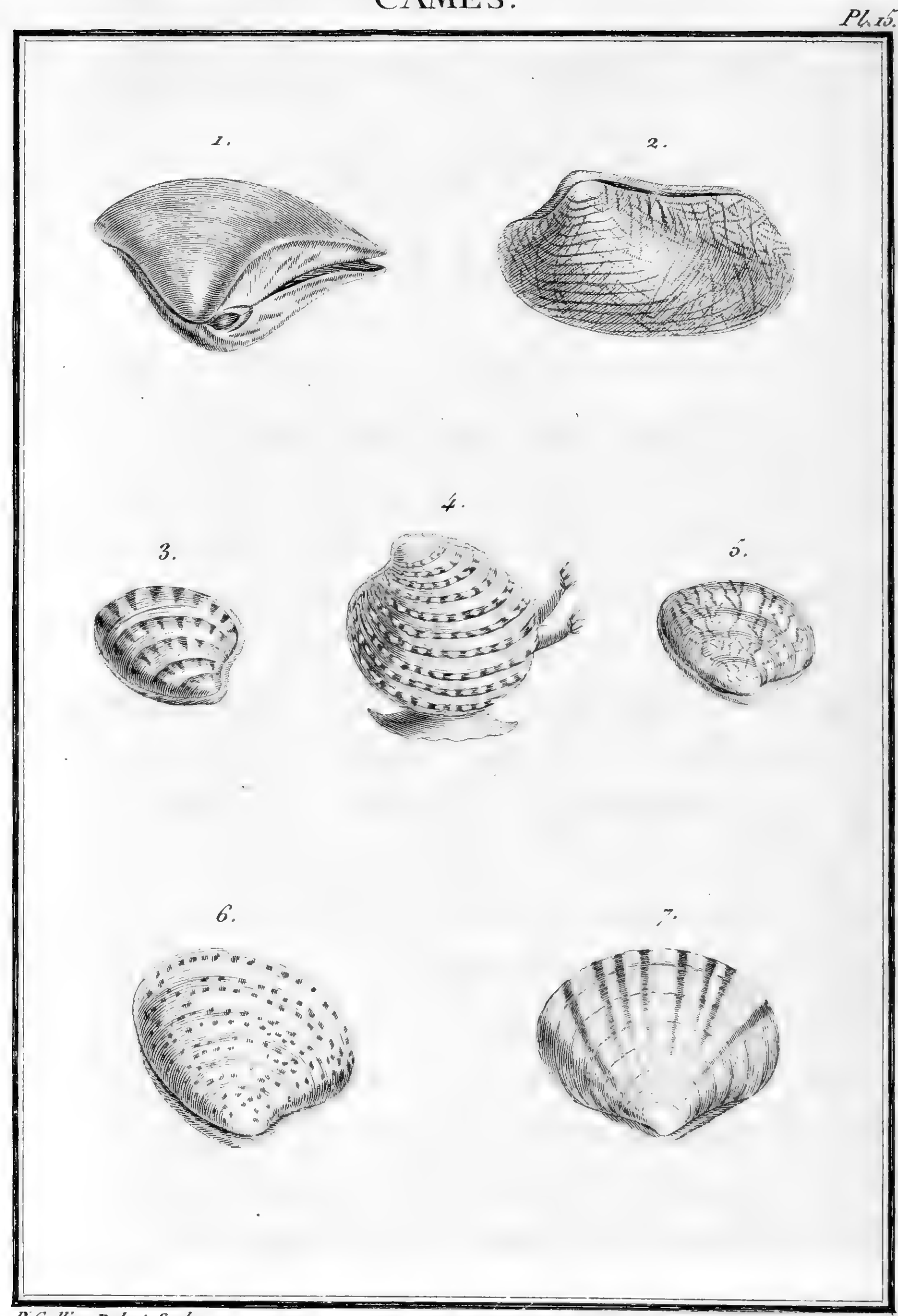
employe souvent avec succès contre le scorbut.

On voit tous les jours quel parti les tabletiers, les éventaillistes et les bijoutiers tirent de la nacre des HUITRES. Les Chinois en font un emploi encore plus général; ils en forment des colliers, des bracelets et des ornemens de tous les genres et des plus agréables. Les HUITRES, par l'huile grasse et les sels volatils qu'elles contiennent, excitent l'appétit et nourrissent fort peu; elles sont diuretiques et aphrodisiaques; elles réveillent les forces épuisées et donnent des sensations à la vieillesse.

La perle, cette substance calcaire réduite en poudre, est encore employée très-utilement contre les vomissemens et contre le scorbut.

Quelque quantité d'HUITRES qu'on prenne dans les endroits où elles viennent naturellement, l'année suivante on y en trouve ordinairement le même nombre; cela prouve avec quelle facilité elles se multiplient, et avec quelle promptitude elles acquièrent leur accroissement.





R. Gallien, Del. et Sculp.

DES CAMES.

Deuxième famille des Bivalves.

La famille des Cames nous offre deux genres, qui sont les Cames unies et les Cames striées. Leur caractère distinctif est d'avoir les deux pièces également convexes et parfaitement semblables. Leur charnière est composée de trois dents qui s'engrainent dans trois cavités correspondantes. Cette famille présente une grande variété par ses stries ou cannelures, ses couleurs et les différens dessins de sa robe. Les unes sont d'une délicatesse à être brisées par la compression la plus légère; les autres sont si dures, qu'il ne faut rien moins qu'un marteau pour les mettre en pièces.

Les plus recherchées de cette famille, sont : l'Écriture chinoise, le Point d'Hongrie, le Rezeau, le Cedo nulli, l'Éventail, la Came a bec de flute et la Came a jouer. Cette dernière

est une coquille très-plate et très-agréable. Dans l'Inde, en Chine et au Japon, on s'en sert pour jouer comme nous faisons ici avec des cartes. *Rive* fait remonter l'invention des cartes à l'année 1330, et en attribue l'invention à un Espagnol nommé *Nicolas Pépin*; mais si cet Espagnol a donné dans son pays le premier modèle qui atteste l'existence des cartes, telles à-peu-près que nous les voyons aujourd'hui, il en auroit puisé l'idée chez les Indiens, qui les premiers ont gravé sur la CAME dont nous parlons, des figures analogues à celles des cartes dont on se sert.

Plusieurs savans ont attribué aux Français cette invention, et l'autorité qu'ils en donnent, est qu'il se trouve des fleurs de lys sur les cartes de presque tous les peuples de l'Europe; mais ces fleurs de lys n'ont été placées sur les cartes qu'à l'époque de l'invention du jeu de piquet, lequel fut imaginé, à la vérité, par un Français, pour calmer la mélancolie de *Charles VI*, et ces cartes ainsi ornées passèrent chez les autres nations, qui n'y firent de long-tems aucun changement.

Le poisson renfermé dans la CAME est armé de

deux trompes, dont les orifices sont garnis de poils; l'une de ses trompes lui sert à pomper l'eau et l'autre à la rendre. Il s'en sert encore pour fouiller la terre, etc.

Il a une membrane élastique qui lui sert de pied, et dont il fait usage comme d'un ressort, non pas pour marcher, mais pour s'élancer; de sorte qu'il ne voyage que par sauts et par bonds.

Les Cames habitent ordinairement les fonds vaseux dans lesquels elles se cachent et vivent la plus grande partie de l'année; mais dans l'été, lorsque la mer est tranquille, on les voit, en troupes, s'élever à la surface de l'onde, et se laisser porter sur les eaux.

La Came se place sur le plat de sa coquille, ouvre un de ses battans à angle droit pour lui servir de voile, tandis que l'autre lui sert de navire, et elle se laisse aller ainsi au gré du zéphir.

C'est un spectacle amusant que de voir une flotte de ces coquillages voyager de la sorte. Mais à l'aspect d'un poisson ennemi, ou au jet d'une pierre lancée d'un vaisseau, chaque coquille se referme, la flotte disparoît, coule bas et retourne se cacher

dans le sable d'où elle étoit sortie. Cette compagnie de coquilles est quelquefois surprise et jettée sur la plage par les flots orageux. Pour regagner le rivage, elle fait usage de la membrane elliptique qui lui sert de pied; par le ressort et l'élasticité de cette membrane, elle saute, bondit, s'élance, franchit l'espace et tâche de se dérober à la poursuite des enfans, qui se font un jeu de cette chasse.

Les noms de Camée et de Camayeux, viennent de celui de la coquille dont il est ici question; et voici ce qui a donné lieu à cette dénomination.

Pompée enleva à *Mithridate* des vases Murrins, dont il para son entrée triomphale dans Rome. Ces vases, inconnus jusqu'à lors, étoient des coupes d'agathe de plusieurs couleurs, chargées de superbes bas-reliefs. *Scipion l'Africain* apporta aussi dans cette capitale du monde, des Onyx travaillées avec toute la perfection de l'art. La plus grande partie de ces Onyx sont des agathes formées de deux couches, dont la première est d'un blanc laiteux sur un fond ardoise. Les graveurs habiles avoient tiré partie de ces différentes couches, en faisant servir l'une au fond du tableau, et l'autre aux

personnages qu'ils vouloient représenter. En raison de l'extrême dureté de cette matière, ce travail étoit pénible, long et difficile. La charlatanerie, la paresse ou peut-être l'intelligence des artistes de Rome, leur fit chercher à imiter avec facilité ces belles pierres gravées avec tant de peines, et dont le prix étoit analogue à la beauté de la matière, à sa dureté et à la perfection de l'ouvrage : la CAME BOMBÉE leur en fournit le moyen.

Cette coquille, très-épaisse, et dont la surface est d'un blanc laiteux, a une seconde couche d'un gris bleuâtre. L'art l'employa avec succès à l'imitation des pierres gravées, en faisant servir cette première couche à la confection du sujet qu'on vouloit imiter, tandis que l'autre en présentoit le fond. Cette imitation étant parvenue à son plus haut degré de perfection, les amateurs se donnèrent à peu de frais la copie de ces superbes Onyx venus de l'Inde ou de la Grèce.

Ces fausses Agathes-Onyx devinrent donc très-communes, et pour les distinguer des véritables Onyx, on les appella Camées, du nom de la coquille qui étoit employée à cette imitation; de-là

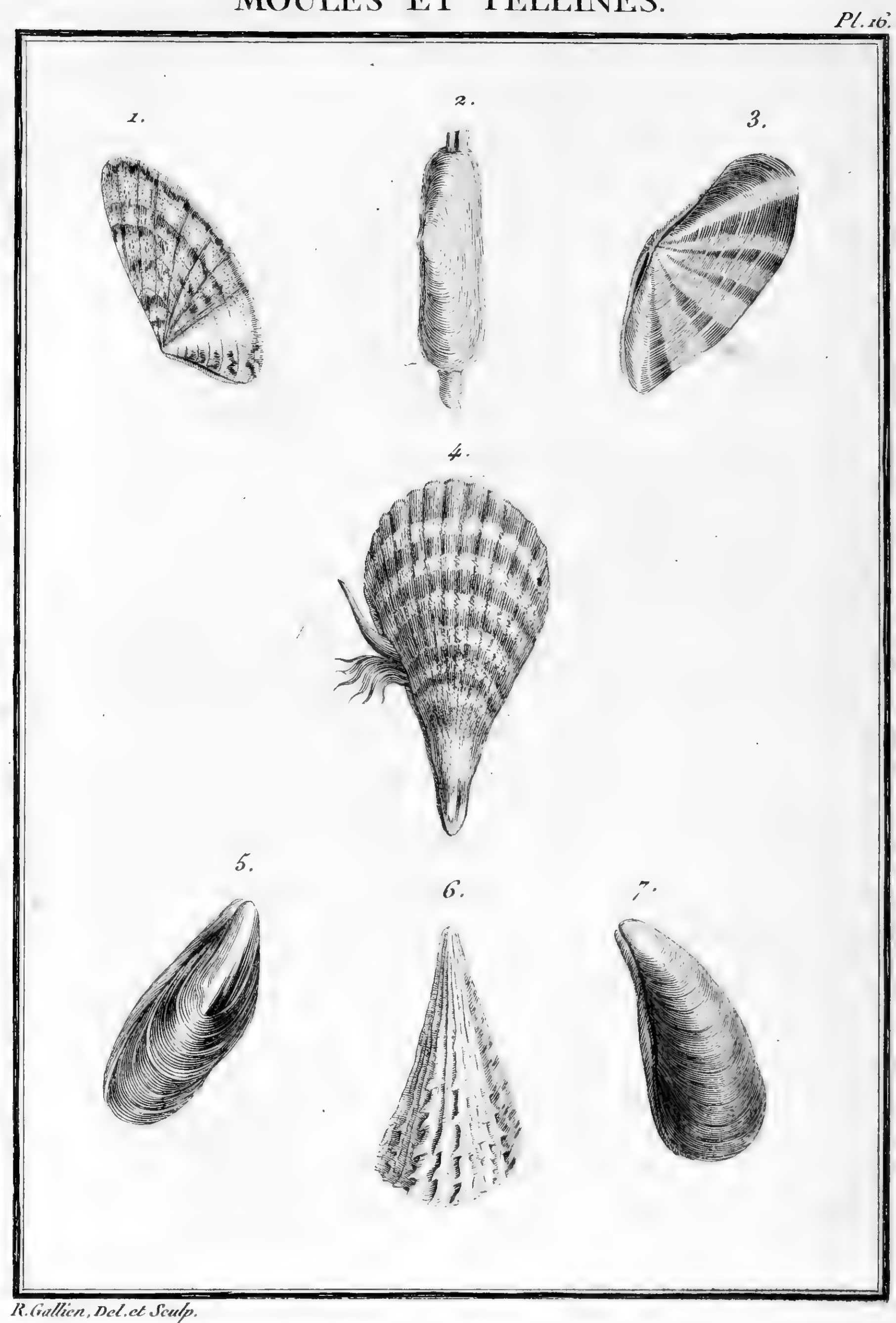
vient aussi le mot de Camayeux, pour désigner un tableau dont les figures sont blanches sur un fond bleu.

Au musée britannique, à Londres; au palais Borghèse, à Rome, et au Vatican, on voit de ces Onyx copiés sur coquilles, de manière à tromper l'œil le mieux exercé. Les artistes même sont quelquefois obligés de les toucher pour pouvoir les distinguer. L'on sent facilement la différence de pesanteur qu'il y a entre une agathe et un fragment de coquille.

La Came est une nourriture délicate et stomachique. Cependant il est un tems de l'année où elle acquiert une telle acidité qu'elle enflâme la bouche au point de ne pouvoir la mâcher. C'est sans doute pour cette raison que dans quelques pays la Came porte le nom de Flamme.

Le Nautile est tellement friand du poisson renfermé dans cette coquille, qu'on se sert utilement de la Came, comme appât, pour prendre les Nautiles de toutes les espèces.

MOULES ET TELLINES.



R. Gallien, Del. et Sculp.

DES MOULES.

TROISIÈME FAMILLE DES BIVALVES.

Le nom de Moule vient du mot latin *Musculus*, *Muscle*, à cause de la ressemblance qu'on a cru trouver entre un muscle et le poisson renfermé dans cette coquille.

Cette famille se divise en deux genres, qui sont la Moule ovale et la Moule triangulaire. Elle nous offre l'éclat et la variété des couleurs, ainsi que l'utilité sous plus d'un rapport.

Le caractère spécifique de la Moule, est d'être formée de deux valves égales en longueur, en largeur et en profondeur. Elle est oblongue et couverte d'un drap marin cartilagineux, sur lequel les acides n'ont point de prise; aussi pour enlever cette enveloppe, est-on obligé d'employer le secours de la lime et de la pierre ponce.

Les Moules de nos côtes ne présentent rien d'agréable dans leurs couleurs; mais celles que nous

tirons des parages éloignés, nous offrent le brillant éclat de la nacre, dont les nuances dominantes sont le bleu, l'opale, le violet, l'aurore, le vert, le gorge de pigeon, la diaprure de l'ametiste et celle de l'arc-en-ciel.

Les espèces les plus recherchées de cette classe, sont la MOULE DE MAGELLAN. Elle présente un bel orient, mêlangé d'une couleur émeraude et pourpre, formant des ondulations avec les nuances changeantes de la gorge de pigeon ;

La TULIPE, MOULE transparente et légère, qui, par sa forme, ses rayons de couleurs variées et ses flammes longitudinales, nous offre l'aspect de la fleur dont elle a pris le nom;

La DATTE DE MER, semblable au fruit de ce nom, tant par sa figure que par sa couleur;

L'HIRONDELLE, qui est nacrée en dedans, donne de petites perles que les joailliers appellent loupes de perles;

La MOULE DES PAPONS, qui est nuée de rose, de lilas et de couleur de chair ;

Le JAMBONNEAU, ainsi nommé à cause de sa couleur et de sa forme, et la PINNA MARINA,

par sa ressemblance avec une aigrette que les soldats Romains portoient à leurs casques, et qui s'appelloit *Penna*, sont des variétés aussi singulières par leurs formes qu'utiles par leurs productions. Cette coquille est la plus grande de la classe des Bivalves. J'en ai vu une de deux pieds de long, venant de la Chine, qui pesoit dix-sept livres, et dont l'intérieur étoit rouge; elle avoit des perles de la même couleur.

Ainsi que le Ver à soie, la Moule triangulaire file une espèce de filoselle d'une couleur fauve-argentée. Cette soie, qu'on appelle *Byssus*, s'ourdit facilement et conserve toujours sa couleur brune et brillante.

Ce *Byssus* est un faisceau composé de trois cent cinquante ou quatre cents fils, de la longueur de six pouces, formant une espèce de houpe qui sort de la partie moyenne de la Moule. Ainsi que les cheveux, dont ils ont la finesse, ces filamens paroissent tubiques au microscope, et lorsqu'on les brûle, ils ont l'odeur de la soie : avant que la soie fût connue, l'art avoit présenté au luxe l'usage de l'étoffe tissue avec les fils de la Pinna

MARINA; les riches en étoient vêtus et les habits sacerdotaux en étoient formés.

Les villes de Tarente et de Palerme, qui étoient renommées par leur commerce, l'étoient aussi pour la fabrication de ces singulières et brillantes étoffes.

En Sicile, en Corse et en Sardaigne, on employe encore aujourd'hui le *Byssus* pour faire des gants, des bonnets, et l'étoffe qui en résulte est si légère, si fine et tient si peu de place, que j'ai vu une paire de bas contenue toute entière dans les deux portions réunies d'une coquille de noix. Ces bas ont encore le double avantage de garantir et du froid et du chaud.

Les tissus formés avec le *Byssus* ont tous la même couleur fauve; cette espèce de soie ne prend de teinture d'aucun genre.

L'observation nous apprend tous les jours, l'emploi des choses dont on n'avoit pas d'abord soupçonné l'usage. Celui que la PINNA fait de son faisceau capillaire, a été une découverte difficile, mais elle est sûre.

Ce coquillage ne cherche point les cavités

tortueuses des rochers sous-marins; il vit habituellement dans les parties basses de la mer; il s'y fixe non pas comme l'HUITRE, d'une manière immuable, mais il s'en détache quelquefois, lorsque les beaux jours du printems et la fraîcheur de l'herbe nouvelle l'appellent sur les bords verdoyans du rivage.

La PINNA MARINA a un muscle en forme de doigt, qui dans l'eau lui sert de nageoire et de pied pour voyager sur terre. Ce muscle digital, placé à côté du *Byssus*, sort aussi de la partie moyenne de la coquille. Ce poisson prend, avec cette espèce de doigt, chaque extrêmité de ses fils les uns après les autres, et les fixe, par le moyen de sa gomme, aux pierres qui sont à sa portée et auxquelles il veut s'attacher.

Ce travail achevé, le coquillage suspendu par ses filamens au milieu de la mer, y vit une partie de l'année, avec une sécurité égale à celle d'un pilote dont le vaisseau est à l'ancre, et de même que lui, il voit avec calme, sans doute, les oscillations de la mer et les horreurs de la tempête.

Mais il est d'autres dangers à redouter pour lui,

et l'état de station dans lequel il passe une partie de sa vie, devient une situation bien favorable à la gente gloutonne qui vit dans le même élément.

Fixée de la sorte, la PINNA MARINA ne peut fuir l'ennemi qui veut l'atteindre. Elle n'a reçu de la nature ni l'art de l'attaque, ni celui de la défense; et cependant il faut se soustraire au péril; car il n'est point d'individu qui n'ait, hélas! un ennemi qui cherche à lui raccourcir le chemin de la vie. Chez le riche, c'est la cuisine; chez l'homme civilisé, c'est le point d'honneur; chez le militaire, c'est l'amour de la gloire; chez le moribond, c'est la médecine; chez le pauvre, c'est la privation; chez les MOULES, c'est le SABOT, petit Limaçon qui se place sur la coquille de la PINNA, la perce de sa trompe, et en suce le poisson jusqu'à l'entier desséchement.

La MOULE TRIANGULAIRE a bien d'autres ennemis. La *Poulpe polype* à huit pattes, est pour elle des plus dangereux : lorsqu'il surprend cette coquille ouverte, il en saisit le poisson avec autant d'adresse que de rapidité, et le mange avec délices.

Mais la PINNA MARINA a le bon esprit de s'associer

un ami qui lui est tout dévoué; c'est un petit cancre semblable au BERNARD L'HERMITE, nommé PINNO-PHYLAX, qui partage sa demeure, lui donne tous ses soins et veille à la conservation de son hôte.

Tel on voit un berger s'associer un Chien fidèle qui, ne le quittant plus, veille pendant son sommeil, l'avertit du danger et s'expose sans réserve pour défendre son maître; quand le PINNO-PHYLAX apperçoit un ennemi, aussi-tôt en pinçant la MOULE, il l'avertit de fermer ses battans, pour se mettre à l'abri du péril qui la menace.

Si un petit poisson se précipite dans les valves de la PINNA MARINA, qui restent habituellement ouvertes, le PINNO-PHYLAX l'avertit de la même manière; la coquille se referme, et les deux amis se repaissent à loisir de la commune proie. *Epicarme* parle avec admiration du gardien que ce coquillage a pour sa sûreté.

L'association de la PINNA MARINA avec le PINNO-PHYLAX, n'est pas le seul exemple de ce genre que nous ayons observé : la Baleine nous en offre un semblable.

La Baleine, ce géant maritime, ce poisson monstrueux, qui se roule avec lenteur dans les flots de la mer, la Baleine, à laquelle la nature, pour ralentir sans doute ses excès meurtriers, a refusé la perfection du regard, est toujours précédée d'un petit poisson qui dirige sa route, qui lui indique les traces qu'elle doit suivre, la proie qu'elle doit saisir, et le danger qu'elle doit éviter. Le Pilote ou le Conducteur, car c'est le nom qu'on lui a donné, est le compagnon fidèle, l'ami chéri de la Baleine, il est son guide et son gardien; aussi ce monstre n'a-t-il d'égards que pour lui! Le Pilote nage avec sécurité devant son museau, sans craindre sa dent meurtrière; il se repose même sur les moustaches de la Baleine, et y trouve de quoi satisfaire son appétit; car c'est là qu'après le repas de l'animal vorace, il prend le sien. Mais si, par un fatal événement, la Baleine perd son Conducteur, alors, incertaine, inquiette, ne sachant quel chemin suivre, errante à l'aventure comme un vaisseau qui a perdu son gouvernail, elle finit souvent par aller échouer contre un rocher où elle termine sa carrière.

La

La PINNA MARINA perd-elle le PINNO-PHYLAX, son guide, son ami, elle devient bientôt la proie du premier glouton qui la rencontre.

Pour pêcher la PINNA MARINA, qui habite ordinairement le fond de la mer, où elle est fixée par ses fils, le plongeur se passe une ceinture autour des reins; d'une main il se munit d'un morceau de plomb, et de l'autre d'un panier suspendu à une corde; après avoir fortifié son courage et combiné l'espace qu'il va parcourir, il prend une gorgée d'huile et se jette dans la mer; descendu dans ses derniers abîmes, il lance l'huile qu'il gardoit dans sa bouche; à l'instant, un faisceau de lumière vient éclairer tout ce qui l'environne; il voit les coquilles, les arrache, les jette dans le panier, lâche le plomb, agite la corde avec célérité, et à l'instant il est remonté par ses compagnons attentifs au signal convenu. A la sortie des flots, il trouve les éloges que lui méritent son travail, son courage, sa force et son adresse.

Mais cette pêche présente aussi des dangers. *Si*, par mal-adresse, le pêcheur place la main entre les deux valves de la coquille, lorsqu'elle est d'un

certain volume, il est exposé à avoir les doigts coupés, tant elle met de force et de rapidité à se refermer.

Quelquefois même le malheureux plongeur termine sa carrière dans cette audacieuse pêche. Hélas! c'est fait de lui s'il rencontre dans son trajet le vorace Requin, ce qui se reconnoît à l'agitation irrégulière de la corde; alors ses camarades saisis d'effroi, s'empressent de le remonter; mais la résistance qu'ils éprouvent augmente leurs trop justes craintes; s'ils parviennent à le tirer jusques sur le rivage, ils ont la douleur de le voir déchiré par les morsures du monstre à mille dents. A ce spectacle affreux, ils abandonnent la plage, et le cœur navré de douleur, les yeux baignés de larmes, ils retournent dans leurs foyers; cet événement est pour eux une calamité publique.

A Smyrne et à Siracuse, on fait aussi la pêche de la PINNA MARINA; mais dans ces parages, on y procède sans danger, ce coquillage n'y étant pas très-éloigné de la surface de l'eau. On l'arrache facilement des rochers ou des plantes marines, avec une espèce de fourche à dents recourbées.

C'est ordinairement au mois de Mai que se fait cette pêche.

Les MOULES sont sujettes à une maladie : lorsqu'on les mange quand elles en sont atteintes, elles causent des éruptions à la peau [1]. A cela près, toutes les MOULES font une très-bonne nourriture. Les Grecs en servoient habituellement dans leurs festins ; et *Rumpilius* dit que celles d'Ephèse étoient les plus estimées par la bonté de leurs sucs.

Les MOULES NACRÉES donnent des perles, qui sont d'un très-petit volume : celles de la MOULE TRIANGULAIRE sont violettes ; elles étoient très-estimées du tems de *Salomon*. *Œlien*, *Ptolomée*, *Strabon* et *Théophraste* s'accordent à dire, que les perles produites par ces coquillages, étoient les plus recherchées, à cause de leur couleur gris-de-lin. Quelques auteurs prétendent que la fameuse perle donnée par *César* à *Servilie*, mère de *Brutus*, et qui fut estimée à une somme égale à celle de cinquante mille louis, étoit de cette nuance.

Nous avons sur les côtes de Toulon et d'Afrique, une espèce de MOULE qui se loge dans la pierre ;

[1] Il faut avoir recours aux vomitifs pour arrêter cette indisposition.

mais nous nous réservons de parler de ce singulier coquillage à l'article des PHOLADES, dont c'est particulièrement la manière de vivre.

Les MOULES sont ovipares, conçoivent d'elles-mêmes, et ne sont point redevables de leur naissance à deux parens.

Si la MOULE, par un accident quelconque, vient à perdre sa languette, son pédicule ou sa filière, la restaurante nature lui en accorde le prompt remplacement. Nous avons vu se reproduire le pédicule d'une moule qui avoit été coupé sous nos yeux, et cette opération s'est renouvellée avec le même succès, deux fois dans le même mois.

Les Italiens ont une adresse extrême pour former des bouquets artificiels avec des coquilles. Les différentes espèces de MOULES leurs servent particulièrement à cet usage. Nous avons vu, dans les chapelles de Vierges à Florence, à Rome, et surtout à Lorette, des bouquets de coquilles, dont l'éclat pouvoit le disputer aux plus belles fleurs naturelles.

DES TELLINES.

QUATRIÈME FAMILLE DES BIVALVES.

LES TELLINES ont beaucoup de ressemblance avec les CAMES et les MOULES. Aussi plusieurs conchiliologistes les ont-ils placées tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces différentes classes.

La TELLINE differe essentiellement de la CAME, en ce que celle-ci est plus ronde ; elle differe de la MOULE, par la situation de la charnière, qui, dans cette dernière, est toujours placée plus près d'une extrémité qu'au centre de la coquille ; elles ont en général, à une de leur extrémité, un espèce de plis qui s'élève tant soit peu ; il y en a aussi dont un des côtés est cambré : telle est la variété que l'on nomme TELINES ÉPAULÉES. Mais un coup d'œil jetté sur ces coquillages, fera mieux sentir la différence qu'il y a entre ces trois espèces, que la description comparative que nous pourrions en faire.

La famille des TELLINES, peu nombreuse et peu variée, se divise en deux genres, qui sont, les TELLINES dont les côtés sont égaux, et celles dont les côtés sont inégaux.

Les TELLINES dépouillées de leur drap marin, nous offrent les nuances du blanc, du violet et du rose, avec l'éclat de l'émail.

Les plus recherchées de cette famille, sont : le BEC DE CANARD, qui est d'un gris cendré, et dont l'intérieur est rempli d'une substance pierreuse;

La LANTERNE, dont une des extrêmités reste ouverte, est papiracée, transparente comme le talc, et fragile comme le verre;

La LANGUE D'OR, qui a la couleur de l'ambre jaune;

La TELLINE DE LA CHINE, qui a des stries d'une extrême finesse, et dont la robe est couleur de rose;

Le SOLEIL LEVANT, où l'on voit, sur un fond blanc, des lignes aurore, qui, partant du même point de la coquille, s'étendent en divergeant vers sa circonférence, et offrent l'image agréable des

rayons que l'on voit briller à l'horison au lever ou au coucher du soleil.

Les TELLINES parviennent, en très-peu de tems, au dernier période de leur accroissement, et sont rarement d'un gros volume.

L'animal renfermé dans cette coquille, a un muscle pédiculaire assez semblable à une queue d'anguille ; il s'en sert pour creuser son lit dans le sable, où la TELLINE vit une partie de l'année. Ce muscle, plein de force, et qui a l'élasticité d'un ressort, lui sert aussi à bondir et à s'élancer du côté où elle veut se diriger ; et c'est par ce moyen que la TELLINE retourne à la mer, lorsque par un coup de vent elle a été jettée sur la plage.

Ce muscle lui sert encore à sauter et à s'élever quelquefois au-dessus de la surface de l'eau, où elle paroît, avec la rapidité de l'éclair, à l'œil de l'observateur et du voyageur étonné.

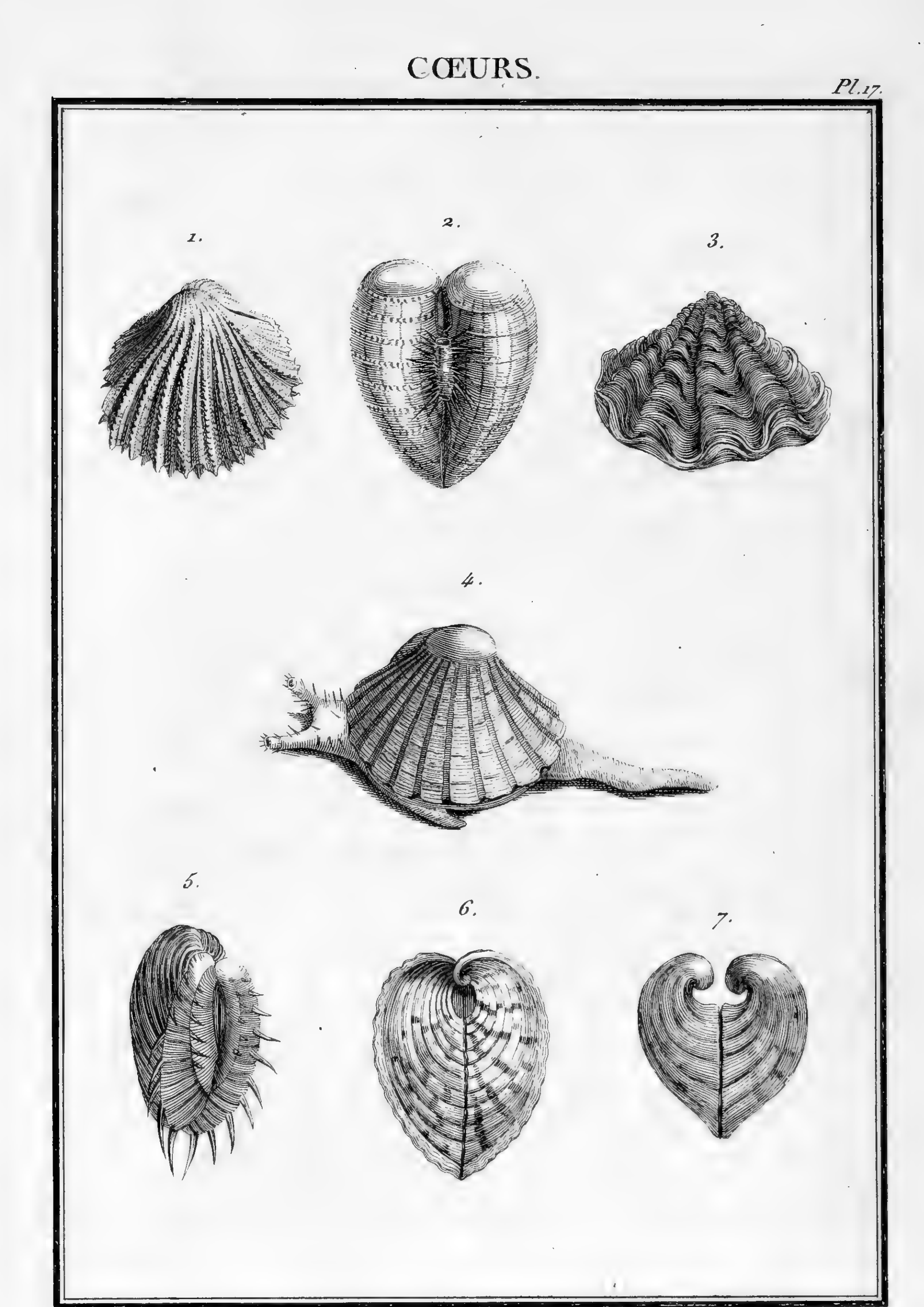
Il est une autre espèce de TELLINE qui voyage terre à terre. Le pied de celle-ci n'a point assez de base pour soutenir sa coquille, ni assez de force pour s'élancer au loin. Mais à l'aide de son pied, l'animal creuse une ornière, dans laquelle il place

sa coquille sur le tranchant ; il la fait glisser dans cette ornière, qui lui sert de double support ; et c'est ainsi que ce coquillage se meut et change de place.

Le poisson renfermé dans la TELLINE, y est attaché par deux forts muscles ; il est armé d'une double trompe ; il est hermaphrodite, et se multiplie sans le secours d'un autre ; le même coquillage contient le père et la mère.

On trouve des TELLINES dans presque toutes les mers ; mais celles des Indes sont les plus agréables et les plus belles.

Les TELLINES sont très-bonnes à manger ; leur chair est même très-délicate.



R. Gallien, Del. et Sculp.

DES CŒURS.

Cinquième famille des Bivalves.

Lorsque les deux battans de cette coquille sont joints, elle présente, au moins dans une de ses faces, l'exacte forme d'un cœur, et c'est de cette ressemblance qu'elle a pris son nom.

Les valves des Cœurs sont beaucoup plus bombées que celles des Cames, avec lesquelles ils ont quelques rapports.

Cette famille se divise en trois genres, qui sont le Cœur a forme ronde, le Cœur a forme triangulaire, et le Cœur a forme rhomboïde.

Avec variété nature les forma,

a dit un aimable auteur de ce siècle. Les Cœurs dont nous parlons ont aussi leurs variétés. On en voit qui sont épineux, striés, ridés, cannelés : il y en a de longs, de solides, de lourds, de légers, de papiracés, de larges, etc. Les plus remarquables sont le Cœur épineux, qui charme par

l'élégance de sa forme, et se fait craindre par les pointes très-aigues qui couvrent ses cannelures. Cette coquille appelle la comparaison d'une femme qui, séduisante par sa beauté, repousse par ses défauts.

Le Cœur pesant. Cette coquille épaisse, d'une dureté égale à celle du marbre, est d'un blanc sale et couverte de tubercules; sa charnière est remarquable par sa ressemblance avec les fines dents d'une lime; ses battans n'ont presque point de jeu, ce qui fait que ce Cœur s'ouvre très-peu.

Le Cœur de Vénus est une coquille papiracée, transparente et fragile; elle est dentelée dans ses contours, et légèrement ondulée à sa surface, par des stries parallèles : ces stries partent de deux extrêmités de la charnière, et se réunissant sur la même ligne, tracent, par leurs courbures, autant de Cœurs dont la grandeur diminue à mesure qu'elles parviennent au centre de la coquille. L'élégance de sa forme est encore relevée par des points couleur de rose sur une robe d'un blanc d'albâtre. Les battans de cette charmante coquille se joignent à son centre sur une ligne verticale,

en quoi elle diffère des autres Bivalves, dont les pièces se séparent en sens contraire.

L'Arche de Noé, rangée parmi les Cœurs, donne l'idée d'une barque assez semblable à celle que les peintres nous représentent pour être celle du premier navigateur. L'ouverture qu'on remarque sur cette coquille, sert à l'animal pour passer un muscle avec lequel il s'attache aux rochers.

La Conque exotique est un cœur bombé presque sphérique; il est d'un très-beau blanc, mince, transparent et couvert de larges stries saillantes et creuses, sans communiquer avec l'intérieur de la coquille. Ce coquillage habite ordinairement les retraites obscures que la mer creuse sous les rochers, et ne surnage à la surface de l'onde, que quand l'animal en est entièrement détruit. Voilà sans doute pourquoi on trouve rarement dans les cabinets, les deux battans homogènes de cette belle coquille.

La Faitière ou la Tuilée, est couverte d'écailles couchées les unes sur les autres. Elle est aux autres coquilles, ce que la Baleine est aux autres poissons. On a vu des Faitières qui avoient

jusqu'à cinq pieds de long sur trois de large, et qui pesoient plus de quatre cents livres. Cette coquille extrêmement épaisse, a la blancheur, la dureté et la pesanteur du marbre. La République de Venise voulant faire à *François Ier*. un présent rare, lui envoya une FAITIÈRE qui a servi de bénitier à Saint-Sulpice. Depuis ce tems, le nom de bénitier a été donné à cette coquille. Le poids de sa maison retient ce coquillage au fond de la mer. La FAITIÈRE reste donc sur les fondemens de l'empire de *Neptune*, retirée dans le sein profond d'une mer immense; elle n'y éprouve point les agitations de la tempête; les vents impétueux n'y font point sentir leur souffle cruel. Les plantes marines, telles que l'algue, le fucus et le lithophyte, s'offrent à son appétit, et la vase y produit tout ce qui peut servir à ses besoins. Dans ces antres ténébreux, la FAITIÈRE vit en paix; elle y éprouve, au printems, les desirs de l'amour, et y dépose le fruit de sa fécondité. Cette espèce a plusieurs variétés.

Le CŒUR DE BŒUF est une coquille pesante, épaisse, courte et ramassée; elle est couverte de larges stries longitudinales. Sa chair est bonne et

facile à digérer. Cette coquille, calcinée et réduite en cendres bien fines, a la propriété de nétoyer les dents.

Le CONCHA VENERIS, *à similitudine pudendi mulieris*. Lorsqu'en société on fait la lecture d'une jolie pièce de vers intitulée le CŒUR, j'ai toujours vu les femmes baisser les yeux, et les hommes sourire.

Pour ne point réveiller la malignité d'un sexe, ni blesser la modestie de l'autre, je me bornerai à dire de cette coquille, que ses lèvres couleur de rose, et les petites pointes fines qui en parent les contours..... ont mérité à ce CŒUR le nom de CONQUE DE VÉNUS.

L'amour montre du doigt le CONCHA VENERIS.

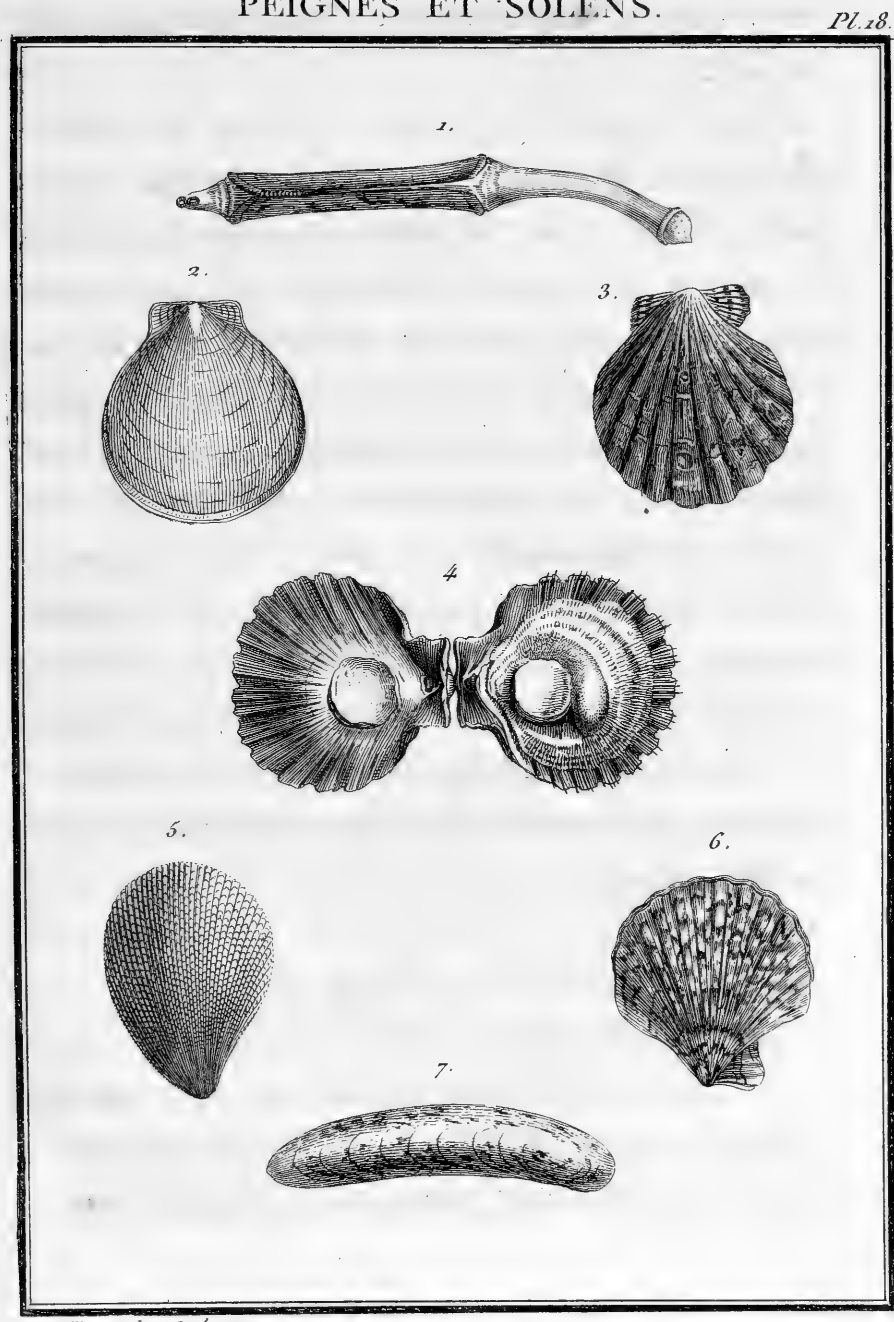
La CRÉOLE, la GOURGANDINE et la VIEILLE RIDÉE, sont des variétés remarquables du CONCHA VENERIS.

Cette famille, dont nous ne citons qu'un petit nombre, offre une grande variété de formes à l'œil du naturaliste observateur.

L'animal renfermé dans cette coquille, nous paroît, sous quelques rapports, avoir été mieux

traité par la nature, que la plupart des autres testacées.

Deux espèces de trompes, dont les orifices sont garnis de filets, lui sont un double moyen pour pomper l'eau, la rejetter au loin avec force, se défaire des insectes ennemis, et enfin pour saisir tout ce qui peut être nécessaire à son existence. Ce poisson a un muscle pédiculaire qu'il fait sortir du milieu de sa coquille; ce muscle a la faculté de se cramponer aux corps solides: une membrane triangulaire qui sort en forme de longue queue, de la partie postérieure de la coquille, sert aussi de pied à l'animal; et c'est par l'accord combiné de ces deux muscles, que quelques-uns de ces Cœurs marchent au fond de la mer, nagent au milieu des eaux, et gravissent les rochers les plus escarpés.



R. Gallien, Del. et Sculp.

DES PEIGNES, PELERINES ET PETONCLES.

SIXIÈME FAMILLE DES BIVALVES.

LES premiers nomenclateurs ont donné le nom de PEIGNES à ces coquilles, parce qu'ils ont cru trouver, dans les stries longitudinales qu'elles ont, de la ressemblance avec les dents paralleles d'un peigne. L'usage qu'en font les pélerins, les a fait aussi nommer COQUILLES DE SAINT-JACQUES ou PELERINES.

Qui a rencontré ces dévots ambulans, connoît les PEIGNES; ils en font leurs parures; ils en attachent à leurs bourdons, en ornent leurs chapeaux, en chargent leurs collerettes, en décorent leurs robes; en un mot, ils en font l'objet de coquetterie de leur piété. Cette mode est passée. Chargé d'un costume bizarre, on ne va plus visiter la terre sainte; on n'abandonne plus sa patrie, ses amis, sa famille, pour aller à Saint-Jacques de Com-

postelle, dans l'espoir d'obtenir du ciel, par sa médiation, un bonheur que les vertus domestiques font trouver chez soi.

La famille des PEIGNES offre trois genres différens, qui sont : les PEIGNES à deux oreilles, ceux qui n'en ont qu'une, et ceux qui n'en ont point. Ces derniers se désignent plus particulièrement par le nom de PETONCLES. Ces trois genres de coquilles donnent des espèces moins remarquables, par la variété de leurs formes, que par celles de leurs couleurs. On en voit cependant quelques-unes qui sont plus ou moins bombées, et d'autres qui sont plus ou moins couvertes d'épines ou de tubercules.

La SOLE des grandes Indes est une de celles que l'on recherche le plus; sa valve supérieure est d'un rouge vif, tandis que sa valve inférieure est d'une blancheur éclatante.

Le MANTEAU DUCAL est un PEIGNE de la plus grande beauté, par la distribution et la variété de ses couleurs, qui forment des zones ondulées de diverses nuances amaranthes, sur un fond aurore nué de blanc et de rose.

Le

Le PEIGNE orangé de la mer caspienne, mérite aussi d'occuper une des premières places dans une collection distinguée.

Le corps du poisson renfermé dans le PEIGNE, paroît être formé de quatre membranes feuilletées, dont les deux plus fortes sont fixées à chacunes des valves de la coquille. Lorsque cette coquille n'est qu'entr'ouverte, on apperçoit dans son contour, en forme d'aureole, une grande quantité de filets, dont la mi-partie est terminée par de petites bulles assez semblables à autant de perles : ces filets, avec lesquels le coquillage paroît quelquefois s'attacher aux rochers, sont courts et grossiers ; l'art n'a pu encore en faire aucun usage.

Cet animal a la faculté de donner à ses écailles un mouvement semblable à celui du battement des aîles d'un oiseau ; et c'est par ce mouvement soutenu, progressif et accéléré, qu'il voyage dans tous les sens au milieu des eaux : mais lorsqu'il est fatigué de ces mouvemens, à la manière des CAMES et des NERITES, il vogue à la superficie de l'onde ; il s'y place sur l'écaille convexe de sa coquille, tandis que l'autre, élevée à angle droit, présente au

zéphir une surface suffisante pour la faire naviguer. Dans cette situation, le PEIGNE est quelquefois surpris par un coup de vent, et jetté à sec sur le rivage. Pour regagner la mer, il ouvre ses battans de toute leur étendue, et les referme avec tant de prestesse, qu'il acquiert une élasticité assez forte pour s'élever à deux pieds de terre, et c'est par ses bonds réitérés, qu'il parvient jusqu'à son élément naturel. Il est amusant de voir les habitans des côtes aller à la poursuite de ce coquillage, qui, ainsi qu'un jeune cabri, échappe, en sautant, aux mains qui veulent le saisir.

C'est sans doute encore par le jeu de ses muscles, que le PETONCLE glisse rapidement sur la surface du tranquille fluide.

Ainsi qu'un ricochet lancé par un enfant,
On le voit sur les eaux passer en bondissant;
Et sans suivre le cours de l'onde fugitive,
Aller se reposer sur le bord de la rive.

La chair de ce coquillage, plus nourrissante que celle de l'HUITRE, est aussi plus délicate. Les Grecs et les Romains croyoient ajouter à la recherche de leurs festins, lorsqu'ils en servoient à leurs convives.

DES SOLENS.

SEPTIÈME FAMILLE DES BIVALVES.

LE SOLEN, le COUTELIER, ou le MANCHE DE COUTEAU. Cette dernière dénomination donne une juste idée de la figure de cette coquille. Le nom de SOLEN correspond au mot grec qui veut dire canal, et en effet, le COUTELIER a la figure d'une espèce de tuyau ouvert des deux extrêmités, et la forme d'un manche de couteau de table. Il est composé de deux pièces longitudinales réunies dans un point par un ligament à ressort. Cette coquille est couverte d'une pellicule qui contient ces deux battans, et les empêche de se trop ouvrir.

Cette famille, aussi pauvre dans ses nuances que peu variée dans sa forme, n'offre qu'un seul genre.

Sa couleur uniforme est d'un blanc sale et quelquefois violacée.

Les coquilles les moins communes de cette

famille, sont le SABRE HONGROIS, dont la forme est un peu recourbée; il est mince, fragile, transparent et d'une nuance lilas;

Le DOIGT, dont l'extrêmité est arrondie comme l'ongle humain.

Par l'une des ouvertures de cette coquille tubique, l'animal fait sortir une tête fort allongée, et l'orifice opposé donne issue à un pédicule membraneux qui lui sert à creuser sa niche dans le sable où il se fixe verticalement, et où même il s'enfonce quelquefois tout entier.

Le SOLEN étant une bonne nourriture, c'est un motif pour chercher à se le procurer; mais il paroît difficile d'atteindre en pleine mer un coquillage qui sort rarement du sable dans lequel il se loge. L'industrie est fille du besoin: voici un des moyens qu'on employe pour faire la pêche de ce testacée.

On jette, en guise de ligne, un long boyau de mouton dans l'endroit où l'on soupçonne ce coquillage. Le SOLEN, gourmand de cette nourriture, saisit avec voracité ce qui lui en est offert, et avale précipitamment ce que son estomac peut en contenir; alors le pêcheur souffle par l'autre extrêmité

du boyau; le SOLEN se gonfle, son estomac se remplit de vent, il perd ses forces, et sa pesanteur spécifique étant annullée par l'air dont il est rempli, il quitte insensiblement sa niche, échappe au fond de la mer, et venant surnager à la surface de l'onde, il s'offre aux yeux du pêcheur satisfait de sa ruse. Celui-ci l'attire à lui avec le boyau qui, en même tems, lui a servi de ligne, d'appas et d'hameçon.

Quelquefois on trouve des SOLENS enfoncés dans le sable de la plage abandonnée par l'effet de la marée. Pour les faire sortir de leur retraite, on les couvre d'une poignée de sel; le coquillage s'agite, se tourmente, et sortant de son trou, devient facile à prendre.

Il est à remarquer que l'eau de la mer est saturée d'acide marin; que le SOLEN s'abreuve de l'eau salée dans laquelle il vit, et qu'il redoute pourtant le sel lorsqu'il est à l'état concret.

Ce coquillage est employé utilement contre la maladie de la pierre.

TROISIÈME CLASSE.

DES MULTIVALVES.

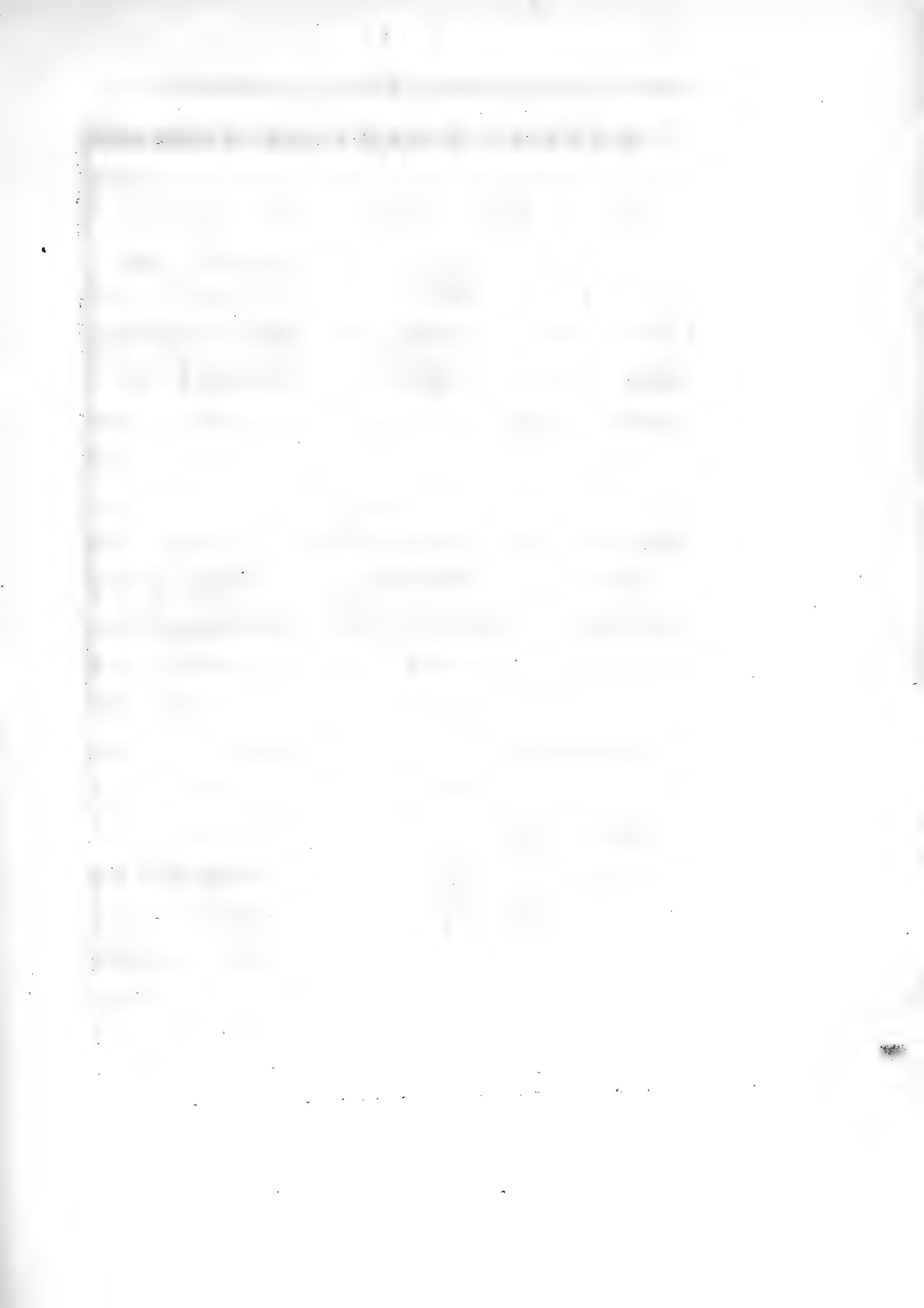
Dans la troisième classe sont placées les Multivalves : c'est ainsi que l'on nomme les coquilles qui sont composées de plus de deux pièces, soit adhérentes, soit jointes, soit articulées entre elles.

Les Multivalves n'offrent point, ainsi que les classes précédentes, une grande variété de formes et de couleurs; mais elles n'en sont pas moins intéressantes, tant par l'organisation que par la manière d'exister de l'animal qu'elles renferment.

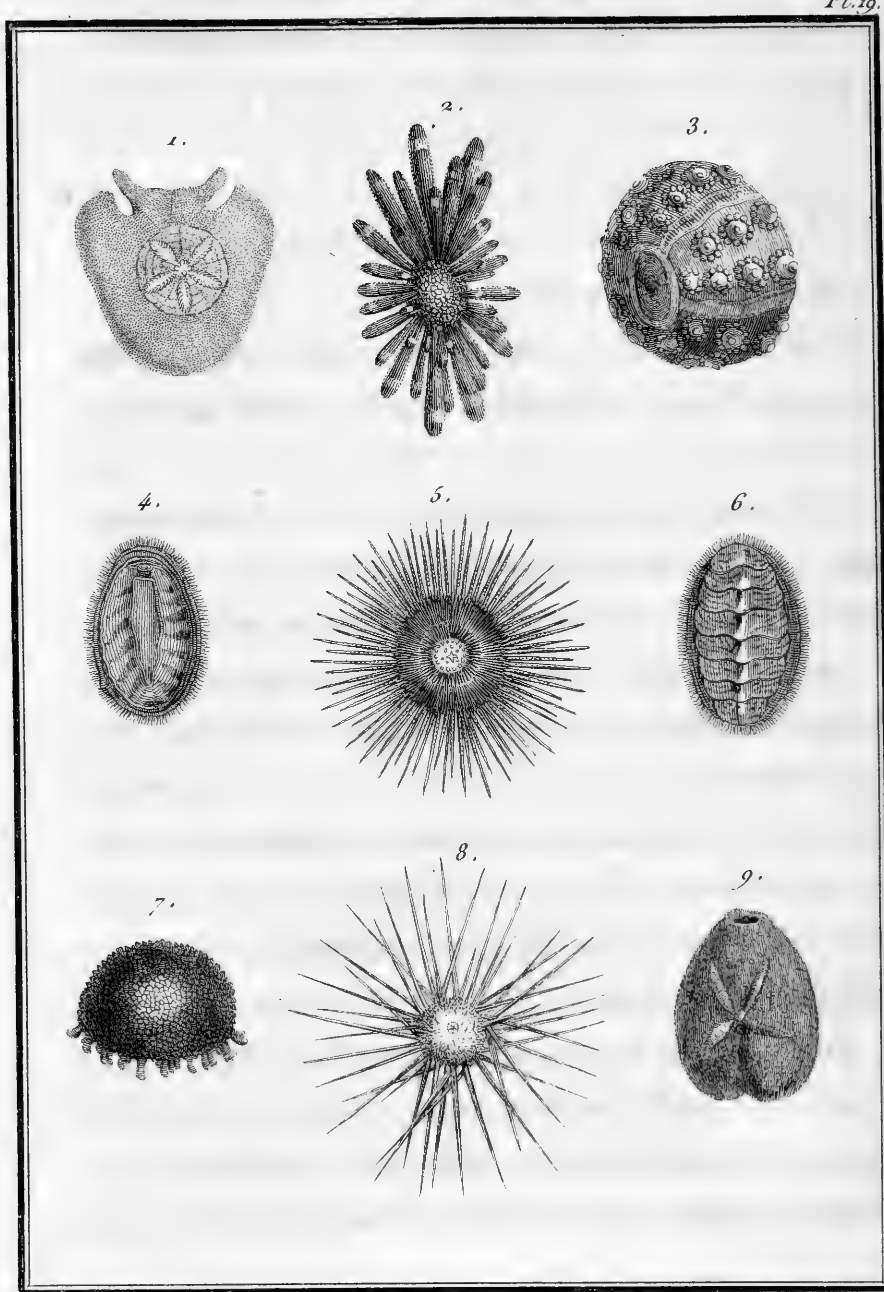
Cette classe se divise en cinq familles, qui sont :

L'Oscabrion,
L'Oursin,
La Pholade,
Le Gland de mer,
Et le Pousse-pied.

Les fleuves et les rivières nourrissent dans leur sein des coquilles analogues aux Univalves et aux Bivalves, mais la mer seule recèle des Multivalves.



OSCABRIONS ET OURSINS.



R. Gallien, Del. et Sculp.

DE L'OSCABRION, CLOPORTE OU NACELLE.

PREMIÈRE FAMILLE DES MULTIVALVES.

L'OSCABRION doit son étymologie à la superstition, et à la ressemblance qu'a ce coquillage avec l'OURSIN.

L'idée populaire en Islande a été pendant longtems, que celui qui pouvoit avaler la pierre qui résulte de l'OSCABRION desséché, obtenoit l'accomplissement de ses souhaits. *Oskar* signifie vœu, et *Biorn* ou *Brion* veut dire OURSIN.

Le nom de CLOPORTE de mer lui a été donné à cause de la faculté qu'a l'OSCABRION de se rouler sur lui-même en forme sphéroidale, et de se cacher tout entier sous sa cuirasse arrondie comme le Cloporte terrestre.

Si l'homme n'avoit point construit de bateau, il en trouveroit un modèle parfait dans l'OSCABRION, lorsqu'il est développé; aussi lui a-t-on encore donné, avec raison, le nom de NACELLE.

Cette coquille oblongue, a communément un pouce de large sur trois de longueur; elle est composée de huit pièces courbes, longitudinales et de la même forme que les planches qui composent le fond d'une chaloupe.

Ces pièces sont contenües par une membrane flexible qui, en les réunissant aux extrêmités, borde le contour de la coquille, de sorte que posées en recouvrement les unes sur les autres, elles se meuvent comme la queue d'une Écrevisse. Cette coquille évidée et parfaitement ouverte, présente l'exacte forme d'un bateau dans lequel on distingue les membres, les varanges, les bordages, etc.

Cette famille, peu variée dans ses couleurs ainsi que dans sa forme, se divise en deux genres, qui sont l'OSCABRION LISSE et l'OSCABRION VELU; ce dernier est très-rare.

Cette coquille n'a qu'une seule couleur, d'un vert plus ou moins foncé à sa surface extérieure, et d'un vert-d'eau dans sa partie intérieure.

L'OSCABRION a comme le LÉPAS, la faculté de se coller aux rochers. Il choisit, à deux ou trois pieds au-dessous de la surface de l'eau, un emplacement

cement caverneux, et le plus qu'il peut hors de la portée des animaux marins; là, il se fixe pendant deux mois de l'année pour y élever sa famille. Sentiment conservateur et précieux de la maternité ! qu'il est doux pour l'observateur, de te retrouver dans tous les êtres !

Lorsque l'éducation du jeune OSCABRION est faite, que l'enfant coquille a acquis assez de force pour pouvoir seul satisfaire à ses besoins, ainsi que chez les oiseaux, il est abandonné à sa bonne ou mauvaise fortune.

L'OSCABRION quitte son rocher pour aller vivre en parasite aux dépens des poissons sur lesquels il se colle; mais il s'attache plus particulièrement à la Baleine, et se fixe assez long-tems sur ce rocher vivant, où il trouve amplement à satisfaire son appétit.

Ce singulier coquillage a huit nageoires qui lui servent aussi de pieds pour courir sur le rivage où on le surprend quelquefois. Lorsqu'il ne craint ni l'ennemi ni la tempête, il se met sur le dos à la surface de l'onde; c'est-à-dire, que placé sur la partie convexe de sa coquille, elle lui sert de bateau, et il se

laisse aller au gré des eaux. Mais veut-il changer de situation, et atteindre rapidement son périgée, il se roule sur lui-même, forme la sphère, et tombe comme une balle au fond de la mer.

Le corps de l'OSCABRION n'offre à la loupe de l'anatomiste qu'une matière rouge, transparente et gélatineuse. Quelque tems après la mort de l'animal, cette matière se durcit et donne la pierre dite de Saint-Pierre. C'est, comme je l'ai dit plus haut, cette pierre votale à laquelle certains peuples attachoient tant de vertus surnaturelles. Il est cependant vrai qu'elle a des propriétés médicales. On s'en sert utilement dans l'épilepsie, dans les affections cardiaques; elle est bonne pour la phthisie et la pleurésie: en l'avalant, on se garantit du mal de mer; et ce poisson lui-même, en le mangeant vivant, a la faculté d'étancher la soif la plus ardente.

Une partie bien digne de fixer l'attention de l'observateur, c'est l'œil de l'OSCABRION. Cet œil est écailleux et immobile. Vu au microscope, il présente un treillis dont chaques compartiments, qui peuvent être au nombre de deux ou trois cents, sont autant d'yeux séparés.

L'extrême timidité que l'on a remarqué dans cet animal, ne viendroit-elle pas de cette prodigieuse quantité d'yeux que lui a donné la nature, en effet, lorsqu'un ennemi se présente à lui, son œil, comme un multipliant, doit lui faire voir une armée. L'œil du Cheval paroît avoir quelque rapport avec celui de l'OSCABRION ; dans l'œil de l'OSCABRION les objets se multiplient, dans celui du Cheval ils s'agrandissent, et la conquête que l'homme a faite du Cheval, est peut-être dûe à l'organisation de l'œil de ce superbe animal, puisqu'il est prouvé par sa conformation, que les objets qui viennent se peindre sur sa rétine, s'augmentent au point de lui présenter un géant dans le foible enfant qui le conduit. Ainsi, pour l'OSCABRION et le Cheval, c'est l'organe visuel qui grossit le danger ; dans l'homme pusillanime, c'est la peur.

L'OSCABRION est une assez bonne nourriture. Sa découverte est récente ; les anciens n'en ont point parlé.

DES OURSINS.

DEUXIÈME FAMILLE DES MULTIVALVES.

On a donné le nom d'OURSIN à ce singulier coquillage, parce que le premier qui fut découvert, étoit de l'espèce de ceux qui sont hérissés de pointes noires, qui, par leur longueur et leur finesse, rappellent les poils dont l'ours est couvert. Cette configuration a encore fait donner à l'OURSIN le nom d'HÉRISSON et de CHATAIGNE DE MER ; mais ces dernières dénominations sont peu usitées.

Cette coquille ne ressemble point à toutes celles que nous avons décrites. Elle a, en général, la forme plus ou moins régulière d'un petit pain. Elle est composée de plusieurs pièces réunies par des sutures imperceptibles, et couverte d'une prodigieuse quantité de pointes ou d'aspérités. Ces pointes, variées dans leur forme, ont la consistance et la fragilité d'un bâton de cire d'Espagne. Les unes ressemblent aux piquants dont est chargée

l'enveloppe d'une châtaigne; d'autres ont la forme, la finesse et la longueur d'une aiguille à coudre; celles-ci présentent des lames d'épées triangulaires, celles-là des baguettes digitales, etc.

Ces nombreuses pointes, mobiles dans leurs charnières, servent de défense, de nageoires et de pieds à l'animal; elles tombent après sa mort, et laissent à découvert les apophises ou élévations auxquelles elles étoient articulées.

L'OURSIN est percé d'une quantité prodigieuse de trous; la plus parfaite régularité règne entr'eux. Ces trous, petits comme ceux d'une pointe d'épingle, servent de passage à autant de petits filets charnus, semblables aux cornes du LIMAÇON. Ces filets, dont on n'a pas encore découvert l'usage, n'ont d'action que dans l'eau et se flétrissent dès que l'OURSIN est exposé à l'air. Le nombre de ces trous, ainsi que des pointes solides, sont quelquefois de douze ou treize cents. *Dufay* prétend avoir compté jusqu'à trois mille pièces dans un seul OURSIN. D'après cela on auroit tort de dire que ce coquillage a usurpé la place qu'il occupe parmi les MULTIVALVES.

On voit ordinairement deux ouvertures dans l'OURSIN ; l'une est la bouche de l'animal garnie de cinq ou six dents : ces dents séparées de la coquille, conservent la forme d'une lanterne qu'on a nommée LANTERNE D'ARISTOTE ; l'autre ouverture est la porte échapatoire de ses immondices.

L'OURSIN n'a donc qu'à fermer ces deux ouvertures, pour faire de son corps un globe épineux, et pour opposer à celui qui veut l'attaquer ou le prendre, une palissade de dards.

Cette famille se divise en cinq genres qui sont : 1°. Les OURSINS de formes sphériques. 2°. Les OURSINS de forme ovales sans échancrure. 3°. Les OURSINS de forme ovale avec échancrure 4°. Les OURSINS de forme applatie. 5°. Les OURSINS à pans irréguliers. La variété des couleurs de cette famille se borne aux nuances du brun, du gris et du violet.

Les OURSINS les plus estimés sont, le BOUCLIER, le GATEAU, la ROTULE, le DIGITÉ et le TURBAN MAURE : les piquants de ce dernier sont pyramidaux, striés et forés.

Quelques observateurs prétendent que les OURSINS présagent les tempêtes par leur agitation à la

surface de l'eau, et que pendant l'orage, ils vont s'attacher avec leurs cornes aux plantes qui se trouvent au fond de la mer. Ils sont ovipares.

L'OURSIN devient rouge par la cuisson, comme l'Ecrevisse dont il a le goût, et fait aussi une excellente nourriture. Sa chair est une substance gélatineuse, soutenue par quelques muscles. On pêche les OURSINS avec une pincette de bois, quand ils sont à une distance peu éloignée de la surface de l'onde; et lorsqu'on les trouve sur les bords de la mer, comme cela arrive souvent, on les ramasse d'une main gantée.

Un homme ayant, par ignorance, mis dans sa bouche un petit OURSIN avec tous ses piquants, se crut, par amour-propre, obligé de le manger devant les personnes qui le regardoient. Dans l'instant, comme on le juge bien, il eut la bouche en sang, et le lendemain elle étoit dans un état tel, qu'il fut plus d'un mois sans en pouvoir faire le moindre usage. Le médecin qui lui sauva la vie, ne put y parvenir qu'en le nourrissant, pendant longtems, avec des lavemens de crême de riz.

Les Fossiles les plus généralement répandus

sur le globe, sont peut-être les OURSINS ; on en rencontre partout ; on les trouve pétrifiés, silexiés et même agathisés ; les baguettes pétrifiées des OURSINS se trouvent également en profusion dans le sein de la terre. Avant que le fer ne fut connu, on se servoit de ces pierres aigues pour armer les flêches, et c'est ce qui a fait donner aux baguettes d'OURSINS pétrifiées le nom de Bélemnites ou Pierres de Flêches.

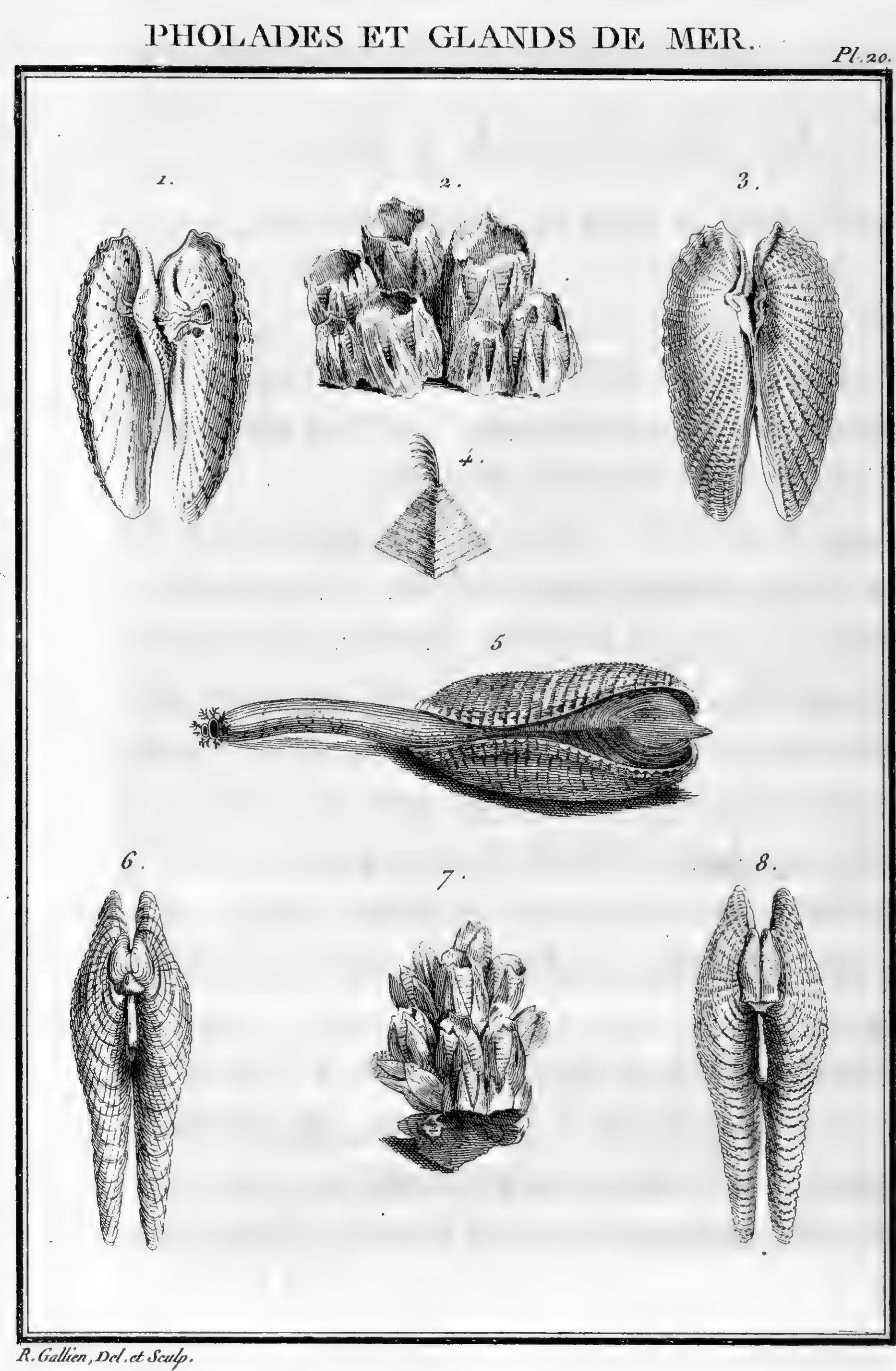
Dans les temps les plus reculés, la superstition, dieu de l'ignorance, fit croire que ces mêmes pierres étoient produites par le tonnerre, et le nom Céraunite ou Pierres de Foudre, leur fut donné. Le peuple conserva long-temps cette opinion : les artistes se prévalant du nom de ces pierres et de l'idée que l'on avoit de leur origine, en firent usage en les joignant l'une à l'autre par la base, pour représenter la foudre : et pour indiquer qu'elles sortoient de la région des nues, ils entourerent ce symbole du tonnerre, des feuilles d'une plante aquatique.

En Grèce la Bélemnite servit de type aux monnoies ainsi qu'on peut le voir encore par les médailles d'Apollonie et de Trapezonte.

DES

PHOLADES ET GLANDS DE MER.

Pl. 20.



R. Gallien, Del. et Sculp.

DES PHOLADES.

TROISIÈME FAMILLE DES MULTIVALVES.

LE nom de PHOLADE vient du mot *Phôlas*, qui, en grec, signifie *chose cachée*. On verra qu'en effet ce coquillage mérite bien ce nom.

La PHOLADE est composée de deux grandes valves, à la surface ou dans l'intérieur desquelles sont placées deux, trois et même jusqu'à quatre pièces enveloppées et fixées ensemble par différens ligamens. Ces pièces tombent ordinairement lorsque le poisson perd la vie; elles sont si minces, si fragiles qu'il est difficile de les conserver avec la coquille; aussi est-il rare de trouver, dans les cabinets des amateurs, la PHOLADE munie de toutes ses pièces.

Cette famille se divise en trois genres et en quelques variétés qui se distinguent par le nombre, l'inégalité et la forme de leurs pièces.

La plus remarquable est la PHOLADE d'Amérique;

elle est plus grande et plus blanche que toutes les autres.

Nous avons vu des coquillages vivre dans le sable de la mer, d'autres fixer leur immobile existence sur la surface d'un rocher, se suspendre à des branches d'arbres, ou se cacher dans les plantes marines; mais nous n'en avions point encore vu vivre dans le sein même de la pierre. La PHOLADE nous en offre l'étonnant exemple. Ce coquillage, qui craint sans doute, autant le grand jour, que les oscillations contrariantes des flots, et la voracité des habitans de l'empire de *Neptune*, pour s'en mettre à l'abri, vit dans un trou qu'il se creuse lui-même. Ce poisson, non content de la coquille dont il est couvert, se fait dans le rocher une niche qui lui sert de berceau, d'habitation et de tombeau. Suivons ce coquillage pour voir comment il peut parvenir à s'introduire dans l'intérieur des corps les plus solides.

La surface extérieure de la PHOLADE est chargée de stries transversales assez semblables à celles d'une lime : c'est avec un des angles de sa coquille qu'elle réussit à entamer le rocher, dont elle a fait choix

pour y établir sa demeure : par le frottement continu, la PHOLADE mine la pierre, l'use, la creuse et s'y introduit à la profondeur de cinq à six pouces. La PHOLADE a un pied fait en forme de cône, d'un demi pouce de saillie qui sort de la partie postérieure de sa coquille. Ce pied lui sert, en l'appuyant plus ou moins contre les parois de sa retraite, à se donner le mouvement nécessaire pour en user journellement l'intérieur, augmenter l'étendue de son habitation, et la modeler progressivement à sa taille, à sa grosseur et à sa forme.

La terre argilleuse, le bois, la pierre calcaire, les marbres les plus durs, sont les diverses substances que les PHOLADES choisissent, pour y creuser leurs habitations; mais toujours à la hauteur du niveau de la mer, car il faut que les flots y atteignent; et l'eau s'y introduisant par l'orifice qui a servi à l'animal pour y pénétrer, en balayant la cellule de la PHOLADE, lui apporte en même tems la subsistance qui lui est nécessaire.

Les PHOLADES n'ont, dans leur manière de se loger, aucune position uniforme; les unes sont placées parallèlement à l'horison; d'autres le sont

verticalement. Mais dans leurs travaux, deux PHOLADES viennent-elles à se croiser, l'une des deux périt dans les combats qu'elles se livrent, comme deux mineurs de parti opposé qui se rencontrent. Un autre cas où la PHOLADE est en danger de périr, c'est quand le froid d'un hiver rigoureux gelle l'eau de la mer, ou lorsque la mer quitte son niveau, et que par sa baisse, laissant la PHOLADE à sec, elle l'expose à la bouillante ardeur des rayons du soleil.

En brisant la pierre dans laquelle est renfermé ce coquillage, on voit que le trou qui lui a servi à y pénétrer, se prolonge en forme d'entonnoir jusqu'à la loge de la coquille.

La variété des nuances, l'éclat des orients, la richesse de la robe, deviennent inutile à celui qui se voue à une éternelle solitude; aussi la PHOLADE laisse-t-elle à l'OLIVE le charme des couleurs et ne dispute point au BURGAU le ton resplendissant de sa superbe nacre; une couleur modeste est celle qui lui convient. La PHOLADE est ordinairement d'un brun fauve ou d'un gris blanc, d'une même et seule nuance.

Le poisson renfermé dans cette coquille possède une trompe qui se contracte et s'allonge à sa volonté ; elle s'étend du fond de sa cellule jusqu'aux bords extérieurs de l'espèce de canal que l'animal a pratiqué pour s'y introduire. Tantôt cette trompe recueille les insectes et les particules végétales qui sont propres à alimenter la PHOLADE ; tantôt elle lui sert à pomper les sucs marins qui l'environnent ; elle lui sert encore à pousser, en forme de jet d'eau, le fluide qui lui est superflu. Si quelqu'animal importun est conduit auprès de sa cellule, et qu'il cherche à y pénétrer, la PHOLADE à l'instant lance avec violence l'eau de sa trompe contre l'indiscret, et l'éloigne souvent par ce foible moyen.

On remarque à l'extrêmité de la trompe de la PHOLADE, un second orifice très-petit, qui lui sert à rejetter hors de sa double maison, les immondices qu'elle ne peut y garder. Cette singulière organisation donne lieu de penser que ce coquillage, en se claquemurant dans la pierre, obéit plutôt à sa prédestination qu'il ne cède à son goût pour la retraite.

Qui croiroit qu'un être aussi solitaire, ayant aussi peu de moyens de nuire, eût des ennemis à redouter? Le fait est pourtant certain. Malgré sa vie retirée, la PHOLADE a dans la Puce et le Scolopendre de cruels persécuteurs. Ce dernier est un serpent de mer à mille pattes, long de huit à dix pouces, dont le contact seul cause, comme l'ortie, des démangeaisons et des ampoules. Cet animal, que rien ne peut rassasier, s'introduit facilement dans la loge de la PHOLADE, qui, n'ayant nulle arme et nul moyen de retraite, ne peut ni fuir, ni se défendre ; le venimeux serpent la pique, la suce et la dévore. Mais si la PHOLADE échappe à la recherche de ces cruels ennemis, elle vit longtems dans sa solitude; ses occupations se bornent à creuser son sarcophage, et ses plaisirs à multiplier son espèce.

La vocation que la jeune PHOLADE montre, dès sa naissance, pour l'isolation singulière à laquelle elle est appellée, indique assez qu'elle est hermaphrodite; elle n'a pas besoin d'une autre pour travailler à sa postérité. Ce coquillage nous rappelle l'ingénieux système de l'androgyne de *Platon*; ce

sont deux ames sous la même enveloppe; le même individu renferme en même tems un ménage tout entier, qui vit dans une parfaite égalité, et qui ne connoît ni l'inconstance ni la jalousie.

La Pholade se perpétue par une espèce de frai qu'elle lance hors de sa cellule; le coquillage se forme en très-peu de tems. Son premier besoin, comme sa première action, est de percer la pierre qui doit lui servir d'éternelle demeure.

La Datte de mer ou le Dail, a été mis dans la classe des Moules; mais la troisième pièce que je lui ai trouvée, l'ayant vu vivant, et son usage de s'introduire dans les pierres ou le bois, ainsi que la Pholade, m'ont déterminé, avec un très-petit nombre de naturalistes, à le ranger dans cette famille, dont sans doute il fait une variété. Le Dail que j'ai trouvé dans le port de Toulon, creuse son habitation dans une pierre calcaire noire, qui a la dureté du marbre.

Quelques auteurs ont prétendu que les Pholades, au lieu de creuser leur niche, se trouvoient prises et renfermées dans la pierre, par la pétrification du terrein.

Je puis attester un fait qui prouve d'une manière concluante l'erreur de cette opinion, et ce fait est confirmé par une foule de voyageurs.

A Pouzzole, sur la côte de Baya, près de Naples, on admire les restes du temple de *Serapis*, dont trois colonnes du porche sont encore sur pied. Les matières qui y ont été employées, et la sculpture qui en reste, prouvent assez que ce temple étoit de la plus grande magnificence. En l'examinant, ainsi que tout ce qui l'entoure, on est étonné des révolutions qu'a éprouvé le sol de ce pays. Il est prouvé que ce monument a été pendant un laps de tems considérable, couvert des eaux de la mer, qui, par un autre effet de la nature, s'est retirée à près d'une demie lieue de-là, et par ce mouvement rétrograde, a laissé à sec les ruines du temple et tout le terrein environnant.

Les trois colonnes qui restent de ce monument, ont cinquante pieds d'élévation, et sont d'un seul morceau de marbre chipolin; ces colonnes, quelques fragmens des chapiteaux et quelques portions de l'entablement renversés sur le terrein, sont percés de trous faits par les PHOLADES, et dans ces

cavités,

cavités, on en voit encore à la profondeur de quatre à cinq pouces, qui sont dans leur entier. On ne croira pas, sans doute, que ces marbres aient été employés dans un état de molesse ou avec ces perforations.

Il est donc évident que c'est pendant le tems que les eaux de la mer couvroient les monumens de Pouzzole, que les PHOLADES ont creusé leurs demeures dans ces marbres antiques, dont la dureté approche de celle du granite.

A l'appui de cette preuve, je puis apporter mes expériences faites à Toulon sur les PHOLADES. Après en avoir pris plusieurs toutes vivantes en brisant la pierre qui les contenoit, je les jettai sur différens terreins, dans lesquels je les vis peu de tems après, les unes se cacher dans la bourbe, les autres s'enfoncer dans la terre, d'autres enfin cherchoient à se faire un asyle en creusant une terre argilleuse solide, sur laquelle je les avois placées.

On se tromperoit en croyant que cet animal, qui se réfugie dans l'intérieur même des pierres, soit condamné à vivre dans une éternelle obscurité; la nature lui a donné une propriété phosphorique

qui éclaire la cellule dans laquelle il est renfermé. Toute la partie charnue de la PHOLADE est lumineuse, et le fluide que l'on en retire par la macération, l'est autant que le meilleur phosphore. Un linge qui en est imbibé, acquiert cette vertu qu'il perd en se desséchant; mais on la lui rend en l'humectant avec de l'eau de mer.

Pour la pêche de ce poisson, la ligne, les filets et le rateau deviennent inutiles. Il suffit, pour s'en emparer, d'avoir un bon marteau avec lequel on brise la pierre qui contient ce coquillage.

La retraite de la PHOLADE est indiquée par un petit trou qu'on voit à la surface de la pierre qui la renferme, et la nuit elle est décélée par le point lumineux qui brille à l'entrée de son habitation.

Ce poisson est délicat, et il a toujours été recherché des gourmets. *Aristote* cite comme les meilleures, les PHOLADES d'Héraclée, et *Polybe* vante celles qu'on trouvoit à Illiberis.

DES GLANDS DE MER.

QUATRIÈME FAMILLE DES MULTIVALVES.

LE GLAND DE MER doit sa dénomination à la ressemblance qu'a cette coquille avec l'enveloppe d'un gland de chêne.

Cette famille nous offre peu de variétés et ne nous présente que deux genres, qui sont le GLAND DE MER APPLATI, ou de la petite espèce, et le GLAND DE MER ÉLEVÉ, ou de la grande espèce.

La forme du GLAND DE MER de la petite espèce rappelle l'enveloppe du gland de chêne, celle du GLAND DE MER de la grande espèce nous présente la forme d'une tulipe. Ce dernier est composé de douze petales ou pièces triangulaires, dont les unes ont la pointe tournée vers le haut, tandis que les autres ont les leurs dirigées dans le sens contraire. La forme de calice qu'a cette coquille, jointe à la couleur amaranthe et violette, mêlée de blanc dont elle est ordinairement nuée, lui donne l'apparence

d'une tulipe qui commence à s'ouvrir ; aussi l'a t'on appellé du nom de cette fleur. Le GLAND DE MER pose sur une base applatie; sa partie supérieure est plus ou moins ouverte.

Outre les douze pièces dont la partie extérieure du GLAND DE MER est composée, quatre autres pièces triangulaires placées au milieu de la partie supérieure interne du GLAND, bien emboîtées entr'elles, forment une espèce de cône ou de pyramide, qui paroît être une seconde coquille, mais qui n'est autre chose que la bouche et les dents de l'animal.

Les GLANDS DE MER vivent en société; ils se grouppent et se fixent en naissant sur les rochers, les madrépores, les litophytes et les coraux ; ils s'attachent souvent sur des coquilles et quelquefois même sur les poissons dont l'écaille leur offre une solidité suffisante. Fixés sur un point, ils y passent leur vie.

De préférence à tout autre objet, ils se rassemblent et s'attachent aux vaisseaux, quelquefois en si grand nombre, qu'ils en ralentissent la marche; c'est pour cette raison que les Anglais, les premiers

observateurs sur ce point, pour remédier à cet inconvénient, ont fait doubler leurs bâtimens en cuivre. Ils avoient remarqué que les GLANDS DE MER, comme les Vermiculaires et autres testacées qui ont les mêmes habitudes, n'ont point de prise sur le métal.

Les GLANDS DE MER les plus recherchés, sont le TURBAN, le GLAND ÉPINEUX, qui est le plus rare, le GLAND STRIÉ; celui-ci s'attache plus particulièrement sur les coquilles, telles que les BUCCINS, les HUITRES et les LÉPAS. Le GLAND nommé la GRANDE TULIPE, quoique des plus agréables à l'œil, est cependant de très-peu de valeur. Le caprice n'a point encore étendu son pouvoir sur cette TULIPE coquille, comme il l'a fait sur la Tulipe fleur [1].

L'animal renfermé dans le GLAND DE MER, mérite l'attention de l'observateur. Si ce coquillage ressemble à l'HUITRE par la manière dont il se fixe sur la place qui doit lui servir d'éternelle demeure,

---

[1] A Harlem, en 1632, l'oignon de la Tulipe nommée le *Vice-Roi*, fut payé 6000 livres de notre monnoie; et cet amour pour les Tulipes fut porté si loin, que les États-Généraux furent obligés, pour l'arrêter, de faire une loi *ad hoc*.

il en differe par le moyen que la nature lui a accordé pour s'emparer des objets utiles qui peuvent se trouver à sa portée.

Ce poisson possède vingt bras qui sortent de la pyramide intérieure dont nous avons parlé; ces bras sont terminés par autant de mains qui ressemblent assez à une espèce de panache.

Ces mains s'ouvrent, se ferment, saisissent comme les notres, et servent à l'animal pour ramasser les particules végétales dont il fait sa nourriture, ou pour prendre l'insecte imprudent qui s'en approche.

Au moment où ce coquillage perd la vie, tous ces filamens se détachent, tombent et se décomposent.

Les Glands de mer, ainsi que les Huitres et les Pholades, sont hermaphrodites.

Le corps de ce poisson est cartilagineux, glaireux; il exhale une mauvaise odeur; aussi est-il peu estimé.

POUSSEPIEDS.



R. Gallien, Del. et Sculp.

DU POUSSE-PIED.

Cinquième famille des Multivalves.

Le nom de Pousse-pied a été donné à cette coquille, parce qu'on a cru lui trouver de la ressemblance avec le pouce du pied.[1] Mais il paroît qu'elle a des rapports bien plus directs avec le règne végétal; et sous ce point de vue, cette dernière famille des coquilles mérite toute notre attention.

Ainsi qu'une plante, le Pousse-pied croît, vit et meurt sur la place qui l'a vu naître. Il y est fixé par une racine qui sort d'un pédicule ou d'une tige qui s'élève à la hauteur de six à sept pouces. A sa partie supérieure, il porte une espèce de calice formé par la réunion de dix à douze pièces rassemblées à la manière des pétales; ces pièces, ces valves ou ces petales présentent assez bien, aux nuances près, la forme d'une fleur : elles s'épanouissent, et l'animal fait sortir du milieu de

[1] Quelques auteurs l'écrivent Pouce-Pied.

son calice, des filamens semblables à un panache qui doit facilement rappeller aux botanistes les étamines que l'on remarque plus particulièrement dans la plante qu'on nomme *Hipericum kalmianum*.

Ce panache, dont chaque filet qui le compose est garni de poils, ressemble à une main par son mouvement; c'est-à-dire que le poisson a la faculté de l'ouvrir, de la fermer à sa volonté, et qu'il s'en sert habituellement, comme le GLAND DE MER, pour ramasser autour de lui les objets qui peuvent servir à sa subsistance.

Le pédicule cartilagineux qui porte cette singulière coquille, a la faculté de s'étendre et de se raccourcir; il a le mouvement complet de rotation; il est noir et ressemble parfaitement à la peau de chagrin dont il a le grain et la consistance.

Les POUSSE-PIEDS sont toujours sur les rochers, groupés en forme de bouquets et placés de manière que la marée les couvre et les découvre alternativement. Ils sont hermaphrodites et ovipares. Ainsi que certaines plantes, qui, autour d'elles, répandent leurs graines, le POUSSE-PIED jette ses œufs au bas de son pédicule; et c'est de la cime de sa

tige

tige qu'il voit s'élever sa petite famille. Plusieurs naturalistes disent qu'il se multiplie aussi par bouture. Je n'ai pas été à portée de le vérifier; mais si ce fait est vrai, c'est une ressemblance bien remarquable qu'a de plus ce coquillage avec la plante.

Cette famille est divisée en deux genres, qui sont le POUSSE-PIED dont nous avons parlé, et la CONQUE ANATIFÈRE, qui nous offre deux autres variétés.

CONQUE ANATIFÈRE signifie CONQUE PORTANT CANARD; et voici le motif de cette dénomination.

La CONQUE ANATIFÈRE étant communément placée à peu de distance de la surface de la mer, la Bernache, oiseau marin, profite de la position de cette coquille, pour en détruire l'habitant; elle y place ses œufs, y procéde à l'incubation ou à la couvée. Le tems arrivé, l'œuf éclot et l'oiseau échappe.

Toutes les sciences ont eu leur enfance, et l'histoire naturelle a été long-tems au berceau.

Les premiers observateurs ayant vu plusieurs fois un oiseau sortir de la même espèce de coquille,

crurent que c'étoit le poisson lui-même qui éprouvoit cette métamorphose, et l'amour du merveilleux accrédita cette opinion. Les hommes s'attachent plus facilement aux merveilles qu'ils imaginent, qu'à celles dont la nature les entoure, et il est souvent plus aisé d'inventer des phénomènes, qu'il n'est facile d'expliquer ceux qui existent.

La Conque anatifère ressemble au Pousse-pied, par un pédicule qui sert de support à la coquille, dont les valves pétaliques le couronnent. Il en diffère par la longueur de sa tige, qui est de huit à neuf pouces; par sa couleur qui est jaunâtre, et par le nombre des petales de sa coquille, qui n'est que de cinq à six pièces. Ces pièces ont du jeu, et en s'ouvrant, elles laissent sortir un panache manué, absolument semblable à celui du Pousse-pied. Cette houpe lui sert de même à ramasser les animalcules et les parcelles végétales dont il se nourrit.

La Conque arborescente est une autre intéressante variété des Pousse-pieds. Les espèces de branches qu'on voit sortir de différens points de sa tige, lui donnent une plus parfaite ressemblance encore avec l'arbuste.

Ainsi que les plantes parasites, les POUSSE-PIEDS, et sur-tout les CONQUES ARBORESCENTES, s'attachent aux rochers, sur les litophytes, les coraux, les madrépores et toutes les plantes marines.

Le pédicule du POUSSE-PIED contient un mucilage glaireux, qui se hume après avoir été préparé.

La chair de ce poisson, qui est naturellement blanche, devient, comme celle de l'Ecrevisse, rouge par la cuisson; son goût rappelle celui de l'HUITRE, et, de même, elle est aphrodisiaque. Une nourriture de POUSSE-PIED, pendant l'espace de quinze jours, restitue l'appétit à celui qui l'a perdu.

Ce dernier coquillage de la dernière famille des coquilles, appelle sans doute tout l'intérêt du naturaliste, par le rôle qu'il joue dans ce vaste univers.

Comment laisser échapper les rapports qui se trouvent entre la plante et ce singulier poisson.

Comme elle, il prend racine dans le lieu où il reçoit la naissance; il y vit, il y végète; son corps est un pédicule, sa partie supérieure est un calice formé par la réunion de ses valves; et la membrane qui en occupe le centre, est, par la ressemblance, un faisceau d'étamines et de pistils.

Le Pousse-pied Conque arborescente offre donc un chapitre intéressant à la méditation. Ne semble-t-il pas effacer à l'œil de l'observateur, la ligne de démarcation qui sépare le règne animal du règne végétal? Ne paroît-il point, par des rapports similaires, être un des anneaux qui joint l'être animé à la plante? Le règne végétal [1] nous offre plusieurs exemples correspondans. On ne peut contester que le simple contact ne donne du sentiment à la sensitive; et, sous ce rapport, n'est-il pas aisé de se persuader que la sensitive est en quelque sorte la plante animale, comme le Pousse-pied est l'animal plante?

---

1 Le savant *Dicquemarre* a trouvé entre l'*Anémone de mer* et le végétal, des ressemblances, bien plus frappantes encore, que toutes celles que nous venons de citer.

CONCLUSION.

Je viens de présenter, le plus succinctement qu'il m'a été possible, les remarques que j'ai faites, le résultat de mes études, et, en quelque sorte, le résumé des ouvrages des différens auteurs qui ont écrit sur les coquilles.

C'est sur le bord de la mer, dans les anses des rochers, que j'ai suivi et observé avec constance les coquillages de mer, lorsque le calme et la limpidité de l'eau me l'ont permis. Mon desir a été, en composant cet Ouvrage, de faire passer dans l'ame de mon lecteur, le plaisir que j'ai goûté moi-même en étudiant les testacées, et en observant ce que les animaux renfermés dans les coquilles, m'ont présenté de neuf, de curieux et de surprenant.

Sous combien de rapports, en effet, ne sont-ils pas intéressans !

En les considérant sous celui de l'agrément ou de la simple curiosité, les coquilles nous offrent

une nombreuse variété de formes, la transparence du crystal, les nuances de toutes les couleurs; elles nous présentent l'image de la plante, la ressemblance de la fleur et l'éclat de son émail.

Le tablettier leur doit le charme de ses ornemens, et le luxe une de ses plus riches parures.

Si nous les examinons sous le rapport de l'utilité, nous verrons que les coquillages servent à la nourriture de l'homme, qu'ils lui donnent des vêtemens, qu'ils fournissent des cosmétiques conservateurs au beau sexe, et des médicamens à l'humanité.

Les coquilles ont fourni des instrumens à la musique, des couleurs à la teinture, des ornemens à l'architecture; et le graveur en camées y a trouvé des ressources pour leur facile imitation.

Les coquilles, en servant de barrière aux frimats et en laissant pénétrer les rayons de la lumière, ont rendu d'anciens peuples indifférens sur la découverte des carreaux de vîtres.

En remplacant le numéraire, elles ont épargné les sueurs de l'exploitation à quelques habitans des côtes, et leur ont tenu lieu de ces métaux si recherchés, dont la valeur n'est qu'idéale.

Sous le rapport de l'instruction, nous voyons que les coquillages ont donné des leçons au physicien, et des exemples au navigateur.

Ils ont fourni des traits à l'histoire, des ressources à la fable, et des hochets au fanatisme.

Observons-les sous le rapport moral, et nous croirons voir un trait de prudence et de modestie dans le coquillage qui se cache avec les fragmens des autres coquilles, et qui, sous ces débris étrangers, échappe en même tems au péril et aux regards de l'envie.

Un autre semble nous offrir le tableau du sentiment précieux de l'amitié. Il se voue à celui qu'il a adopté; il devient son appui, son guide, son conseil; il l'avertit du danger et partage avec lui sa bonne ou sa mauvaise fortune.

L'esprit de justice paroît être le caractère de celui qui ne montre l'aspérité de ses dards, qu'à l'être qui veut lui nuire.

Un autre, plus doux, se contente de se dérober à la poursuite de son ennemi, à la faveur du nuage dont il s'enveloppe.

Un autre, par la ruse et l'adresse, arrache de sa

demeure, le poisson qui n'en ouvre les portes qu'avec réserve.

Tel, en se creusant une retraite dans le rocher le plus dur, nous prouve qu'avec de la persévérance, le foible réussit dans une entreprise qui, d'abord, paroissoit impossible.

Quelques-uns rassemblés en nombreuse société, semblent n'être forts que de leur union.

On croiroit que d'autres ont voulu placer sous nos yeux le tableau de l'amour maternel, qui met son bonheur à passer sa vie dans un même lieu, entouré de sa nombreuse famille.

Enfin, il est facile à l'observateur de voir que ces animaux connoissent la mesure de leur force; que les effets des desirs amoureux leur font tout entreprendre pour parvenir à leur but; et que le sentiment de la jalousie ranime leur courage pour combattre un rival dangereux.

On est étonné sans doute, on est frappé d'admiration, en découvrant dans le peuple coquiller, une partie des passions et des sentimens qui remplissent et honorent le cœur de l'homme.

FIN.

TABLE

Des Matières contenues dans ce Volume.

PREMIERE CLASSE.

DEUXIEME CLASSE.

TROISIEME CLASSE.

Fin de la Table.

NOMS

Des Coquilles représentées dans les Planches de cet Ouvrage.

Nota. Pour éviter les trop longs détails dans cet Ouvrage, qui n'est qu'un abrégé, plutôt fait pour inspirer le goût de l'étude des Coquillages, que pour en donner une entière connoissance, on a cité dans le texte celles qui sont les plus remarquables; et pour donner une idée plus étendue de leur nombreuse variété, on a cru devoir en faire graver quelques-unes, dont on n'a point parlé, quoiqu'elles méritent d'être connues par le rang qu'elles tiennent dans les Cabinets. Les personnes qui voudront approfondir cette partie intéressante de l'Histoire Naturelle, y parviendront facilement en étudiant les savans Ouvrages que préparent dans ce moment de célèbres Naturalistes.

On a préféré, comme plus facile pour les Femmes, la dénomination Française à la nomenclature Grecque, Latine, etc.

UNIVALVES.

PLANCHE I. LÉPAS.

FIG. 1. Le grand Cabochon, ou le Bonnet de Dragon.
2. Le Rubis radié, ou le Grenatin, avec son animal.
3. La Corne d'abondance.
4. L'Entonnoir.
5. Le Dazan, ou le Trou de Serrure radié.
6. Le Bateau.
7. L'Astrolépas, ou l'Étoile de Vénus.
8. Le Tuilé, ou le Lépas écaillé.
9. Le Succiné, ou L'Ambre jaune.

Pl. 2. Oreilles de Mer.

Fig. 1. L'Oreille de mer de la Chine, ou l'Oreille d'Ane.
2. L'Oreille de mer raboteuse, dans laquelle on voit quelques petites perles.
3. L'Oreille striée d'Afrique, avec son animal développé.
4. L'Oreille de Vénus, ou le Sigaret.
5. L'Oreille de mer feuilletée.

Pl. 3. Tuyaux, Vermisseaux.

Fig. 1. Le Pain de Bougie.
2. Le Vermet, ou le Serpenteau, avec son animal.
3. L'Animal du Vermisseau représenté Fig. *6*.
4. Les Tuyaux d'Orgue, ou le Tubipore musical pourpré.
5. La Dentale, ou la Défense d'Éléphant.
6. L'Ombrical, ou les Boyaux de Poisson.
7. L'Arrosoir, ou le Pinceau.

Pl. 4. Nautiles.

Fig. 1. Le Nautile chambré.
2. L'Animal habitant le Nautile papiracé.
3. Coupe centrale du Nautile chambré.
4. Coupe longitudinale du Nautile chambré.
5. Le Nautile papiracé à pointes.
6. L'Argonaute, ou le Nautile papiracé, avec l'animal tel qu'on le voit voguer sur les ondes.

Nota. Plusieurs célèbres Naturalistes, tels que *Richard* et *La Marck*, assurent, contre l'opinion des anciens, que l'Animal représenté sous les numéros 2 et 6 de cette planche, est une espèce de *Sèche ;* que la *Sèche* ne forme point la coquille que l'on nomme le Nautile papiracé, et qu'elle n'en est que le locataire. Ce sentiment, à la vérité, s'accorde avec la description que

Swammerdam donne des différentes espèces de *Sèche*. Quoi qu'il en soit, l'admiration de l'observateur ne doit rien perdre à ces différentes opinions; et peut-être est-il plus surprenant encore de voir un animal s'emparer d'une coquille, qui est absolument étrangère à son espèce, pour la faire servir à son usage particulier.

7. Coupe longitudinale du Nautile papiracé.
8. Le Nautile vitré.

Nota. On n'en connoît que trois en Europe, dont le plus beau est au Cabinet d'Histoire Naturelle de Paris.

PL. 5. LES TROIS FAMILLES DES LIMAÇONS.

FIG. 1. La Quenotte, avec son opercule.
2. La Fripière.
3. Le Cadran.
4. La Natice à zigzag, avec son animal.
5. La Toupie, ou la Nilotique.
6. La Veuve, ou la Pie.
7. L'Éperon solaire.
8. La Maçonne.
9. Le Dauphin.

PL. 6. CORNETS OU VOLUTES.

FIG. 1. Le Gloria Maris, ou la Gloire de la Mer.
2. Le Millepoint à zones.
3. La Peau de Chagrin.
4. La Fausse Flamboyante avec son animal.
5. Le Janus fascié.
6. La Couronne Impériale.
7. Coupe longitudinale d'un Cornet.

PL. 7. OLIVES.

FIG. 1. L'Ondoyante, ou la Ceinture.
2. La Lettrée, ou l'Olive à caractères.

3. La Pyramidale.
4. L'Olive de Panama, avec son animal.
5. La Queue de Paon.
6. La Moire.
7. L'Écriture Chinoise.

PL. 8. ROCHERS, OU MUREX.

FIG. 1. La Céramique, ou l'Aigrette cornue.
2. La Capitale, avec son animal.
3. L'Aîle d'Ange.
4. L'Araignée, ou la Chiragre.
5. La Musique.
6. La petite Aîlée Tuberculeuse.
7. Le Millepied, dans son moyen âge.
8. Le Casque tricoté.
9. La Racine de Brione, avant la formation de ses doigts.
Nota. C'est la même Coquille que celle représentée sous le numéro 4.

PL. 9. TONNES, OU CONQUES.

FIG. 1. La Harpe à côtes serrées, ou le Manteau de Sainte-James.
2. La Couronne marbrée d'Éthiopie.
3. Le Melon, ou la Tonne mouchetée.
4. L'Yet du Sénégal, avec son animal.
5. La Lycorne.
6. La Tasse de Neptune.
7. La Muscade, ou l'Ampoule.

PL. 10. PORCELAINES.

Fig. 1. L'Argus.
2. La Cyprée Mauricienne, ou la Tête de Serpent, de l'Isle de France.

3. La petite Tigresse.
4. Le Pou, avec son animal.
5. La Monnoie de Guinée.
6. La Navette.
7. La Carte géographique.

PL. 11. BUCCINS.

FIG. 1. Le Buccin ondé, renfermant un Bernard l'Hermite.
2. Coupe longitudinale d'un Buccin.
3. Le Plomb, ou la Poire mouchetée.
4. Le Fuseau à côtes, avec son animal.
5. Le Fuseau de la Chine.
6. La Grimace d'Amérique.
7. Le Fuseau brun.

PL. 12. POURPRES.

FIG. 1. La Massue d'Hercule.
2. Le Trongule de la Méditerrannée, ou la Pourpre à bandes, avec son animal.
3. La Massue épineuse, avec son animal.
4. La Becasse épineuse des grandes Indes.
5. La Chicorée à crochets.
6. La Pourpre à crochets.
7. La Chicorée crêpue à plusieurs rangs.

PL. 13. VIS.

FIG. 1. La Vis de pressoir.
2. La Scalata.
3. La Vis lignée.
4. La Fileuse, avec son animal.
5. Le Télescope.

6. Coupe longitudinale d'une Vis.
7. Le Popel, ou le Clocher Chinois.

BIVALVES.

PL. 14. HUITRES.

FIG. 1. Le Marteau.
2. Le Rastellum.
3. L'Hirondelle, ou l'Oiseau en zigzag.
4. La Feuille plissée.
Nota. C'est un groupe d'Huitres, attaché à une branche, comme elles s'y fixent quelquefois.
5. La Vitre Chinoise, ou la Micacée.
6. L'Orange épineuse, ou le Spondyle orangé.
7. Une Valve d'Huitre perlière, dans laquelle on voit des perles.

PL. 15. CAMES.

FIG. 1. Le Bec de flutte.
2. L'Écriture Chinoise.
3. Le Trictrac.
4. La Clonisse, avec son animal.
5. La Flambée.
6. La Ponctuée.
7. La Chione.

PL. 16. MOULES ET TELLINES.

FIG. 1. Le Coin Radié.
2. Le Tugal, ou la Gousse, avec son animal.
3. Le Soleil levant.
4. Pinna Marina, avec son animal et son byssus, ou sa soie.
5. La Moule du Magellan.

6. Le Jambonneau des Indes.
7. L'Opale.

PL. 17. CŒURS.

FIG. 1. La Conque exotique.
2. Le Cœur de Bœuf, dont on voit un peu l'animal.
3. La Faitiere, ou le Bénitier.
4. La Boucarde, avec son animal.
5. Le Concha Veneris.
6. Le Cœur de Venus.
7. Le Cœur à Anses, ou le Cœur épais de la Jamaïque.

PL. 18. PEIGNES ET SOLENS.

FIG. 1. Le Manche de Couteau, avec son animal.
2. La Sole des Grandes Indes.
3. La Cornaline.
4. Le grand Pétoncle ouvert, avec son animal.
5. La Lime douce.
6. Le Peigne operculé.
7. Le Couteau Polonois.

MULTIVALVES.

PL. 19. OSCABRIONS ET OURSINS.

FIG. 1. Le Disque violet, ou l'Oursin à double échancrure.
2. Le Clavigere.
3. Le Turban Papilleux.
Nota. C'est l'Oursin du nº. 2, dépourvu de ses baguettes.
4. L'Oscabrion velu, vu par son intérieur.
5. Le Soleil, ou le Herisson.
6. Le Cloporte, vu par sa surface extérieure.

7. L'Artichaud violet.

8. Le Diadême.

9. Le Spatage granuleux.

PL. 20. PHOLADES ET GLANDS DE MER.

FIG. 1. La grande Pholade à côtes, vue par son extérieur.

2. La Tulipe, groupe de Glands de mer de la grande espèce.

3. La Pholade d'Amérique, vue par sa surface extérieure.

4. Pyramide, ou pièces séparées qui forment la bouche du Gland de mer, avec le panache ou la main de l'animal.

5. Le Pitant, ou le Dail de Provence avec son animal.

6. La Tellinifere.

7. Groupe de Glands de mer de la petite espèce.

8. Le Dactyle.

PL. 21. POUSSEPIEDS.

FIG. 1. La Conque anatifere isolée, avec son pédicule.

2. Groupe de Poussepieds.

3. Un Poussepied isolé, avec son pédicule et son panache.

4. La Conque arborescente unie à un Litophyte.

5. L'Animal de la Conque anatifere.

6. La Crête de Perroquet, ou la Couronne de Serpent.

7. L'Animal du Poussepied.

FIN DE L'OUVRAGE.

